

Shell

Benoit Virole

Chapitre 1

Lorsque Gabriel pénétra dans la salle des bas-reliefs du Louvre, il s'assit comme à son habitude sur le banc face au grand sarcophage de marbre. Sur son flanc était adossé un bas-relief admirablement sculpté représentant l'enfant Jésus, nu et potelé, jouant avec un clou dont la pointe caressait la paume de sa main. L'enfant paraissait plongé dans un abîme de réflexion, comme s'il anticipait le supplice futur de la croix. Gabriel aimait profondément cette sculpture. Lors de ses visites hebdomadaires au Louvre, il ne manquait jamais de méditer quelques instants devant l'enfant de marbre. Ce matin-là, il fut désagréablement surpris. Accroupie devant l'œuvre, une jeune femme, un fuseau à la main, dessinait sur une grande feuille posée sur un carton à dessin qu'elle tenait à bout de bras. Le corps de la femme

cachait entièrement l'enfant. C'était une jeune femme brune, âgée d'une trentaine d'années, peut-être moins, mais Gabriel ne pouvait distinguer son visage. Elle n'était pas habillée comme les jeunes étudiantes en art qui s'agglutinaient sur les dalles pour effectuer leurs travaux pratiques. Un pantalon noir à la coupe soignée et une chemise de soie aux motifs imprimés lui donnaient une allure à la fois simple et élégante. De sa place, il discernait sans difficulté l'avancée du dessin qui reproduisait le bas-relief. Elle avait un coup de crayon remarquable. Au bout de quelques minutes, n'y tenant plus, il l'aborda :

- et le pied ? Attention au pied. Ne voyez-vous donc pas ?

Interloquée, la jeune femme se retourna et dévisagea Gabriel.

- Le pied ?

— Oui, il doit dépasser légèrement le cadre de l'ovale. C'est cela qui donne au bas-relief sa dynamique, sa puissance, ne voyez-vous pas ? Vous l'avez mis à l'intérieur de l'ovale. Il devrait le dépasser, plutôt ainsi... ne voyez-vous pas ?

- Ah oui, c'est vrai, vous avez raison, je ne l'avais pas remarqué. Et bien, merci !

Elle lui souriait, franchement amusée. Gabriel se radoucit et pour la première fois, la regarda vraiment. Son visage était fin et grave. Ses yeux clairs contrastaient harmonieusement avec ses cheveux sombres tombant en boucles sur son front. Une touffe infime de cils blancs soulignait son œil droit donnant à son regard une troublante asymétrie. Gabriel lui expliqua l'origine de la sculpture de Bernini et sa signification symbolique. Puis, il l'invita à aller s'asseoir au café placé sous les arcades de la cour centrale. Elle accepta avec naturel. Ils parlèrent longuement du Louvre et de leurs œuvres préférées. Une légère touche

de rose colora les joues de la jeune femme lorsque Gabriel la questionna sur sa vie. Elle se prénomma Michèle et habitait Paris mais resta d'une discrétion exemplaire. Gabriel lui sourit et se prit à penser qu'il pourrait aller plus loin avec elle. Ils restèrent silencieux un long moment, tous étonnés d'être là ensemble, regardant sans les voir vraiment le flux des touristes sous les pyramides de verre. Enfin, Michèle lui annonça qu'elle devait partir. Ils échangèrent leurs numéros de portable et promirent de s'appeler. En le quittant, la jeune femme lui jeta un regard où Gabriel décela un sentiment d'inquiétude. Après avoir observé la silhouette de Michèle disparaître sous le porche du Louvre, Gabriel voulut rentrer à pied. En remontant l'avenue de l'Opéra, ses jambes lui manquèrent. Il s'écroula sur le trottoir au milieu d'un groupe de touristes chinois. Ce fut sa première crise.

Chapitre 2

- Non, ce n'est pas possible, comprenez-le, dit-il en le regardant droit dans les yeux.

Le professeur émérite Hervé Bouat savait en acceptant de recevoir Gabriel Largeat, jeune chargé de cours auquel il avait confié un enseignement dirigé sur l'anthropologie religieuse, que celui-ci allait lui demander de l'aide pour accéder à un poste de maître de conférence. A moins que cela soit pour participer à un projet d'étude de terrain. Dans les deux cas, il tenait prêt des arguments courtois mais fermes. Il n'avait nulle intention de l'aider. L'âge faisant, Hervé Bouat ne rechignait pas à vivre

quelques aventures avec de jeunes enseignantes ambitieuses. Il lui fallait donc ménager quelques ressources en réserve et ne pas les disperser dans des attributions intempestives. Circonstance aggravante, Gabriel Largeat avait eu un cursus de formation peu conventionnel en ayant mené en parallèle de son doctorat en anthropologie un second doctorat en esthétique. Hervé Bouat tenait là son argument décisif qui selon lui ne souffrait aucun appel.

- Comprenez-le, reprit-il, on ne voit pas bien là qui vous êtes. Anthropologue spécialisé dans les phénomènes religieux ? Oui, vous l'êtes sans aucun doute, mais sans expérience réelle du terrain à ce que je comprends. Chercheur en esthétique ? Je ne vois pas bien ce que c'est, et puis vous n'avez jamais eu aucune attribution universitaire réelle dans ce domaine à ce que je vois. . . mis à part cet enseignement hebdomadaire à la faculté de la rue des Bernardins. . . Et puis votre doctorat en esthétique est plus récent, donc vous devez postuler dans leur commission pas dans la notre.

En disant ces mots, il se recula sur le dossier de son fauteuil. Gabriel Largeat, blême et tendu, accusait silencieusement le coup et cherchait la parade.

Les yeux mi-clos, savourant l'effet de ses propos, le professeur d'université Hervé Bouat se souvint de sa propre rencontre avec son vieux directeur de thèse, il y a de cela plus d'une vingtaine d'années. Il était alors tout jeune titulaire d'un doctorat sur les systèmes mythiques des peuples d'Europe centrale. La Yougoslavie venait de se déchirer. La Serbie tentait de maintenir coûte que coûte la Bosnie sous sa botte. De nombreuses exactions de l'armée régulière serbe étaient dénoncées dans la presse européenne. Un comité de soutien à l'honneur de la Serbie venait de se créer à Paris réunissant quelques intellectuels et universitaires

français et dont faisait parti à l'époque Darko Clavitch le directeur de thèse d'Hervé Bouat. Celui-ci se rappela le geste, à la désinvolture exagérément appuyée, avec lequel il se vit présenter à la fin de l'entretien, la pétition de soutien à l'honneur de la Serbie. Il apposa sa signature. Le mois suivant, il était nommé maître de conférences. Ce fut le début, peu glorieux mais efficace, d'une brillante carrière qui le menait vingt ans après au dernier étage de la Maison des Sciences de l'Homme. Depuis, il régnait sans partage sur ce bureau étroit où les bruits de la circulation du boulevard Raspail venaient mourir étouffés sous la masse des mémoires et des monographies. Il chassa rapidement le souvenir désagréable de Darko Clavitch et fit mine de s'intéresser à la plaidoirie de son interlocuteur. Gabriel parlait d'enrichissement mutuel des disciplines, de transversalité des savoirs. . . Hervé Bouat balaya ces arguments d'un geste de la main :

- Vous savez, nous ne sommes pas aux États-Unis. Ici, une discipline c'est une discipline, cela veut dire ce que cela veut dire.

Puis, il se leva de son fauteuil. L'entretien était terminé. Gabriel Largeat vit la porte du bureau s'ouvrir sur le couloir et la main qui se tendait vers lui, mollement, faisant avec le corps d'Hervé Bouat, un angle si obtus qu'il dut contorsionner son avant-bras pour la saisir.

- Et pour une mission sur le terrain, pensez-vous que. . .

Hervé Bouat ne fut pas surpris de cette dernière requête. Derrière ses lunettes cerclées, son regard bleu s'attendrit.

- Non, vous le savez bien, dit-il d'une voix suave, c'est fini l'anthropologie de terrain. Les tristes tropiques, et tout cela, c'est terminé. . . les rares groupements humains primitifs encore authentiques sont protégés par des administrations locales tatillonnes et seuls des ethnologues confirmés venant de labora-

Shell

toires ayant avec elles des accords peuvent encore aller sur place. Vous n'avez objectivement aucune chance.

Une fois le jeune chargé de cours dans l'ascenseur, Hervé Bouat alla s'asseoir derrière son bureau encombré de dossiers. Il se demanda s'il n'y avait pas été trop fort. Après tout, personne ne savait ce qu'allait devenir ce jeune ambitieux. Puis cette idée s'évanouit d'elle-même. Il se cala un peu plus dans son fauteuil en skaï et reprit la lecture de son journal en attendant l'heure du déjeuner.

En sortant de la Maison des Sciences de l'Homme, Gabriel Largeat descendit le boulevard Raspail. Il marcha jusqu'à Sèvres Babylone et s'arrêta dans le petit square en face du Bon Marché. Il s'assit sur un banc à côté d'un groupe de nounous africaines. Le printemps était maintenant bien installé. Les cafetiers avaient sorti leurs tables sur le trottoir. Gabriel regardait tout cela avec détachement. Les paroles de Bouat résonnaient encore dans sa tête mais il n'éprouvait aucun ressentiment car il avait encore en lui cette idéalisation que les jeunes universitaires vouent longtemps à leurs aînés. Le vrai problème était d'annoncer cela à Annie. Il resta un long moment plongé dans ses pensées à regarder les tentatives maladroites d'un pigeon aux pattes rongées par la maladie pour s'approcher d'un quignon de pain abandonné sous le banc. En se levant, il eut un étourdissement. Il se rassit un moment avant de repartir. Encore une crise d'hypoglycémie, se dit-il en descendant les marches qui menaient au métro.

Chapitre 3

Anne et Gabriel louaient un petit appartement de trois-pièces dans un bel immeuble en pierres de taille dont les fenêtres donnaient sur le jardin des Batignolles. Le jeune couple venait tout juste d'emménager. Des piles de cartons de livres encombraient l'entrée attendant les meubles pour les recevoir décemment. Leur achat n'était pas d'actualité car le loyer de cet appartement, situé dans un quartier de plus en plus coté, était bien dessus de leurs moyens. Lorsque Gabriel pénétra dans l'appartement, Anne était au téléphone et ne lui prêta aucune attention. Il alla dans la petite pièce faisant office de bureau et consacra le répit qui lui était accordé pour se plonger dans la lecture de *L'homme et la coquille*. Il venait juste de découvrir ce très curieux texte de Paul Valéry en ouvrant au hasard une Pléiade tombée d'un carton. L'article défendait une thèse originale sur la beauté des coquillages. Tout en lisant, il entendait des bribes de conversation au travers de la porte fermée. Anne parlait avec Agathe du dîner de ce soir. « Elle exagère ! Pour qui se prend-elle ? disait-elle d'une voix haut perchée où se mêlaient un ton sarcastique et une pointe d'inquiétude. Elle ne peut pas venir à l'heure comme tout le monde, sous le prétexte qu'elle est haut fonctionnaire. Fabrice a bien annulé une réunion très importante pour venir chez nous la rencontrer... ? ». Anne était réellement furieuse. Elle avait invité ses amis les plus proches. Ils avaient tous répondu favorablement à l'exception de cette invitée qui venait de prévenir qu'elle serait certainement très en retard. Anne était d'autant plus fâchée qu'elle avait toujours voulu présenter à Gabriel cette ancienne amie de lycée. Elles s'étaient perdues de vue depuis plusieurs années et ne s'étaient retrouvées que récemment à une conférence de presse. Assise à côté des journalistes, Annie, nouvelle stagiaire au *Matin*, fut stupéfaite de voir son ancienne amie assise parmi les officiels du Quai d'Orsay. Après la conférence, elles discutèrent un long moment et promirent de se revoir

très prochainement. Anne avait organisé ce dîner pour fêter leurs retrouvailles.

Tout le monde était à table lorsque la porte s'ouvrit sur l'invitée attendue. Anne l'embrassa et la mena à la salle à manger. Gabriel reconnut immédiatement la jeune femme qu'il avait rencontrée dans la salle des bas-reliefs du Louvre et resta interdit un long moment. Lorsque les yeux de Michèle rencontrèrent ceux de Gabriel, celui-ci avait déjà décidé de ne rien laisser paraître et la salua comme si c'était là leur toute première rencontre. Michèle bafouilla quelques mots mais personne ne remarqua son désarroi. Avec discrétion et sans montrer aucun signe de reconnaissance à Gabriel, elle prit place à côté d'Annie. La jeune chargée était en tailleur noir. Elle fut pour cela l'objet de railleries qu'elle affronta avec bonne humeur. Le moins en reste pour les moqueries fut Hassan, un ami de longue date d'Annie. Ce jeune médecin psychiatre récemment diplômé, fier de son parcours difficile d'étudiant marocain malmené par des circulaires absconses, soufflait sans aucune gêne les tourbillons de fumée de sa cigarette. Il rentra dans une grande discussion avec Michèle sur les mérites comparés de la psychanalyse et des psychotropes. Michèle se montra attentive et curieuse ce qui procura un vif plaisir à Hassan. À sa droite, se tenait Agathe, l'amie d'enfance d'Annie, qu'un verre d'apéritif en trop avait rosi les joues et donnait une ampleur hypomaniaque à ses traits d'esprit d'habitude fort pauvres. Grande et élancée, Agathe avait les cheveux noirs coupés très courts, un peu à la garçonne, contrastant avec la chevelure rousse, abondante, et très féminine d'Annie. Parfois lorsqu'elles étaient assises l'une à côté de l'autre, Gabriel se surprenait à fantasmer des scènes érotiques entre les deux amies. Depuis qu'il connaissait Agathe, Gabriel ne l'avait jamais connu travailler plus de quelques mois d'affilée. Elle avait été enseignante vacataire avant d'accepter un poste de program-

matrice dans une salle de cinéma d'art et d'essai dont elle venait de se faire licencier pour incompatibilité d'humeur avec le gérant. Cela avait secrètement amusé Gabriel qui la supportait difficilement. En fait, il l'acceptait à sa table uniquement pour ne pas froisser Annie. Lorsqu'elle commençait à parler, Gabriel se plongeait systématiquement dans la contemplation des caustiques, ces formes lumineuses qui se projetaient sur la nappe au travers du prisme des verres. En l'inclinant légèrement, il faisait varier les dimensions de l'objet lumineux mais la forme restait étonnamment semblable. Ainsi, à chaque fois qu'Agathe était invitée chez lui à dîner, Gabriel progressait sensiblement dans les lois de l'optique. Agathe était le type de femme qui aime boire pour se délier la langue. Régulièrement, elle tendait son verre à Fabrice que celui-ci remplissait en tournant légèrement la bouteille après la dernière goutte versée. De tous, c'était certainement le plus élégant. Habillé en noir, excepté une mince ceinture de cuir blanc, portant chemises, pantalon et chaussures de marque, il affichait un luxe, non réellement ostentatoire mais manifestement travaillé. Ami de jeunesse de Gabriel, ils avaient tous les deux milité pendant plusieurs années dans une organisation d'extrême gauche – avec une implication variable selon leurs amours saisonnières – puis leurs chemins professionnels les avaient éloignés l'un de l'autre. Fabrice aimait les bateaux. En fin d'adolescence, il avait remporté quelques régates régionales de dériveurs et s'était mêlé à toute une génération de jeunes marins dont certains allaient devenir des navigateurs célèbres. Après plusieurs années de médecine, il abandonna tout et se fit embaucher dans une société de location de voiliers de luxe dans les Antilles. Cette société bénéficiait d'un récent amendement législatif qui exonérait de charges fiscales les propriétaires de bateaux basés outre-mer. Fabrice ne fit pas long à comprendre comment ce filon d'or pouvait être exploité. Doué du sens des affaires et d'un bagout à toute épreuve, il réussit en peu de temps

à prendre des parts conséquentes dans la société. Constamment bronzé du fait de ses constants allers et retours aux Antilles, il menait grand train mais mettait un point d'honneur à ne pas oublier ses amis aux destins professionnels moins heureux. Cet été, Anne et Gabriel avaient pu bénéficier de ces largesses en étant invités à la Martinique. La société de Fabrice avait pris tous les frais en charge. Gabriel le soupçonnait d'avoir un penchant secret pour Anne mais il connaissait trop bien la sexualité ambiguë de son ami d'enfance auquel il n'avait jamais connu de liaisons féminines durables, pour vraiment s'inquiéter. Ce qui l'inquiétait ce soir-là était que la conversation venait se poser sur lui et qu'on le questionnait sur sa carrière à l'Université. Il fut sauvé *in extremis* par l'arrivée du champagne et de splendides îles flottantes qui suscitèrent des commentaires élogieux. Agathe se mit à raconter sa nouvelle passion pour les *Slim's*, un nouveau jeu vidéo permettant la simulation d'une vie réelle. Elle avait ramené ce jeu des États-Unis. Sans ironie aucune, elle évoquait le plaisir de retrouver l'atmosphère des maisons américaines, des parties de barbecues du vendredi soir, le départ des enfants dans le *school bus* jaune et les courses au supermarché avec des caddies géants. Elle avait essayé de construire une maison virtuelle semblable à celle de ses amis de la banlieue chic d'Atlanta et s'émerveillait d'avoir retrouvé dans le menu de la boutique virtuelle exactement les mêmes meubles et objets de décoration. Son enthousiasme était touchant. Avec l'indulgence qui seyait à une fin de repas, tous les convives s'émerveillèrent de ces nouvelles technologies qui semblaient effacer les frontières du réel. Durant tout le récit d'Agathe, Gabriel s'amusa avec sa coupe de champagne. Jouant sur la lumière incidente passant à travers son verre, il réussit à créer sur la nappe une superbe caustique qui, telle une épée, vint frapper le cœur d'Anne placée à l'autre extrémité de la table.

Shell

Tard dans la soirée, alors que tous les invités étaient partis, Gabriel se décida enfin à dire quelques mots à Anne sur son rendez-vous de l'après-midi avec Bouat. Il parla avec une volubilité artificielle de l'an prochain, de la possibilité de refaire une demande dans une autre commission, de regarder du côté des Universités de province, de réactiver des relations anciennes. Tout cela sonnait faux dans sa bouche. Anne comprit que la perspective de revenus financiers plus imposants s'évanouissait. Ils allaient devoir se contenter du maigre salaire que Gabriel ramenait de ses travaux dirigés à la Faculté. Ce soir-là, malgré le vin, ils se tinrent éloignés l'un de l'autre.

Chapitre 4

En sortant de l'appartement de la rue des Batignolles, Hassan titubait légèrement. Il s'apprêtait à prendre le métro quand Michèle lui proposa de le ramener chez lui. À l'arrière de la petite Fiat roulant dans Paris endormi, Hassan émettait de temps à autre quelques phrases décousues. Michèle lui souriait dans le rétroviseur. Elle se forçait quelque peu. Elle était irritée. L'attitude de Gabriel l'avait choquée. Bien sûr, il était probablement difficile de dire devant Anne qu'ils se connaissaient déjà. Gabriel ne lui avait manifestement rien dit de leur rencontre au Louvre. Michèle imagina un moment la scène ambiguë de justification qu'ils auraient du tous les deux improviser devant tout le monde. « Non, effectivement, c'était la seule solution » se disait-elle mais en même temps elle avait espéré un signe de connivence, une parole, un regard qui aurait donné quelque consistance à

leur alliance que les circonstances imposaient de maintenir secrètes. Lorsque Gabriel s'était penché sur elle pour l'embrasser sur le pas de la porte, elle avait senti en elle la déception d'un contact distant. Peut-être, la légère pression qu'il exerça sur son avant-bras contredisait-il sa froideur affichée et signifiait-il une autre intention ? C'était là se rassurer par une interprétation aussi subtile qu'improbable. L'appellerait-il ? Elle se surprit à l'espérer et se demanda si elle n'était pas en train de tomber amoureuse de l'ami de son amie... Décidément, elle n'avait pas bien fait de renouer avec Annie. Tout ce petit monde d'anciens copains de lycée et de faculté lui pesait. Leurs postures et leurs discours étaient d'une irréalité obscène. Elle se sentait si loin de cela... Lorsque la voiture quitta le périphérique et commença à remonter les boulevards extérieurs, elle pensa au Boulevard Mortier et à son travail. Elle revit le commandant Pachaud. Son entretien avec le responsable de la division des opérations de la DGSE datait d'une semaine mais les mots de son supérieur résonnaient encore en elle.

- Vous sous-estimez la force de la haine que nous portent nos ennemis. » répétait Pachaud. Puis il souriait d'un air moqueur. « C'est normal, vous n'avez pas encore compris qu'en matière de renseignements, la guerre totale est l'état normal ». Il parlait avec une animosité contenue comme s'il reprenait une discussion ancienne pour laquelle il reprenait un argumentaire aux lignes polémiques maintes fois travaillées. « Vous ne comprenez pas l'alliance objective existante entre l'islam radical et ce que vous appelez l'islam modéré. D'abord, je n'aime pas ces expressions qui ne veulent rien dire. En matière de religion, et en particulier en matière d'islam, le concept de modération n'existe pas. La foi est par essence immodérée, essentiellement radicale. » Pachaud s'arrêta sur un haussement d'épaules. Il alla à la fenêtre et regardant dehors d'un air curieusement absent, il reprit : « Regardez

simplement l'enchaînement des faits. Une cellule autonome d'*al-Qaïda*, autrement dit quelques dizaines d'illuminés financés en sous-main par un ou deux pays arabes, réalisent une action terroriste à grande échelle contre l'Occident au nom du *jihâd*. Sans doute, font-ils un dévoiement du texte mais les exigences du combat contre les incrédules sont exposées littéralement dans le Coran, vous le savez pertinemment. Le châtiment des incrédules et des infidèles, la Géhenne pour tous ceux qui nient la révélation... tout cela est écrit noir sur blanc... Du coup, les opinions publiques occidentales se retournent négativement contre l'islam, accentuant une discrimination latente à l'encontre de leurs populations arabes immigrées. Ceux-ci se rebiffent, cherchent à raffermir leurs liens identitaires et finissent par revendiquer une reconnaissance communautaire que les États démocratiques occidentaux sont enclins à leur accorder pour des multiples raisons allant de leurs propres intérêts en matière de lien social – et là je pense aux États anglo-saxons – à la mauvaise conscience des États post-coloniaux... La France ! Oui, bien sûr, avec cette histoire de culpabilité post-coloniale que l'on propage à longueur de colonnes de journaux. Ils ne se rendent pas compte. Oui ! C'est cela, ils ne se rendent pas compte qu'ils sont devenus les alliés inconscients de nos ennemis latents...

Pachaud parlait comme pour lui seul. Michèle regardait cet homme au visage anguleux et se demandait l'origine de la haine secrète de cet homme envers les musulmans. Si elle avait été d'une autre génération, elle n'aurait pu ignorer que le père de Pachaud avait servi comme lieutenant parachutiste à la fin de la Bataille d'Alger où il avait été chargé de missions de renseignements militaires. À la fin de la guerre, il avait été traîné dans la boue, ainsi que ses compagnons, par une presse avide de se donner bonne conscience en épinglant des responsables facilement identifiables. Bien qu'élevé dans l'ignorance de cette période,

Pachaud avait fini par savoir la vérité des états de service de son père. Il en avait conçu une haine envers les Arabes, qu'il étendait aujourd'hui à l'ensemble des musulmans, et par contagion à l'encontre de tous les intellectuels de gauche qui se posaient aujourd'hui comme les héros de leurs droits. Il connaissait les idées de Michèle et cherchait l'affrontement idéologique. Avec habilité, elle avait su éviter la confrontation en mettant en avant la complexité des faits, l'existence de sourates bienveillantes dans le Coran et en lui rappelant l'existence de lignes de fractures idéologiques à l'intérieur même des communautés musulmanes. Elle avait tenté ainsi d'atténuer le syncrétisme paranoïde de Pachaud tout en se gardant bien de répondre sur le thème de la culpabilité post-coloniale. Pachaud était resté silencieux, le visage fermé. Lorsque l'affrontement fut passé, elle réussit à reprendre le sujet premier de la discussion portant sur l'opportunité d'une élimination physique préventive d'un militant islamiste. La DGSE venait de retrouver sa trace à Beyrouth grâce à l'appui d'un service de renseignement parallèle créé par les milices chrétiennes du temps de la guerre interconfessionnelles. Cette discussion était toute théorique. Les décisions ne se prenaient nullement à ce niveau dans l'organigramme de la DGSE mais Pachaud s'amusait à provoquer Michèle sur le terrain politique. Il savait très bien que la jeune agent n'était pas seulement une spécialiste de très haut niveau des communications informatiques. Elle était connue dans tout le milieu du renseignement pour son expertise des liens entre politique étrangère et services secrets. À l'époque de sa parution, son mémoire de sciences politiques avait suscité des remous. En quelques centaines de pages, elle défendait la thèse d'un contrôle du pouvoir législatif sur les services de renseignements. Une démocratie digne de ce nom devait, selon elle, imposer la soumission des renseignements aux décisions de politique étrangère, elles-mêmes devant se soumettre à un contrôle parlementaire. Cette thèse avait offusqué les militaires du minis-

tère de la Défense et avait valu à Michèle de nombreux ennemis politiques. Pachaud la regardait aussi avec le machisme d'un militaire de carrière apeuré par l'arrivée de cette génération de jeunes femmes indociles maîtrisant les nouvelles technologies. Il n'attendait qu'une occasion pour la coincer. Cette histoire du jihâdiste repéré à Beyrouth tombait à pic. Mourad al-Kaïr, d'ascendance algérienne, né en France, avait eu une formation d'informaticien de haut niveau à l'Institut National de la Recherche en Informatique et en Automatismes où il s'était spécialisé dans le cryptage de données. Depuis son départ au Pakistan, où il avait suivi un entraînement militaire dans les camps des zones tribales du nord, il avait été suivi par les services antiterroristes occidentaux. Repéré à Amman, on le savait directement impliqué dans la préparation de plusieurs attentats qui avaient pu être déjoués *in extremis* à Londres. Sa trace se perdait ensuite en Irak peu après la chute de Bagdad. On le retrouva en Syrie où il fut soupçonné de diriger une cellule idéologique chargée de la propagande du jihâd. Pour les services de renseignements, il était devenu le principal responsable de la floraison des sites Internet appelant à la guerre sainte contre l'Occident. Des milliers d'activistes musulmans dans le monde consultaient ces sites et étaient imprégnés des discours de haine mêlant des versets du Coran à des exhortations au « terrorisme sacré ». Les sites étaient volatiles. Publiés pendant quelques jours, voire quelques heures, ils fermaient aussitôt avant d'être repérés et ouvraient quelque temps après sur des autres adresses. Les services de renseignements occidentaux mettaient toutes leurs ressources technologiques sur l'affaire. Rien n'y faisait. Les sites apparaissaient et disparaissaient avant qu'ils puissent intervenir. La présence de Mourad al-Kaïr à Beyrouth était une occasion inespérée de faire disparaître le problème en éliminant purement et simplement sa source humaine. Michèle était violemment opposée à cette idée. Toute l'après-midi, elle avait essayer de faire com-

prendre à Pachaud que le plus important était de comprendre par quel moyen informatique les jihadistes parvenaient à communiquer. La disparition d'un individu n'y changerait rien si le système continuait à exister. Mais Pachaud restait obstinément sourd à toutes ses explications. Elle en prit son parti. Dès le lendemain, elle tenterait d'arracher un rendez-vous avec le chef de cabinet au Ministère. . .

Conduisant dans les rues de Paris désertes à cette heure de la nuit, elle se rendit compte qu'elle était encore en train de travailler. Hassan dormait sur la banquette arrière. Elle dut le réveiller pour lui demander son chemin. Une jeune marocaine aux traits agréables leur ouvrit la porte. Elle sourit en voyant son mari légèrement embrumé et prit silencieusement le relais de Michèle qui hésita à rentrer dans l'appartement. À-peu-près réveillé, Hassan l'invita à boire un dernier thé. Devant l'empressement du jeune couple, Michèle ne sut refuser. L'appartement était minuscule, décoré à l'orientale et garni de poufs en cuir, sur lesquelles ils s'assirent tous les trois. Michèle regardait autour d'elle et se sentit bien. La jeune femme était discrète, fine et intelligente. Michèle se demanda pourquoi Hassan ne l'avait pas amenée au dîner. Pendant qu'elle préparait le thé, Michèle parla avec Hassan. Les effets du vin s'étaient estompés et il évoqua avec calme son travail de médecin psychiatre. Curieuse, Michèle le questionna sur la nature des troubles qui pouvait amener des patients à le consulter. Hassan répondit en riant que tout un chacun pouvait un jour ressentir le besoin de consulter un médecin psychiatre. Elle hocha silencieusement la tête et but une gorgée de thé brûlant. Il était deux heures du matin. Ils échangèrent leurs numéros de téléphone. En rentrant seule dans son appartement, elle pensa à Gabriel.

Chapitre 5

À chaque fois qu’il franchissait le porche de pierre de la faculté de la rue des Bernardins, Gabriel cherchait à tout prix à éviter de rencontrer la concierge. C’était une femme énorme, que Daumier aurait aimé dessiner, aux traits grossiers et à la verrue poilue. Elle l’impressionnait au plus haut point et le savait bien. Chaque semaine, elle prenait un malin plaisir à ne pas retrouver son courrier et perdait systématiquement les messages que lui adressaient ses étudiants. En réaction, Gabriel avait décidé qu’elle n’existait pas. Lorsque ce jour-là, il passait sous le porche de la faculté pressant le pas pour rejoindre l’amphithéâtre afin de donner son cours hebdomadaire, elle l’intercepta avec une promptitude inhabituelle comme si elle l’avait guetté au travers du rideau de sa loge. Il dut s’avouer vaincu et se prépara à entendre la voix de la matrone parisienne débiter ses attaques sournoises. Elle lui annonça qu’une jeune femme – « bien comme il faut », précisa-t-elle avec gourmandise – avait demandée l’heure et le lieu de son cours. Comme elle n’était pas étudiante, elle l’avait gentiment envoyé se faire voir, « comme l’exige le règlement », précisa-t-elle avec un air assuré. Gabriel l’écoula distraitement sans comprendre, la remercia poliment et monta les escaliers menant aux amphithéâtres. La faculté, simple annexe de l’université, avait pu conserver sa place dans le vieux Quartier latin grâce à une dérogation provisoire. Ses locaux étaient dans un état de délabrement avancé. Le sol carrelé était d’une saleté rare. Les murs étaient couverts de graffiti, d’affiche politiques et de réclames publicitaires, et seules quelques circulaires punaisées çà et là attestaient encore de la présence d’une administration. Dans le petit amphithéâtre où Gabriel pénétra, le faux plafond

était troué et on avait disposé des bassines pour recueillir l'eau s'écoulant de canalisations crevées. L'amphi était à moitié rempli d'étudiants de second cycle. Il reconnut les têtes habituelles des premiers rangs ; étudiantes bûcheuses se tenant au plus près du tableau noir. Au-delà, les rangs étaient plus clairsemés et les derniers étaient occupés par des étudiants bavardant plus ou moins discrètement. Il n'alla pas plus loin dans l'inspection de son auditoire et commença à parler d'une voix forte dont la fermeté devait plus à l'habitude qu'à la conviction pédagogique dont Gabriel avait depuis longtemps fait le deuil.

- La question de l'origine de la beauté a agité toute la réflexion esthétique de l'âge classique. . .

Il aimait accentuer cette dernière expression aussi pompeuse que vague car elle donnait implicitement à entendre à ses étudiants autant l'étendue de son propre savoir que celle de leur ignorance.

- . . . et a opposé les tenants d'une théorie imitative des œuvres divines à celle d'une explication matérialiste attribuant à certaines œuvres des caractéristiques formelles, dont les propriétés, objectivables, rendent compte de leur réussite esthétique. Voyez par exemple, comment la compréhension nouvelle des lois de la perspective a modifié en profondeur la création picturale. . .

Il dessina quelques traits explicatifs à la craie et voulut projeter sur l'écran maculé de tâches douteuses quelques reproductions de tableaux classiques. Malheureusement, le système de vidéo projection ne marchait pas. Il dut faire appeler l'appariteur. Pendant que le préposé s'activait en bougonnant sur la machine, Gabriel répondit aux questions aussi rituelles qu'inutiles sur l'organisation matérielle des examens. Portant son regard au fond de l'amphithéâtre, il aperçut le visage grave de Michèle assise

au tout dernier rang. Agréablement surpris, mais n'en laissant rien paraître, il reprit son monologue.

- Tout change avec la réflexion esthétique de Kant... Elle se comprend aisément si on garde à l'esprit que pour lui tout objet du monde perçu n'est intelligible que parce que l'esprit le saisit au format des *a priori* de l'entendement. Vous connaissez les grands *a priori* que sont pour Kant le temps et l'espace, mais on oublie aussi le troisième *a priori*, qui est celle de la conscience de la causalité formelle d'un objet. Pour prendre un exemple, si j'observe un vol d'oies sauvages dans le ciel, mon esprit considère l'étendue qu'il occupe dans l'espace, il prend en compte aussi la durée de sa présentation à l'œil et donc de la dimension du temps. Mais simultanément, l'esprit se penche sur la cause de l'objet observé. En l'occurrence, nous comprenons qu'il s'agit d'un vol d'oiseaux car la direction du mouvement des oies s'orientant vers le sud est déterminée par la nécessité d'aller chercher les conditions climatiques favorables, sa forme en V s'explique par les nécessités d'une aérodynamique intuitive... Bref, nous donnons sens à un objet car notre recherche trouve satisfaction dans la connaissance des causes qui ont présidé à son existence...

Gabriel s'arrêta, étonné par l'exemple qu'il venait d'improviser et dont il n'était pas sûr qu'il illustrait correctement son développement. Il se figura intérieurement un vol d'oiseaux migrateurs passant haut dans le ciel et se demanda de quelques profondeurs inconscientes cette image avait bien pu surgir.

Entraîné par le rythme de sa parole, il continua son argumentation sur la genèse des formes naturelles, mais il observa vite que ses mots semblaient glisser dans la tête de ses étudiants comme de l'eau sur les plumes d'un canard. Il chercha donc un exemple. Se rappelant le texte de Valéry dont il avait lu la veille au soir les dernière lignes, il évoqua la délicate structure des coquillages :

Shell

- Cependant, il existe des objets, particuliers, singuliers, dont les morphologies apparentes ne peuvent être expliquées rationnellement par les lois de la nature. Les formes de certains coquillages, par exemple, restent mystérieuses. On ne peut comprendre les raisons de leurs symétries exactes. Tout se passe comme si ces coquillages avaient été créés par un architecte connaissant parfaitement les lois mathématiques. Ces objets naturels possèdent ainsi une structure interne dont seule des équations mathématiques complexes peuvent rendre compte. C'est peut-être justement là, l'origine de leur beauté. . . Aucune explication rationnelle, biologique ou autre, continua-t-il, ne peut expliquer aussi les raisons qui ont présidé à l'instauration de tel ou tel motif de nacre, du choix de cette morphologie plutôt qu'une autre. Or, c'est justement cette ignorance intuitive de leur cause qui donne à ces formes naturelles leur profonde puissance esthétique.

Joignant le geste à la parole, il dessina au tableau un splendide nautille dont la coquille épousait à la perfection une spirale logarithmique. Il regarda son œuvre d'un air satisfait et donna congé à ses étudiants dont la plupart avait déjà refermé leurs cahiers.

Sortant ensemble sous le porche, Michèle complimenta Gabriel sur son cours. Elle paraissait tellement sincère qu'un instant Gabriel reprit confiance en ses qualités d'enseignant. Leur conversation prit la forme d'un dialogue entre deux complices. Gabriel justifia la réserve de son attitude lors du dîner par des considérations de savoir-vivre. Il ne fallait pas heurter Anne par la révélation impromptue de leur discussion sous les colonnes du Louvre. Pourtant, tous les deux savaient qu'il n'y avait là rien de scabreux. Des mots choisis avec authenticité auraient pu expliquer sans ambiguïté une situation après tout banale. Ils ressentaient ensemble un plaisir trouble à partager l'étrangeté d'une situation où la mise à l'écart d'Anne leur déferait les délices d'une alliance secrète. Conforté par l'intention évidente signifiée

par la présence de Michèle à son cours, Gabriel prit les devants. Il l'invita à déjeuner dans un restaurant du quartier latin qu'il connaissait bien pour avoir abrité plusieurs de ses flirts avec des étudiantes. Après avoir payé l'addition, il lui prit la main et ils marchèrent ainsi jusqu'à l'appartement de Michèle.

Ils se quittèrent lorsque le jour commençait à se lever sur Paris. Gabriel se leva et s'habilla regardant le corps de Michèle recouvert de draps blancs dont les froissés lui donnaient l'apparence d'un gisant de marbre. Elle dormait d'un sommeil profond. Le souvenir de l'évanouissement précoce de son érection lui revint en mémoire. C'était la première fois qu'un tel événement se produisait avec tant de netteté dans ses rapports amoureux. Il avait dû recourir à ses quelques habiletés en matière de sexualité féminine pour éviter l'impression humiliante d'un fiasco définitif. Michèle avait paru si heureuse au creux de la nuit en s'endormant serrée contre lui que ces histoires de mécanique pénienne paraissaient futiles. Il alla dans la cuisine préparer un café. Les fenêtres donnaient sur un minuscule jardin public d'où l'on entendait des cris d'enfants. Sur les murs étaient affichées des reproductions d'œuvres contemporaines choisies avec discernement. Il jeta un regard sur le contenu des nombreux cartons à dessins entrouverts. Tous témoignaient que le goût de Michèle pour la peinture dépassait les habituelles velléités des artistes amateurs. Gabriel, confusément, sentait que cette fille sortait du lot de ses conquêtes éphémères. Les titres des couvertures de livres sur les rayons de la bibliothèque dénotaient aussi d'intérêts peu communs. Beaucoup concernaient le droit international, mais aussi la peinture américaine, la géopolitique et plus curieusement l'informatique théorique. Cela le séduisait et l'inquiétait en même temps ... Brutalement, il pensa à Anne à laquelle il avait dû mentir la veille pour justifier son absence de la nuit. Il écrivit quelques mots tendres sur un bloc-notes dans la cuisine

et s'habilla en silence. Lorsqu'il quitta l'appartement, Michèle dormait encore. Arrivé devant la porte de chez lui, les jambes lui manquèrent. Il s'effondra de tout son long sur le palier.

Chapitre 6

Après cette troisième attaque qui le laissa sans force pendant plus d'une journée entière, Gabriel se décida enfin à se rendre à l'hôpital. Ballotté de services en services pendant plusieurs jours, il commença à perdre l'espoir de recevoir quelques informations solides sur ses symptômes lorsqu'il finit par rencontrer un jeune praticien hospitalier que son cas intéressait vivement.

- Myasthénie rare » laissa-t-il tomber en regardant les résultats des examens médicaux qu'il extrayait d'une volumineuse enveloppe marron. « Intermittence des symptômes, fatigue musculaire intense et brutale, déplacement des zones touchées, le tableau clinique que vous présentez est corroboré par les données des examens.

Gabriel l'écoutait sans comprendre. Le médecin reprit :

- On ne connaît pas précisément l'étiologie de cette myasthénie. Tout se passe comme si vos plaques de jonctions neuromusculaires étaient attaquées par votre propre système immunitaire. C'est étrange, mais c'est ainsi. Cela rentre dans le cadre des maladies auto-immunes. Le corps s'attaque lui-même pour des raisons indéterminées. Il n'y a pas grand-chose à faire. Peut-être un traitement par cortisone... Nous allons nous donner un peu de temps et on verra comment les choses évoluent.

Shell

- Mais, se risqua Gabriel, ces crises. . .

- Oui, elles peuvent survenir à n'importe quel moment. Il n'y a rien à faire.

En sortant de l'hôpital, Gabriel marcha d'un pas vif, comme par défi. Il traversa la Seine à pied, longea les quais, s'arrêtant longuement pour regarder les bateaux-mouches dont on entendait jusqu'à la rive la sonorisation intempestive. Arrivé au Pont de la Concorde, il remonta les Champs-Élysées par les contre-allées bordées d'arbres en fleurs. Lorsqu'il fut à proximité de la place de l'Étoile, il ressentit une fatigue mais qui s'expliquait par l'effort consenti. Il continua sa marche au gré des passages piétons disponibles. Bientôt le jour déclina. Lorsqu'il arriva aux alentours de la gare Saint-Lazare, il faisait déjà nuit. Le long du trottoir, des SDF étaient allongés sur des lits de détrit. En les regardant, Gabriel sentit une nouvelle crise survenir. Il vit sur sa droite une porte de verre fumée donnant sur un bar. Sans réfléchir, cherchant à s'asseoir au plus vite, il la poussa et pénétra dans une salle remplie de petites tables sur lesquelles étaient fixés des écrans d'ordinateur. Il se jeta sur une banquette de skaï usagé. Adossé au mur, il ferma les yeux et lutta contre la crise. Lorsqu'il ouvrit les yeux, la salle était silencieuse. Tous les joueurs étaient munis de casque audio et les seuls bruits perceptibles étaient la frappe des doigts sur les claviers accompagnée de temps à autre d'un juron sonore. Devant le poste placé le plus proche de lui, se tenait un garçon d'une vingtaine d'années dont il ne pouvait distinguer le visage. Regardant fixement l'ordinateur, il paraissait si absorbé que presque malgré lui, Gabriel tourna les yeux vers la surface éclairée de l'écran. Gabriel ne connaissait des jeux vidéo que les commentaires de salon et quelques articles de presses qu'il avait lus à leur sujet. Il fut stupéfait par la beauté du paysage virtuel qui se déroulait sous ses yeux. Des arbres aux frondaisons lourdes balançaient lente-

ment leurs branches au gré d'un vent imperceptible. À l'horizon de ce monde, des sommets de montagne témoignaient de l'existence d'une géographie tourmentée qu'agrémentaient ici et là des ruisseaux et des cascades tombant de roches noires toutes droites issues du pinceau d'un peintre d'Extrême-Orient. Au milieu de cette estampe numérique aux tonalités glacées marchait une minuscule figurine, une jeune fille à la silhouette élancée dont la chevelure brune oscillait merveilleusement au gré de ses pas. Au détour d'un chemin de pierres agencées avec une régularité étonnante, le joueur fit pivoter la figurine dont le visage apparut en pleine lumière au centre de l'écran. Ses traits étaient dessinés avec telle une finesse que Gabriel ressentit un véritable choc. Il reconnut en lui cette extase esthétique qu'il avait parfois éprouvée au Louvre dans la contemplation de bas-relief et de statuettes antiques. Par la perfection de ses formes, par la symétrie absolue de ses proportions, cette figure virtuelle dépassait toutes les espérances esthétiques de Gabriel. Pendant de longues minutes, il la contempla. Elle évoluait avec grâce au milieu d'un chaos de roches sous un ciel mouvant où passaient à grandes vitesses d'immenses nuages chargés d'orage. De temps à autre, elle bondissait par-dessus des rivières aux reflets argentés ou grimpait sur des murs abrupts en s'aidant des lianes de lierre qui les couvraient en abondance. Il aurait pu rester des heures entières à contempler l'écran lorsqu'il entendit un juron retentissant dans le silence de la salle. La jeune héroïne s'écroula à terre, le corps démantelé et couvert de sang. Le joueur se leva, enleva son casque et pianota rapidement sur le clavier pour fermer le jeu. L'écran devint d'un bleu sombre sur lequel papillonnait le logo de la salle de jeu. En se retournant, le joueur aperçut Gabriel qui le regardait. Il lui sourit gentiment comme pour s'excuser d'avoir été la cause de la perte de la figurine. C'était un garçon d'une maigreur et d'une pâleur surprenantes, aux traits fins et intelligents, et dont le regard bleu se dissimulait sous

Shell

des lunettes aux branches épaisses. Il salua rapidement Gabriel en le dévisageant et quitta la salle après avoir réglé sa note au comptoir.

Ce soir-là fut un soir comme tous les autres. Anne regardait la télévision. Assis à côté d'elle, Gabriel réfléchissait. Les images d'un film français passaient devant ses yeux mais il ne les voyait pas. De temps en temps, Anne se lançait dans un monologue. Gabriel, avec l'art acquis par l'habitude, faisait semblant d'écouter. Ses pensées se bousculaient sans ordre. Les paroles du médecin revenaient sans cesse. Perdre la marche ! Ces mots se formaient en son esprit puis s'associaient à des images morbides où il se voyait grabataire au fond d'un lit d'hôpital. L'angoisse le submergea. Il sortit de la pièce pour aller s'allonger dans l'obscurité de la chambre. Ses dernières pensées vigiles furent pour Michèle. Il se demanda s'il devait lui annoncer sa maladie puis il sombra dans l'inconscience. Cette nuit-là, il fit un rêve étrange. Il marchait le long d'une route se perdant à l'infini. Son corps lui paraissait d'une grande légèreté et l'exercice de ses muscles lui donnait une jouissance légère. Sur la route apparut alors une de ces formes fugaces que l'activité onirique se plaît à créer dans l'instant du rêve puis à faire disparaître lorsque le rêveur tente de s'en approcher. Avant qu'elle ne s'évanouisse, Gabriel eut le temps d'apercevoir le visage de la petite figurine virtuelle...

Le lendemain soir, il abrégua le rendez-vous qu'il avait fixé après son cours à une jeune étudiante en anthropologie qui se passionnait pour le système de parenté des Indiens de la rive nord de l'Amazonie et fila directement à la salle de jeux vidéo de la rue Saint-Lazare. Le jeune garçon était assis à la même place. Cette fois-ci, Gabriel s'assit à côté de lui et regarda l'écran. Elle était à nouveau au centre du monde. Ressuscitée, lumineuse, splendide, sa démarche souple faisant jouer l'ensemble de son corps moulé dans une combinaison de cuir souple, elle marchait avec grâce

Shell

le long d'un sentier escarpé courant entre deux ravins dont on ne distinguait pas le fond. Le garçon sentit peser le regard de Gabriel.

Il se retourna, enleva son casque et lui dit un peu agacé que s'il désirait jouer, il y avait d'autres ordinateurs libres...

- Non, je voulais juste connaître le nom de ce jeu murmura Gabriel comme pour s'excuser.

Le jeune garçon se radoucit. Avec l'air satisfait et faussement modeste que prennent les initiés, il répondit :

- New World Ecstasy ...c'est ce qu'on appelle un jeu multi-joueurs en ligne et en monde persistant. Un MMPORG, Massively Multiplayer Online Role Playin Game. Ce qu'on fait de mieux en ce moment. Lorsqu'on se déconnecte, le jeu continue sans vous...et l'univers continue à se développer. Par exemple, ces montagnes rouges à l'horizon n'étaient pas là hier, elles ont été installées par le développeur cette nuit. Normalement, je reste connecté jour et nuit chez moi mais mon modem déconne en ce moment et je suis obligé de venir ici...Excuse-moi, je dois aller chercher des armes rapidement et me cacher pour la nuit dans les montagnes car la Guilde verte me cherche. J'ai déjà perdu deux vies. Au bout de trois, on est éjecté du jeu...Et cela, ce n'est pas possible.

Gabriel hocha silencieusement de la tête et s'éloigna vers un autre poste où il pianota sur le clavier surfant sans conviction sur des sites d'actualité mais observant le garçon du coin de l'œil. Au bout d'une demi-heure, celui-ci se leva et se dirigea vers le comptoir. Lorsqu'il passa devant lui, Gabriel lui accrocha le bras.

- Écoute, je suis désolé de te déranger à nouveau. Voilà, j'effectue une recherche universitaire sur les mondes virtuels...pas sur les joueurs, je te le dis tout de suite, non simplement sur l'esthé-

tisme des mondes virtuels. Or, ce jeu auquel tu joues me paraît extraordinaire ces décors naturels, ces montagnes, ces personnages, cette ... fille... C'est incroyable. Voilà, je te dis les choses comme je le pense... est-ce que tu acceptes de me guider quelque temps dans ce jeu, ou du moins me montrer comment y pénétrer... je n'y connais vraiment rien, tu sais, les jeux vidéo, pour moi, c'est du chinois. Le garçon le regarda un moment puis il répondit :

- Pourquoi m'encombrer de toi dans New World alors que j'ai déjà assez de mal à survivre tout seul ?

Gabriel fut décontenancé par la brutalité de la réponse. Presque malgré lui, il s'entendit dire :

- Je te paierai, ne te fais pas de souci, on se mettra d'accord sur le montant... Je sais pas moi... quelque chose comme vingt euros pour une heure... ?

- Quarante euros. Tu ne sais pas ce que c'est que c'est d'être là-bas... bon, mais pour quarante euros en liquide, c'est ok pour moi.

Gabriel trouva le montant fort excessif mais il était trop tard pour reculer. Il acquiesça et le garçon enchaîna :

- Bon, alors la meilleure solution c'est que tu viennes chez moi ce week-end, j'aurai réparé le modem et l'on pourra se connecter tout le temps qu'on veut sans avoir à payer ce gros maquereau derrière son comptoir.

Ils prirent rendez-vous, échangèrent leurs adresses et numéros de téléphone et se quittèrent en se serrant la main sur le pas de la porte avec la gaieté de protagonistes persuadés d'avoir réalisé chacun une bonne affaire.

Chapitre 7

Samedi soir, Gabriel prétextait à Anne qu'il devait assister à un dîner professionnel et se rendit porte de la Chapelle dans un immeuble sordide où il eut du mal à repérer les noms sur les boîtes aux lettres défoncées. Eddie Darmon habitait au dernier étage auquel on accédait par une cage d'escalier aux marches élimées. Il dut sonner longtemps. Eddie lui ouvrit enfin la porte et l'invita à pénétrer dans un petit appartement plongé dans l'obscurité. Les volets des fenêtres étaient fermés malgré la lumière du jour. Seule la lumière d'un écran géant d'ordinateur éclairait la pièce. Elle était dans un grand désordre. Gabriel marcha sur des mégots de cigarettes écrasés à même le plancher au milieu des restes de pizzas surgelés et de vieux journaux à l'usage incertain. Sur le lit défait était posée une guitare Stratocaster dont le corps était en plexiglas transparent. L'unité centrale de l'ordinateur était placée sur une table basse au centre de la pièce et son carter avait été ouvert laissant apparaître d'énormes ventilateurs à hélices. Eddie s'assit dans un fauteuil rotatif à moitié démantelé et dont des parties de cuir étaient arrachées. Ils échangèrent quelques banalités. Puis Eddie poussa un tabouret à côté du fauteuil et invita Gabriel à s'asseoir. Dans le silence de la pièce, à peine troublé par le ronronnement des ventilateurs de l'ordinateur, Eddie ralluma un vieux joint éteint et commença à parler d'une voix rendue rauque par la fumée :

- New World ecstasy n'est pas un jeu comme les autres. À vrai dire, je ne crois pas qu'on puisse dire que c'est simplement un jeu. Il a été inventé au départ par un développeur californien qui vit à San Francisco, Michaël Fox, un fou génial, pour offrir un

univers virtuel ouvert, libre, persistant où chacun pouvait accéder et enrichir avec ses propres objets. Au début, l'univers était restreint à quelques tableaux comme dans la plupart des jeux vidéo que tu dois connaître... mais ensuite l'univers est devenu si grand que personne ne peut le parcourir en entier. Aujourd'hui, il paraît qu'il est grand comme trois fois la Suisse et s'étend de jour en jour. Continuellement... Personne ne connaît l'ensemble du monde et il n'y a pas de cartes fiables pour s'orienter. Le concepteur a bien tracé des pistes, jeté des ponts et des passerelles sur les fleuves et les ravins, mais souvent tous ces ouvrages ne mènent nulle part. La géographie de New World est une énigme, un terrain de conquête, de découverte. C'est l'île au trésor de notre époque! C'est aussi un univers dynamique. Regarde, aujourd'hui, il pleut sur les montagnes rouges que tu vois à l'horizon, mais le temps va changer... Il change toujours. Certains pensent qu'il est programmé de façon aléatoire. Je ne le crois pas. Le développeur a probablement inséré des modèles mathématiques simulant les saisons. Le monde est traversé par des torrents et des fleuves. Les forêts sont soumises aux saisons et aux influences du climat. Le rythme des jours et des nuits est beaucoup plus rapide que le rythme réel et le temps est compté en unités spéciales que l'on appelle des NWTU (New World Time Unit). Quand la nuit tombe et que le ciel n'est pas trop couvert, on peut voir les deux lunes d'Ecstasy se lever derrière les montagnes. Voilà pour l'univers physique. En gros... tu découvriras le reste par toi-même. Maintenant, je vais te parler des êtres qui vivent dans ce monde. Quand tu es autorisé à te connecter sur Ecstasy, tu dois choisir un *avatar*, on dit aussi un perso ou une imago, tous ces termes sont des synonymes pour désigner le personnage qui te représente dans le monde. Regarde sur l'écran de paramétrage, tu vois... je crée un nouvel avatar... J'ai le choix du sexe, de l'apparence physique, de son pseudo qui servira à dialoguer avec les autres joueurs par avatars

Shell

interposés. Tu vois, par exemple la fille que tu as vue sur l'écran l'autre fois dans la salle de jeu, et qui t'a bien plu apparemment est mon avatar. Elle s'appelle Shell. Elle est unique. Je l'ai choisie lors de sa création. Personne d'autre que moi ne peut plus disposer de son corps.

Gabriel resta silencieux mais cette unique syllabe résonna longtemps en lui.

- On va faire un perso ensemble... Regarde, je te montre... tu sélectionnes un type de visage et de corps dans la liste des caractéristiques morphologiques. Tu remarqueras que chaque avatar est différent. Lorsqu'un perso est choisi par un joueur, il n'est plus disponible pour un autre. C'est nettement supérieur aux autres jeux. Beaucoup plus fin... Cela a une conséquence directe. Dans Ecstasy, chaque avatar est différent de l'autre, comme dans le monde réel, enfin presque. Tu vois, même si tu le voulais, tu ne peux pas prendre l'apparence de Shell. Elle m'est totalement réservée. Attention ! Chaque avatar hérite d'aptitudes et de besoins vitaux qui sont distribués au hasard par une fonction aléatoire, que l'on nomme Genetic Destiny. Par exemple, mon avatar Shell a hérité d'une capacité de saut incroyable. Elle peut franchir des gouffres considérables. Aucun autre avatar ne peut rivaliser avec elle sur ce plan. Par contre, elle manque d'endurance et je dois fréquemment m'arrêter pour la dissimuler le temps qu'elle se repose. C'est ainsi, chacun a ses points forts et ses points faibles, comme dans la vraie vie. Tiens, regarde celui qu'on vient de créer ensemble. Il possède une capacité exceptionnelle de résistance physique aux coups mesurée par l'indicateur en bas de l'écran... Par contre, il a une très faible note en résistance alimentaire. Autrement dit, si on ne le nourrit pas suffisamment, il meurt très vite. Celui-là, si on le lance dans Ecstasy, il va passer son temps à essayer de voler de la nourriture pour survivre ou bien à s'associer à d'autres avatars du même

Shell

genre pour créer une guilde agricole et faire pousser du maïs numérique dans la plaine verte. Peu de chances de survie. On ne peut rien y faire, c'est là la décision de Genetic Destiny. Tu comprends. De toute façon, on ne va pas le valider celui-là. Ah ! J'oubliais de te dire. Le programme n'accepte qu'un avatar par adresse IP d'ordinateur et chacun joueur ne possède que trois vies. Si tu les perds, tu peux plus te reconnecter et tu es exclu définitivement du monde.

Gabriel, qui regardait fasciné les écrans de paramétrage, fut surpris par les dernières paroles d'Eddie et intervint :

- Mais, c'est absurde d'un point de vue commercial...
- Tu oublies qu'Ecstasy n'est pas un jeu comme les autres. Il appartient au monde des développeurs libres et n'est assujéti à aucun éditeur commercial, du moins pour l'instant car tout cela peut changer un jour. Les joueurs ne se connectent pas tous vraiment pour jouer au sens où tu entends le mot « jouer », mais...

Eddie s'arrêta un instant de parler, puis il reprit d'une voix dont le ton avait pris une teinte de gravité :

- Pour autre chose... On en parlera demain, d'accord ? L'heure est passée, tu vois.

Gabriel ne discuta pas. Il lui donna deux billets de vingt euros et se leva. En sortant de l'appartement, il jeta un coup d'œil sur une petite porte entrouverte qui semblait donner sur une salle de bain et d'où émanait une lumière bleutée maintenant nettement visible dans l'obscurité de la nuit tombée. Il vit d'énormes plants de haschich poussant sous la lumière artificielle de lampes aux néons. Il prit un taxi pour rentrer mais le regretta car ce soir-là il ne sentit nulle fatigue. En arrivant à l'appartement, il trouva

un mot d'Anne lui annonçant qu'elle sortait chez Agathe chez qui elle dormirait probablement.

Le lendemain, il retourna chez Eddie en début d'après-midi. Lorsqu'il pénétra dans l'appartement, il comprit au teint blafard d'Eddie que celui-ci avait passé la nuit devant sa machine et ne s'était probablement pas couché. À côté du clavier, Gabriel vit un petit miroir sur lequel on distinguait encore des parcelles de poudre blanche autour d'une veille lame de rasoir. « Voilà où sont passés les quarante euros d'hier » pensa Gabriel. Il ne fit aucun commentaire et accepta sans sourciller le joint que lui tendait Eddie. Celui-ci aspira une longue bouffée qu'il rejeta par le nez tout en rejetant la tête en arrière, puis fermant les yeux, il commença à parler tout doucement :

- Aujourd'hui, je vais t'expliquer les différentes interactions possibles entre les avatars. Lorsqu'un avatar rencontre un autre avatar et qu'il est placé dans son champ visuel à une distance précise, le joueur a plusieurs possibilités d'action sur cet autre avatar dont il ignore tout et bien évidemment l'identité du joueur qui le pilote. Avec la fonction dite « Texto », il peut alors communiquer avec lui en lui envoyant un Texto que l'autre joueur recevra sur une fenêtre de dialogue sur son écran. À charge pour lui d'y répondre ou pas. La plupart des messages sont en anglais mais on voit aussi des réponses en français, en japonais, en russe, en coréen, bref dans toutes les langues d'origine des joueurs. J'ai vu aussi passer des messages cryptés bizarres que s'envoient les membres d'une même guilde. La seconde fonction est « Social Link ». En cliquant sur l'autre avatar et en sélectionnant cette fonction, tu tentes d'associer cet avatar à ta propre stratégie de survie. En clair, tu lui demandes de se soumettre à toi. Au fond, c'est une capture. Tu peux refuser mais si ton avatar est abandonné et que tu ne le contrôles plus en t'étant déconnecté du jeu, il devient incapable de se soustraire. C'est pourquoi avant de te

Shell

déconnecter, tu dois impérativement dissimuler quelque part ton avatar avant qu'il ne soit capturé. C'est pourquoi tout le monde cherche des cachettes dans New World. Sache aussi qu'un avatar lié à un autre avatar partage avec lui ses ressources et ne l'attaque jamais. C'est le processus fondamental de constitution des guildes. Il existe plusieurs guildes dans New World. Certaines sont des guildes guerrières, d'autres ont essayé de construire des sociétés nouvelles, pacifiques. La ville blanche a été créée par une guilda qui a essayé de limiter les combats individuels entre les avatars et de les associer dans des quêtes collectives. La ville blanche est une société étonnante, un espace de liberté et de responsabilité, soumis à une véritable éthique ! Certains joueurs disent même que le virtuel est le seul espace aujourd'hui où la liberté d'être peut être vraiment vécue... La troisième fonction est « Kill ». Pas besoin de te faire un dessin. Ton avatar détruit l'autre ou du moins tente de le détruire. C'est tout. Avec ces trois fonctions, l'ensemble des interactions entre avatars permet un univers incroyablement complexe comme tu t'en rendras compte par toi-même. Enfin, n'oublie pas que les avatars ont une certaine autonomie, un peu comme dans le jeu des Slim's dont tu as dû entendre parler. Lorsque le joueur se déconnecte du jeu, son avatar continue à exister et cherche à subsister. Il doit alors subvenir à ses besoins vitaux. Il est alors très exposé et risque de se faire abattre ou capturé. C'est pour cela qu'avant de quitter le jeu, tu dois avoir assouvi les besoins de ton avatar jusqu'à ce que tu reviennes. Beaucoup ne se déconnectent jamais. Tu dois aussi bien le dissimuler. Personnellement, j'ai une remarquable cachette pour Shell, remarquable... vraiment...

Pensif, Eddie s'arrêta un moment.

- Tu vois, *New Word, Ecstasy*, c'est la vie. Soit tu bouffes l'autre et tu survis, soit tu meurs... une fois, ça va, deux fois, cela com-

mence à craindre et la troisième fois, c'est fini. Tu es rejeté du monde ... c'est la fin.

Eddie s'arrêta de parler et Gabriel en profita pour glisser :

- Mais enfin, cela n'est pas si terrible, ce n'est qu'un jeu.

Eddie le regarda sans comprendre puis il écrasa le mégot du joint dont le carton commençait à se consumer dans un gobelet de plastique qui dégagea une odeur âcre. Il envoya le tout dans la cuvette des toilettes.

- Tu vois, beaucoup de gens ne vivent que pour Ecstasy. Par exemple, pour moi, c'est mon gagne-pain, ou plutôt mon gagne pizzas puisque je ne bouffe que cela depuis des mois. Dans Ecstasy sont disposés à différents endroits de l'univers des objets particuliers qui ressemblent à des sortes de roses des sables. Ces objets sont été cachés par le développeur au début de la création du monde et de temps à autre, il en positionne d'autres dans les endroits les plus inaccessibles. Quand tu découvres un de ces objets, tu l'incorpores dans la besace de ton avatar, avec la fonction « Action », et tu peux l'échanger contre de la nourriture, des armes ou bien encore... i pour acheter ta survie. Oui, tu comprends, les autres joueurs cherchent à t'abattre pour te prendre des points de vie. Tu peux passer un deal avec eux... c'est pour cela que certaines guildes se sont créées. Par la mise en commun des ressources entre certains avatars qui se sont ligüés entre eux. Pour se reconnaître entre eux du premier coup d'œil, avant même de s'envoyer un Texto, les avatars utilisent des codes vestimentaires secrets.

Eddie s'arrêta de parler et resta pensif un long moment.

- Oui, je t'expliquais comment je gagne du fric avec ces roses des sables... Le truc incroyable, c'est que certains joueurs sont

en fin de vie et cherchent à tout prix à survivre. Ils achètent donc réellement sur des sites d'enchères généralistes les points de vie pour Ecstasy. Tiens regarde, je vais aller chercher e-market sur le Web, un site d'enchères en ligne où tu peux mettre en vente d'importe quoi, ta collection de vinyles ou un vieux frigidaire. . . Je tape dans le moteur de recherche « New World Ecstasy » . . . et voilà, tiens regarde il y a une dizaine d'offres de vente de roses des sables ! Tous des professionnels. Ils vivent de cela. Ils viennent du monde entier. On peut les identifier par leurs IP mais la plupart du temps, les adresses sont volatiles et correspondent à des serveurs de cybercafé. Ils se protègent, tu comprends. . . Moi, je n'ai pas peur. Le temps que les flics ou le fisc s'intéressent au virtuel ! Il faudrait d'abord qu'ils sachent faire tourner correctement un PC ! ».

Gabriel était loin de partager la gaieté d'Eddie. Tout ce monde des joueurs et des jeux vidéo était si éloigné de lui. Il eut envie de tout laisser tomber mais la beauté des objets numériques l'intriguait. Il pensa qu'il devra aller chercher du côté des graphistes et des concepteurs travaillant sur la réalité virtuelle. Ils avaient bien dû écrire quelque chose, des articles. . . Mais maintenant, il perdait son temps avec ce cinglé. Pour faire bonne figure, il posa encore quelques questions techniques sur l'utilisation du jeu. Eddie lui montra comment se connecter au serveur, donna quelques conseils pratiques sur le plan technique. Gabriel comprit que pour rentrer sur New World, il devait changer d'ordinateur et acheter la plus puissante des machines. Il prit congé d'Eddie le plus gentiment possible. Celui-ci empocha l'argent, en râlant car Gabriel lui avait fait, cette fois-ci, un chèque et lui dit en guise d'adieu : « Maintenant, c'est chacun pour soi mon gars, si on se rencontre dans New World, je te conseille de m'éviter, si tu veux survivre. . . Là-bas, la pitié, ce n'est pas une aptitude distribuée par Genetic Destiny. Son visage livide sous

sa barbe juvénile se fendit d'un sourire énigmatique. Il referma doucement la porte derrière Gabriel puis retourna s'asseoir dans son fauteuil déglingué. Il sniffa une longue ligne de cocaïne avant de poser doucement sa main sur sa souris sans fil, les yeux déjà fixés sur l'écran.

Chapitre 8

Après avoir quitté Eddie, Gabriel marcha longtemps dans les rues de Paris. Les jours rallongeaient et il n'avait nulle envie de rentrer chez lui. Depuis plusieurs semaines, Anne sortait quasiment tous les soirs dans des dîners où elle croisait des professionnels de la presse dans l'espoir de se faire remarquer. Elle y parvenait sans peine mais les moyens qu'elle employait étaient, pour Gabriel, profondément détestables. Il se demandait comment il avait pu l'aimer. Une image lui revenait sans cesse. Anne courait devant lui sur une plage du Morbihan, ses cheveux roux tombaient en grappes sur son ciré jaune et lorsqu'elle se retournait ses yeux riaient et sa bouche prenait un air ironique. Pendant les vacances, ils discutaient politique pendant des heures entières. Anne avait un esprit vif et percutant, des certitudes bien ancrées et elle cherchait à convaincre Gabriel d'adhérer à un parti de gauche. Il acquiesçait gentiment mais ne pouvait s'empêcher de penser que l'investissement d'Anne servait d'autres fins. Dès le lycée, Anne voulait devenir journaliste dans un grand quotidien et sa vie entière était construite pour cet unique but. Elle passait tout son temps à élaborer des stratégies complexes pour rentrer dans le monde de la presse et Gabriel savait qu'elle le quitterait sans hésiter pour un autre dont elle pourrait tirer un

bénéfice professionnel. Les réflexions de Gabriel se terminaient toujours par la même conclusion. La décision d'une vie commune avait été un choix prématuré, irréfléchi. De toute façon, il ne ressentait plus rien pour elle aujourd'hui si ce n'est une irritation désagréable lorsqu'elle se glissait dans les draps et se collait contre lui. Il grimpa jusqu'aux marches du Sacré-cœur, s'assit sur un banc et regarda longtemps Paris s'apaiser sous la lumière du soir. Lorsqu'il se leva, sa décision était prise. Il allait la quitter. Le soir même, il annonça à Anne l'existence de sa liaison avec une autre femme... en prenant garde à ne pas mentionner son nom.

Pendant plusieurs jours, le couple se disputa violemment. Lors des accalmies, il fut question de réaménagements transitoires ou de cohabitation « blanche ». Finalement, Anne partit vivre dans l'appartement d'Agathe. Gabriel resta seul. Les charges locatives de l'appartement des Batignolles étaient si lourdes qu'il dut emménager dans un minuscule appartement de la rue Tagrine dans le XIX^e arrondissement près des Buttes-Chaumont. Fabrice l'aida à déménager. Pour payer le loyer, il réussit à compléter son salaire de chargé de cours en donnant quelques conférences sur l'art dans une association municipale. Il eut la garantie de se voir confier, dès la rentrée de septembre, des formations pour des enseignants du secondaire. Lorsqu'il fut rassuré sur son avenir immédiat, Gabriel se sentit près à travailler. L'intérêt de Gabriel pour les jeux vidéo ne s'était pas évanoui. La force esthétique des objets virtuels qu'Eddie lui avait montré avait durablement excité sa curiosité et il était bien décidé à en faire une analyse critique approfondie. Pendant plusieurs semaines, il réunit de la documentation sur le sujet et s'intéressa de près à la conception graphique. Gabriel chercha d'abord à comprendre par quel mécanisme ces mondes virtuels dégageaient une force esthétique. Tout en travaillant, Gabriel s'étonnait lui-même de repenser fré-

Shell

quemment, et dans les moments les plus incongrus, à la petite figurine de New World. Parfois, il se surprenait à contempler mentalement le visage de Shell. Parfois, dans les secondes qui précèdent l'endormissement, la démarche féline de Shell venait imprimer à ses pensées le rythme qui allait animer ses rêves.

La nouvelle vie de Gabriel s'annonçait ainsi sous les meilleurs auspices. Sa maladie se tenait tranquille. Certains jours, il en oubliait même jusqu'à son existence. Il travaillait toutes les après-midi. Le soir, il voyait régulièrement Michèle, du moins tant que les activités de cette dernière le lui permettaient. Gabriel avait abandonné toute velléité de connaître sa vie professionnelle. Il savait simplement qu'elle allait travailler au ministère des affaires étrangères et qu'elle y occupait des fonctions impliquant de multiples déplacements. Cela lui suffisait. Il passait souvent la nuit chez elle et la quittait au petit matin. Michèle voulait être seule pour se préparer. Gabriel comprenait et ne lui en voulait pas. Il traînait souvent le matin dans les rues de Paris réfléchissant aux recherches qu'il allait mener l'après-midi. Il commençait à bien connaître les procédés de numérisation. Les informaticiens développaient des modèles formels qui permettaient la genèse d'objets virtuels et les tenaient jalousement secrets. Certains de ces algorithmes mathématiques étaient des merveilles de créativité. Il apprit par ses lectures que Michaël Fox, le concepteur d'Ecstasy dont lui avait parlé Eddie, était célèbre pour avoir réalisé le premier modèle permettant de créer des visages en trois dimensions. Le personnage avait une réputation détestable et vivait reclus dans une maison isolée au sud de San Francisco. Dans les congrès internationaux sur la réalité virtuelle, il envoyait des communications écrites qu'il faisait lire par des intermédiaires. Ses travaux sur la génération des formes vivantes intéressaient particulièrement Gabriel. Michael Fox avait découvert une équation mathématique permettant de

créer des objets naturels à la beauté énigmatique et Gabriel était bien décidé à en percer le secret.

Chapitre 9

Un soir, vers la fin du mois de juin, alors que Gabriel était plongé dans un volumineux traité d'images de synthèse, deux inspecteurs de la brigade criminelle vinrent sonner à sa porte. Ils demandèrent à lui parler et lui montrèrent une photo sur laquelle Gabriel reconnut immédiatement le visage d'Eddie Darmon. Devant l'air ahuri de Gabriel, le plus âgé des inspecteurs, un homme d'une quarantaine d'années au visage dur et émacié qui s'était présenté sous le nom de Romain Parade, expliqua la raison de leur visite. Le corps d'Eddie Darmon avait été découvert récemment dans son appartement la gorge tranchée. Un vendeur de pizzas, las de sonner à la porte sans réponse, avait fini par pousser la porte entrebâillée... La police avait rapidement trouvé la trace du chèque que Gabriel avait donné à Eddie en échange de son dernier cours d'introduction à New World. Gabriel tenta d'expliquer les circonstances de sa rencontre avec Eddie. Les flics parurent sceptiques mais Gabriel sentait qu'il n'était pas directement soupçonné. Il fut quand même soumis à un interrogatoire en règle et dut donner le détail de son emploi du temps des dernières semaines. Avant de partir, l'inspecteur Parade se tourna vers Gabriel.

- Le meurtrier a pris le disque dur de son ordinateur avant de partir. Vous, qui avez fait de l'informatique avec la victime, vous avez peut-être une idée de ce que peut contenir ce disque dur,

Shell

un fichier d'adresse sans doute, un journal intime, des photos, quelque chose comme cela ?

Gabriel parla de la passion d'Eddie pour les jeux vidéo *on line*. Parade hocha la tête pensivement. Après quelques questions de routine sur la profession de Gabriel, il jeta un coup d'œil circulaire sur la pièce encombrée de livres et de revues d'art. Puis il prit congé poliment et sortit avec son collègue. Gabriel resta assis sans bouger. Toute l'histoire tournait dans sa tête et il cherchait à comprendre ce qui avait pu se passer : « Eddie était le genre d'individu peu fiable. Il a dû faire une entourloupe à un dealer qui lui a réglé son compte... mais pourquoi prendre le disque dur ? » Pendant plusieurs heures, il pensa sans cesse au meurtre d'Eddie et le soir il eut beaucoup du mal à trouver le sommeil. Dans la nuit, il se réveilla avec une pensée obsédante : « Shell ! Elle est là-bas, dans New World, abandonnée... ». Gabriel imaginait la petite figurine dissimulée au fond d'une grotte des montagnes rouges, seule pour l'éternité. Dans son esprit troublé par l'insomnie, se mêlèrent l'attraction irrationnelle pour Shell et ses préoccupations de chercheur. Découvrir le secret de Michael Fox, connaître ses procédés de modélisation, impliquait pour Gabriel de revoir au moins une fois le visage de Shell, de le reproduire graphiquement afin de calculer ses côtes numériques et de dégager cet algorithme capable de donner vie à un visage artificiel. Il devait aller dans New World, la chercher partout jusqu'à ce qu'il puisse la retrouver et enfin la posséder. Dès qu'il serait immergé dans le monde, il s'exercerait à reproduire graphiquement tous les objets virtuels qui se présenteront sur sa route... Il se rendormit au petit matin, alors que la rue bruissait déjà de la circulation revenue, apaisé par la décision qu'il venait de prendre et la rigueur de son projet.

Le lendemain, Gabriel vida le reste de son compte en banque, vendit, à perte et à regrets, la plupart de ses Pléiades à un bou-

Shell

tiquier du pont Saint-Michel. Avec l'argent obtenu, il fit l'acquisition d'un nouveau PC muni d'un double processeur à grande vitesse et d'un gigantesque écran de 21 pouces. Il appela Fabrice pour l'aider à l'installer et à paramétrer la configuration réseau. Après avoir tout vérifié, il alla dîner avec son ami qui repartait le soir même pour la Corse où il montait une nouvelle affaire. En rentrant chez lui, il annula ses derniers rendez-vous professionnels et écrivit une lettre à Michèle lui annonçant qu'il devait écrire quelques jours dans la plus grande tranquillité. On était à la fin du mois de Juin, les examens étaient terminés, l'Université était fermée. Paris sentait l'été. Il se connecta.

Chapitre 10

Bienvenue dans New World Ecstasy. Veuillez paramétrer votre avatar, définir votre pseudo et vous soumettre à Genetic Destiny, veuillez choisir vos armes, appuyer sur ENTER pour valider. Votre crédit de vies est : 3.

Gabriel nomma son avatar Faust. Par pudeur, autant que par pauvreté d'imagination, il lui attribua un physique d'une banalité extrême et le vêtit du plus commun des habits. Par bonheur, Faust hérita de grandes capacités d'endurance et une célérité hors du commun. Gabriel se dit que c'était là un juste retour des choses et il remercia sincèrement Genetic Destiny pour sa générosité. N'ayant guère le goût des armes et encore moins leur science, il délaissa les énormes fusils, les mitrailleuses aux acronymes compliqués, les lance-roquettes aux formes lourdes et

monstrueuses pour ne retenir qu'une élégante carabine Springfield 38 à la crosse de bois sombre, délicatement décorée de touches de nacre. Il prit deux chargeurs ainsi qu'un poignard en forme de kriss logé dans un étui de cuir qu'il portait le long de sa cuisse. Il hésita quelque temps à prendre un minuscule pistolet Derringer à deux coups puis se souvint d'un vieux film du Far West où cette arme sauvait la vie d'un cow-boy en mauvaise posture et finalement le glissa dans la botte de Faust. En appuyant sur la touche « enter » de son clavier noir dont les touches immaculées étaient encore fermes de leur toute jeunesse, Gabriel sentit monter en lui une irrépressible puissance.

L'aube se levait sur New World. En tournant son regard vers l'Est, Faust vit une lumière blanchâtre éclairer les sommets des montagnes rouges. En levant la tête, il aperçut dans la partie du ciel encore sombre des constellations étoilées aux formes géométriques. Devant lui, s'étendait une route sinueuse pavée de pierres octogonales disposées avec une régularité parfaite. Du plus loin où son regard porta, il vit une nature dépouillée et froide et la route immense et vide. Il se mit à marcher. Les pas de Faust s'enchaînèrent et il ne sentit nulle fatigue. Son havresac lui paraissait léger comme une plume. Il tenait serrée entre ses doigts de la main gauche la lanière de la Springfield et son autre bras oscillait au rythme de sa marche. Au bout de quelque temps, il aurait bien voulu changer de posture pour voir... mais, il comprit que cela lui était impossible. C'était là l'unique posture de la marche. Alors, il décida de courir. Chose merveilleuse, il bondissait à une vitesse étonnante. Chaque foulée puissante se fondait harmonieusement dans la suivante sans effort. Autour de lui, la plaine déserte défilait sous ses yeux. Il s'amusa quelque temps à compter le nombre de foulées qu'il mettait à parcourir la distance entre les petits arbustes aux branches rabougris qui longeaient la route. Il s'aperçut qu'ils étaient disposés avec une

régularité exemplaire. Lorsqu'il s'arrêta de courir, il ne ressentit aucun essoufflement. Il décida de quitter la route et de partir à travers la plaine en direction du sud. Imperceptiblement, le paysage commença à changer. Les arbustes devinrent plus nombreux et mêlèrent à d'autres essences. Faust fut bientôt entouré d'une végétation inquiétante. Les arborescences étaient si touffues qu'elles cachaient le soleil. Il était entré en forêt. Avancant à l'aveugle, il chercha de la mousse sur les troncs des arbres pour repérer le nord, mais il n'en trouva aucune trace. Les troncs étaient tous les uns les autres aussi lisses que possible. Il se rendit à l'évidence. Il était perdu.

Il s'enfonça encore plus loin. Tout autour de lui, les arbres devenaient si denses qu'ils entravaient sa course. Il s'arrêta et perçut faiblement mais distinctement un bruit d'eau. Se laissant guider par le son, il parvint au bord rocheux d'un torrent de montagne venu s'assagir dans la vallée. L'eau était transparente et rien ne venait la troubler. Faust s'assit sur un rocher et attendit le passage d'une branche, de brindilles, voire de quelques feuilles entraînées par le courant. Rien de tel ne se produisit. L'eau filait avec constance et seul le bruit du débit sur la pierre indiquait la réalité du mouvement. Au-dessus de lui, au travers des frondaisons, Faust vit le ciel s'assombrir et il crut sentir tomber la fraîcheur du soir. Il contempla un long moment l'eau et les rochers puis il aperçut avec stupeur dans l'ombre d'un arbre dont les branches touchaient la surface de l'eau, un homme. Immobile, dans une verticalité totale le faisant le confondre avec le tronc de l'arbre, il se tenait là, regardant droit devant lui. Faust eut peur. Il voulut sortir la carabine mais s'y prit mal et son action désordonnée n'aboutit qu'à vider sa besace au sol. Lorsqu'il se reprit, la carabine bien en main, l'inconnu n'avait pas bougé. Il voulut tirer sur la silhouette et l'abattre mais son immobilité retint son doigt sur la gâchette dont il éprouva juste la légère

résistance. L'homme portait un accoutrement fait de bric et de broc dans lesquels Faust reconnaissait des armes moyenâgeuses comme un fléau bardé de pics et une dague sertie de verroteries. Ses cheveux étaient longs et noirs et une barbe de plusieurs jours couvrait son visage. Ses yeux étaient grands ouverts et son regard fixe, comme s'il avait été saisi en une fraction de seconde par la mort. . . Dans l'autre monde, au même moment, Gabriel se rappela les paroles d'Eddie : un avatar caché là par son maître absent. . . Faust pouvait le capturer et le prendre en esclavage. Ou bien encore, il pouvait le tuer à jamais et dérober sa besace contenant probablement des coquillages sacrés et des roses des sables. Encore empli des valeurs éthiques d'un autre monde, Faust décida de l'épargner. Il passa son chemin en suivant les méandres du torrent. La nuit s'empara de *New World Ecstasy*. La progression de Faust devint impossible. Il avisa un amas de rochers au bord du torrent et se cala tant bien que mal dans une infractuosit   pour passer la nuit.

Les mains de Gabriel quittèrent le clavier. Par la fenêtre de son studio, il aperçut les lumières de la ville et comprit qu'ici aussi, à Paris, il faisait nuit. « Coïncidence » se dit-il. Il se sentait étonnamment bien. Sa faiblesse musculaire dans les jambes paraissait avoir disparu. Il se leva de son bureau, s'  tira longuement, et téléphona pour se commander une pizza. Une demi-heure plus tard, il se reconnectait.

Le torrent abouchait sur une plaine immense.    perte de vue, des arbrisseaux maigrelets séparés par de vastes étendues de sable constituaient la seule végétation. De temps à autre, quelques monticules de roches rompaient la monotonie du paysage. Faust grimpa sur le plus élevé d'entre eux et se tournant lentement il observa avec attention tout autour de lui. Il crut un instant que ses yeux l'avaient trompé, puis en revenant dans la même direction, il se rendit à l'évidence. Quelque chose approchait. Ce

n'était d'abord qu'un point mobile à l'horizon mais qui grossissait rapidement. Bientôt, Faust entendit le bruit régulier d'un galop. Un cavalier venait dans sa direction. Quelques instants encore et il le discerna avec précision. Le cavalier était muni d'une armure aux reflets d'argent. Son visage était dissimulé sous un heaume monstrueux muni d'appendices en acier. Sa main droite brandissait une gigantesque épée de feu, sa main gauche fouettait à sang le flanc de son destrier. La bête, énorme, crachait du feu par ses naseaux et ses sabots. Les yeux de l'animal étaient cachés sous d'épaisses œillères de cuir mais Faust eut le sentiment qu'ils étaient droits dirigés sur lui. Encore quelques dizaines de mètres et le cavalier parvenait au sommet du monticule. Faust ne prit pas de risques. Il mit la Springfield en joue et vida la totalité du chargeur sur l'animal. Il entendit l'impact mat des balles mais ce ne fut qu'après la dernière cartouche que le cheval s'écroula à terre projetant son cavalier à quelques mètres. Se redressant de toute sa hauteur, le cavalier se précipita vers Faust son épée de flamme à la main. Faust eut quelques difficultés à remettre un chargeur dans le magasin de la Springfield et ce ne fut presque à bout portant qu'il parvint à tirer. Touché à mort, le cavalier mit un genou à terre et lâcha son épée. Faust passa derrière lui et l'égorgea avec son kriss. Les cadavres de l'homme et de sa monture s'enfoncèrent dans le sol et disparurent. À leurs places apparurent deux magnifiques roses des sables. Faust s'approcha d'elles et les incorpora dans sa besace. « Ainsi, c'est donc cela New World Ecstasy ! Eddie avait raison, il faut tirer le premier » se dit Faust. Puis, il se rendit compte qu'il avait épuisé les deux chargeurs de sa Springfield. Il était maintenant à la merci d'une mauvaise rencontre.

Chapitre 11

Devenu Faust, l'esprit désincarné de Gabriel courait sur la plaine, sautant le cours des torrents, escaladant les ravins d'Ecstasy, affrontant les cavaliers de la horde noire. Dans l'autre monde, Gabriel ne levait les yeux de l'écran qu'à regret, s'imposant de noter ses impressions. De façon systématique, il s'appliqua à dessiner à la mine tous les objets et personnages qu'il rencontrait dans le monde virtuel. Ces objets étaient loin d'être aussi parfaits que le visage de Shell. Mais l'exercice était utile et lui permettait de se familiariser avec les procédés de l'illusion virtuelle. Parfois, il réalisait une copie d'écran qu'il imprimait mais le résultat le décevait toujours. Il reprenait son crayon et parvenait à force de retouches à restituer la forme de ces objets numériques. À l'aide de la souris, il faisait tourner Faust autour des arbres, des plantes et des rochers dévoilant leurs facettes sous des angles différents. Il se rendit compte que certains de ces objets virtuels étaient très détaillés et présentaient des textures d'une finesse étonnante, d'autres étaient plus grossiers et semblaient n'avoir jamais été terminés. Certains, comme ces sortes d'arbustes épineux que Faust découvrait sur les bords du fleuve, ne possédaient pas d'envers. En se mettant de profil, l'arbre devenait une ligne plane sans aucune profondeur. Par contre, tous possédaient une symétrie parfaite. Or, Gabriel savait pertinemment que les objets réels, provenant du règne animal, végétal ou minéral, présentent des défauts de symétrie. « Défauts ! Quel mot impropre pour définir ce qui constitue l'essence même de l'objet. Pas d'objet réel sans rupture de symétrie... Le défaut de symétrie constitue l'être de l'objet » avait coutume de déclamer avec emphase Gabriel lors de ses cours d'esthétique. Là, sous ses yeux, il découvrait une nouvelle réalité, aux objets idéalement symétriques, aux arêtes sans défauts, aux contours si parfaits qu'ils

semblaient être le fruit d'une création sublimée, d'un ordre à la précision divinement mathématique. Il s'intéressa aussi aux fondements ontologiques de la réalité virtuelle et nota que les paysages d'Ecstasy paraissaient vrais car certains objets étaient animés de mouvements chaotiques. Les nuages dans le ciel se formaient et se défaisaient sans plan défini. Parfois, les frondaisons écarlates des magnifiques flamboyants tremblaient sous l'effet d'un vent imprévisible.

En bon chercheur consciencieux, Gabriel divisa la journée entre des périodes d'immersion dans New World et des temps de notation et de lecture technique. Il descendait à midi manger dans le café du bas où il nouait quelques conversations convenues avec une serveuse antillaise dont il appréciait plus la silhouette que la cuisine. Le soir, il dînait léger devant l'ordinateur. Ce bel agencement ne dura pas. Le soir du second jour, il ne parvint pas à s'endormir pensant à Faust caché dans la plaine d'Ecstasy à la merci d'une horde de cavaliers noirs ou d'un chasseur de tête traquant les avatars abandonnés pour les revendre au marché noir. Il prépara une cafetière entière de café fort, croqua la moitié d'un tube de vitamine C et alla rejoindre Faust endormi. Toute la nuit, il marcha dans Ecstasy et au matin, il avala le reste du tube, descendit une nouvelle cafetière et passa la journée entière à suivre le fleuve qui menait à la ville blanche. Au fil des heures, le sommeil commença pour Gabriel à devenir une gêne. Il lutta ferme contre l'envie de dormir mais bientôt la caféine et les vitamines montrèrent leurs limites. Il sombra la tête posée à côté du clavier. Il voyait le corps de Faust courbé sous le poids de son havresac, marchant dans les hautes herbes de la piste. Puis l'image hypnagogique s'évanouit, laissant place au décor banal de la réalité. Il scruta le mur au blanc douteux sur lequel il avait punaisé une veille photo où il souriait en compagnie de Fabrice sur une plage des Caraïbes. À côté, il avait épinglé la reproduc-

tion du bas-relief de Bernini. En la voyant, il pensa à Michèle et l'odeur de son corps et de ses cheveux lui revint. Il crût sentir sous ses doigts la tiédeur de sa peau et la forme de ses seins comme si le réel de l'expérience vécue se vengeait des illusions du virtuel. Il voulut l'appeler. Mais ne put se résoudre à laisser Faust. Il chassa Michèle de ses pensées et plongea son regard au fond de l'écran.

Les deux jours suivants, il ne dormit que quelques minutes d'affilée. Petit à petit, sans qu'il n'y prenne garde, il restreignit ses déplacements dans l'appartement. Les plus élémentaires besoins physiologiques ramenaient encore Gabriel au réel de son corps et le faisaient quitter son siège. Mais il revenait immédiatement à la machine regrettant cette perte absurde de temps. Bientôt, il ne se déplaça plus jusqu'aux toilettes situées au bout du couloir et se contenta d'uriner dans l'évier du coin cuisine situé au plus proche de l'ordinateur. S'alimenter devint également une perte de temps insupportable. Il résolut le problème en descendant acheter chez l'épicier du coin la quasi-totalité du rayon des sucreries.

Chapitre 12

- Et alors, qu'est ce que vous voulez faire de cela ? Vous croyez qu'on n'a pas assez de travail comme cela qu'il faille encore aller chercher des subtilités métaphysiques ?

L'inspecteur Romain Parade connaissait le caractère sanguin du commissaire divisionnaire mais il fut encore une fois surpris du ton détestable de son supérieur.

- Vous allez me refermer ce dossier de meurtre à la con et le refourguer aux stupés. C'est une histoire minable de petits dealers et on ne va pas s'emmerder avec cela.

Parade fit mine d'acquiescer puis sortit du bureau pendant que son interlocuteur grommelait encore en cherchant son téléphone portable dont la sonnerie attestait de l'existence sous un amas de papiers. Quelque chose n'allait pas dans cette histoire de règlements de compte entre dealers. Le meurtrier d'Eddie Darmon avait juste emporté son disque dur, rien cherché d'autre, ni l'argent liquide caché dans le matelas que les inspecteurs n'avaient eu aucune difficulté à trouver, ni les sachets d'herbe soigneusement empilés venant de la serre domestique d'Eddie. Des dealers auraient tout raflé, à moins qu'il ne s'agisse d'un contrat professionnel. « Non, pas pour une petite teigne de la dimension d'Eddie. Cela ne collait pas » Parade ne parvenait pas à lâcher ce dossier. Il n'y avait là aucun effet d'une conscience professionnelle particulièrement aiguë, ni d'un désir de vérité qui aurait été suffisamment intense pour bousculer ses habitudes. Non, il s'agissait plutôt d'un effet mécanique. S'il ne s'agissait pas d'une histoire de drogue, c'est donc qu'il y avait autre chose... Cette simple

inférence logique amenait l'inspecteur dans une zone d'équilibre instable qui déclenchait automatiquement chez lui la recherche d'un rétablissement compensatoire de l'équilibre. Il fut donc insatisfait de la réponse du commissaire divisionnaire et décida de poursuivre seul l'enquête. L'inspecteur n'avait guère de vie privée depuis que sa femme l'avait quitté en lui laissant un maigre droit de visite pour son fils et il disposait de tout le temps nécessaire. Pendant plusieurs semaines, après ses heures de service, il alla traîner dans les bars du quartier où vivait Eddie, questionnant à droite à gauche. Très vite, il apprit que la victime fréquentait la salle de jeux vidéo de son quartier confirmant ainsi la déclaration de Gabriel Largeat. Vu son âge et son allure de flic, que le port du jean et de baskets ne parvenait pas à camoufler, il lui était difficile d'infiltrer cette salle de jeux où la moyenne d'âge des joueurs tournait autour de seize ans. Par contre, il n'eut aucune difficulté à approcher le gérant qu'il interrogea directement dans le café où l'homme venait régulièrement boire son verre de blanc. Lorsqu'il vit la carte de l'inspecteur, l'homme parut si paniqué que Parade se demanda quelles magouilles clandestines il pouvait bien abriter. Il décida de pousser son avantage en lui demandant de voir ses licences. Ils retournèrent dans la salle de jeu qu'un employé finissait de fermer. Au vu des papiers, la salle était apparemment en règle. Aux explications empressées du gérant, Parade comprit qu'il appréhendait un contrôle sur l'âge des joueurs et les accès à des sites pornographiques. Parade alla au fait. Il sortit une photo d'Eddie. Il vit tout de suite que le gérant reconnaissait le visage de la victime. Il se rappelait effectivement une très violente altercation datant de plus d'un an qui mit aux prises Eddie avec un joueur habitué des salles de jeu et qui venait souvent parler aux jeunes. D'après le gérant, il était un peu plus âgé que les autres et semblait à l'aise financièrement. Depuis cette dispute, l'homme en question n'était plus jamais revenu dans sa salle. Par chance, le gérant avait conservé

sa carte d'abonnement. Il alla fouiller dans un placard sous son comptoir et Parade quitta la salle avec en poche l'adresse du dénommé Kevin Savard.

Le lendemain, Parade finit plus tôt son service, prétextant un rendez-vous privé, et alla rendre visite à Savard. En pénétrant dans la ruelle, Parade fut surpris. Savard habitait une sorte de loft dans une belle cour pavée garnie de plantes vertes. Les lumières et les rideaux étaient fermés. Parade se mit en planque dans sa voiture et attendit le retour du propriétaire. Une demi-heure plus tard, il vit un homme et une femme se tenant enlacés ouvrir le loft et y pénétrer. Il laissa passer une autre demi-heure et se décida et aller sonner à la porte. Une fille blonde d'une vingtaine d'années à moitié nue sous son peignoir lui ouvrit la porte. Il sortit sa carte de police et demanda à parler à Savard. La fille devint blême. Parade l'écarta gentiment du bras et rentra dans la pièce. Sur une table faisant un grand U plusieurs ordinateurs disposés en ligne ronronnaient, des manettes de jeu traînaient dans tous les coins et des affiches de jeux vidéo couvraient les murs. Savard était assis, également en peignoir, devant un écran à la taille démesurée, un casque audio sur la tête. Ses yeux parurent lui sortir de la tête lorsqu'en se retournant il vit la photo d'Eddie brandie par Parade à vingt centimètres de ses yeux. Dans un coin de la pièce, la fille cria, exigeant de voir un mandat. Parade réussit à la calmer en lui parlant d'un ton poli mais ferme. Puis, il commença à les questionner. Savard, terrorisé, répondait en bafouillant. Il avait connu Eddie l'an dernier, brièvement disait-il, lorsqu'il avait commencé à jouer à New World dans la seule salle où le jeu était accessible. Depuis, il ne l'avait jamais revu. Il parlait de roses de vie impayées, d'une dette de jeu contractée et jamais honorée... Tout cela était du chinois pour Parade. Il décida de prendre son temps. En lorgnant sur les cannettes de bière posées sur la table basse, il finit par s'en faire offrir une, en

se disant qu'après tout il n'était pas vraiment en service. L'atmosphère se dérida nettement. De temps à autre, tout en écoutant Savart raconter sa vie, Parade glissait un œil dans l'échancrure du peignoir de la fille où il devinait l'ébauche d'un sein. Joueur depuis l'enfance sur des consoles de jeux que sa mère lui offrait, bien contente d'économiser ainsi les frais d'une baby-sitter, Savart avait acquis au fil des ans une dextérité qui lui avait valu de remporter des compétitions nationales puis internationales. Il avait arrêté le lycée pour passer la quasi totalité de son temps dans les mondes numériques. Très vite, il gagna sa vie en testant des nouveaux jeux pour des éditeurs et surtout en revendant les points de vie des joueurs novices qu'il contactait sur Internet. Il leur donnait rendez-vous dans des salles de jeux et leur vendait les mots de passe permettant d'acquérir le contrôle des avatars qu'il avait lui-même élevé jusqu'aux plus hauts niveaux. Ce commerce était lucratif. Savart gagnait sans problème le triple de la solde mensuel de Parade. Celui-ci eut l'intelligence ne pas relever l'aspect illégal de la pratique et continua à le laisser parler. Savard expliqua que cette pratique était fréquente chez les joueurs professionnels. Il avait ainsi gagné des roses de sable sur New World et avait cherché à les vendre. Eddie s'était montré acquéreur puis avait reçu de Savard les codes numériques permettant d'augmenter son capital de vie mais n'avait jamais payé en retour. Savard paraissait sincère et ignorait tout de la mort d'Eddie. Il affirma que la semaine du crime, il participait à un tournoi international de jeux vidéo à Toronto, ce dont tous les participants pourraient témoigner. Parade se mordit les lèvres de dépit. Sa conviction était faite. Le jeune couple n'était pour rien dans le meurtre d'Eddie. Le lendemain matin, Parade vérifia l'alibi de Savart qui s'avéra exact puis il téléphona à un de ses collègues de la brigade des jeux. Celui-ci tomba des nues en entendant parler des reventes de points sur les jeux vidéo. Il lui promit de s'intéresser de près à ce trafic et de l'alerter s'il voyait

passer quelque chose d'anormal. Parade avait fait tout ce qu'il pouvait. Il envoya le dossier d'Eddie à la brigade des stupéfiants. Il avait maintenant la conscience tranquille. Soigneusement, il conserva une copie du dossier pour sa collection de « subtilités métaphysiques ».

Chapitre 13

Au matin du septième jour, le bel ordonnancement du projet de recherche de Gabriel était en perdition. Dans son carnet, Gabriel ne notait plus que quelques mots épars, des noms d'avatars et des coordonnées géographiques dans New World. Le tracé de ses dessins devint moins assuré. Vaincu par l'insomnie, Gabriel s'endormit une fraction de seconde mais pendant cette infime durée, il fit un rêve. Sur une plage au sable noir, comme il en existe sur les îles volcaniques, pieds nus, Gabriel marchait. Devant lui, une étendue d'eau, noire comme de l'encre, scintillait sous la lumière de la lune. Il atteignit la limite du ressac et contempla longuement les bulles irisées laissées sur le sable par l'écume. Il pénétra dans l'eau qui l'enveloppa comme un linceul de glace. Lorsque l'eau parvint à la limite de ses yeux, il regarda la lune et se dit qu'elle était à moitié pleine. L'eau parvint à son front. Il était immergé et suffoqua lorsque le liquide noirâtre pénétra ses poumons. La douleur insupportable se transforma en un plaisir étrange. Il respirait librement et l'eau devint d'une infinie tendresse. Devant lui, des étoiles étincelaient au loin et il continua à avancer dans la masse liquide dont il sentait la tiédeur rassurante. Les étoiles devinrent lumière. Une ville immense illuminée par les milliers de fenêtres d'où jaillissait une

lumière irisée surgissait sous ses yeux. Il distinguait au loin des minuscules formes multicolores qui allaient en tous sens le long de gigantesques escaliers en colimaçons. Il voulut approcher encore et se fondre dans la lumière... Il se réveilla brusquement le front brûlé par la lampe incandescente. Son coude s'était affaissé sur le clavier et là-bas dans un défilé rocheux d'Ecstasy, Faust répétait à l'absurde le même mouvement comme un pantin grotesque et désarticulé. Gabriel se redressa, éloigna le bras du clavier et Faust, enfin, s'apaisa.

Gabriel était entré dans une phase physiologique où la veille se plie aux exigences du rêve en modifiant imperceptiblement les états de conscience. Seul un long sommeil réparateur aurait pu infléchir ce mouvement régressif vers la désorganisation mentale. Mais dormir était devenu dangereux. Faust approchait de la ville blanche et tout instant d'inattention comportait un risque vital. Il lui fallait un adjuvant, une drogue quelconque, pour maintenir sa vigilance. Activant son portable éteint depuis plus d'une semaine, il effaça sans les écouter les messages qui lui parvenaient et chercha sans son carnet d'adresse le numéro d'une ancienne connaissance, une fille avec qui il avait couché quelques fois et qui approvisionnait en cocaïne tout un petit monde de gens travaillant dans le cinéma. Il y a quelques années de cela, Gabriel avait travaillé sur un projet de recherche portant sur l'influence de l'art contemporain sur les nouvelles formes cinématographiques. Le projet n'avait jamais vu le jour mais Gabriel avait rencontré à cette occasion des jeunes réalisateurs ainsi que cette fille qui avait joué dans plusieurs films expérimentaux. Gabriel se rappelait très bien l'un d'entre eux. La fille avait été filmée dansant nue sous un spot au son d'une musique répétitive. La vidéo était projetée sur un petit écran disposé dans une petite boîte noire munie d'une fente étroite sur lequel l'œil du spectateur devait s'apposer. Dans la boîte

noire, la fille paraissait telle un minuscule animalcule dansant dans un bocal... On était en plein mois de Juillet et la probabilité pour joindre cette fille était faible. Pourtant, l'intuition de Gabriel fut gagnante. La fille était encore à Paris, disponible, et lui donna rendez-vous en début de soirée. Gabriel dissimila au mieux Faust dans une infractuosit   découverte le long des rives du fleuve. Se levant de sa chaise, il eut un bref étourdissement et manqua de tomber. Aller jusqu'à cette fille n'allait pas être facile. Il s'y prépara soigneusement en étudiant attentivement le plan de métro. Les noms de station semblaient s'amuser à trembler sous ses yeux. Il mit plusieurs minutes à comprendre qu'il devait prendre une correspondance. Enfin, il enfila son blouson de daim, vérifia les billets de banque qu'il plia soigneusement en quatre dans une enveloppe et sortit de l'appartement. Dès qu'il posa le pied sur la première marche de l'escalier, Gabriel comprit que quelque chose n'allait pas. Ce n'était pourtant pas le mouvement de ses jambes. Il les contrôlait parfaitement. Il le vérifia en prenant assise alternativement sur une jambe et sur l'autre. Non, c'était autre chose. L'escalier en colimaçon, les volutes de la rampe, les dessins en trompe l'œil imitant les nervures ondulantes du marbre semblaient s'extraire du fond indifférencié des choses et devenaient anormalement présentes, emplies d'une intention hostile à son égard.

Lorsqu'il sortit de l'immeuble, le bruit de la rue et l'odeur du bitume chauffé au soleil d'une canicule annoncée, le frappèrent de plein fouet et il esquaissa un mouvement de recul vers le hall de l'immeuble. Longeant le mur, il avanca à pas comptés en direction de la bouche de métro. Les réflexes prirent enfin le dessus et Gabriel passa sans encombre le portillon automatique. La rame était bond  e. Debout, appuyé à la portière, Gabriel regardait. Tout lui sembla factice. Une fille brune longiligne, osseuse, assise sur le strapontin fixait le vide d'un regard morne. Plus loin, un

groupe d'Américains obèses occupant un banc entier au milieu de la rame riait à gorge déployée tout en s'éventant avec le *Herald Tribune*. En face, un petit Beur bougeant mécaniquement la tête sous son capuchon rabattu en plein été et les fixait d'un air imbécile. Tous ces corps, grands et petits, gros ou maigres, semblaient à Gabriel d'une impudence totale par le simple fait qu'ils étaient volumes, matières, corporéités palpables, faits de chair, de pores au travail, excrétant continûment sueur, urine puante, sébum jaunâtre et merde en gestation. Proche de la nausée, Gabriel tentait d'oublier leur présence en regardant ailleurs. Mais dans la nuit du tunnel, les vitres devenues miroirs plongeaient les regards dans une mise en abîme. Gabriel ferma les yeux et tenta de retrouver en pensée les forêts d'Ecstasy. Le hurlement de la rame, les rires et les paroles, le ramenaient à l'instant présent. Alors, il ouvrit les yeux et affronta la scène. À l'autre bout de la rame, un adolescent au visage d'une pâleur marquée, la tête penchée sur sa console portative de jeux vidéo, souriait comme s'il était dans un autre monde. Il dut se sentir fixé car il leva au même moment les yeux sur Gabriel. Leurs regards se croisèrent longtemps...

À la station Saint-Lazare, Gabriel marcha pendant de longues minutes qui lui paraissaient être des heures entières au milieu d'une foule compacte courant en tous sens dans une agitation moléculaire angoissante. Gabriel faillit plusieurs fois s'effondrer. Une vieille folle, fripée et puante, lui prit le bras pour lui demander de l'argent tout en chantant un air russe. Il la repoussa violemment et s'enfuyant dans le dédale des couloirs. Il perdit son chemin et ne trouva pas la correspondance. Se guidant sur les panneaux bleus indiquant la sortie, il parvint enfin à l'air libre. Le soir commençait à tomber. Il s'assit quelques instants sur un banc, reprit son souffle, et décida de continuer à pied sur les grands boulevards, inquiet cette fois-ci de manquer l'heure du

rendez-vous. La fille était là. Gabriel lui trouva les traits vieillis et fatigués mais il vit au regard étonné qu'elle portait sur lui que la remarque était réciproque. Il ne s'était pas rasé ni lavé depuis plus d'une semaine et très certainement il empestait. La fille s'écarta légèrement pour le faire rentrer. L'appartement était plein de chinoiserie au goût douteux, de tables basses en laqué noir avec des dragons dessinés en rouge. Gabriel tenta de nouer la conversation mais les mots ne sortaient pas. En la regardant, Gabriel se demanda comment il avait pu la désirer autrefois. Sans doute, à l'époque, le teint de son visage n'avait pas cette couleur de cendre. Il se rappela les moments passés avec cette fille, la forme de ses seins et de son ventre et il crut sentir à nouveau le parfum douceâtre de sa peau. Tout cela lui paraissait si lointain. Ils parlèrent finalement de quelques connaissances éloignées, des amis perdus par les années mais la conversation s'arrêta vite. Il n'était pas là pour cela et elle non plus. La fille disparut un instant dans la salle de bain et revint avec un miroir. Elle disposa une ligne de poudre. Gabriel sniffa la moitié de la ligne laissant la fille terminer le reste. Gabriel n'était pas un habitué des drogues dures. Deux fois cependant, avec cette fille, il avait pris un peu de cocaïne et n'avait pas dormi de la nuit. Sentant l'accélération rapide de son rythme cardiaque, il se demanda s'il ne faisait pas une bêtise. Il sortit les billets de l'enveloppe, acheta deux grammes que la fille fit glisser dans un papier plié soigneusement. La fille le raccompagna à la porte sans un mot. Dès qu'il fut sur le trottoir, il sut qu'il ne pourrait jamais rentrer en métro. Affronter la descente dans la station était au-dessus de ses forces. Vidant ses poches de ses derniers euros, il héla un taxi. Lorsqu'il arriva devant chez lui, la nuit était tombée. L'air devenait un peu plus frais et les gens commençaient à sortir et à s'attabler aux terrasses des cafés. Passant devant les boîtes aux lettres, il arracha son nom et jeta l'étiquette dans la corbeille. Il ferma la porte de l'appartement à double tour, tira

les rideaux de toutes les fenêtres et se mit nu devant l'écran, l'enveloppe de cocaïne à portée de main. Ses mains se posèrent sur les touches et ouvrirent en grand les portes d'Ecstasy.

Chapitre 14

Faust marchait. Au-dessus de lui, les deux lunes d'Ecstasy tournaient infiniment lentement mais la lumière incidente de leurs rayons projetait au sol des ombres démesurées. La plaine était immense et depuis fort longtemps le contour des montagnes du nord s'était amoindri jusqu'à se confondre avec les fluctuations de l'horizon. Devant lui, mais encore très loin, se dressait un énorme pic rocheux. En s'approchant, Faust commença à distinguer à son sommet des murailles blanches aux créneaux dentelés protégeant des habitations couvertes d'une chaux immaculée. Faust arrivait à la ville blanche. Au bas du pic, un escalier gigantesque creusé dans le roc menait au sommet. Des créatures étranges convergeaient avec lui : Êtres aux carapaces bardées de lames et de pics ; sorciers aux sombres capuchons masquant leurs visages et appuyés sur des longs bâtons noueux ; femmes aux corps splendides, seins et aux croupes enserrés dans des lanières de cuir et des cercles de fer ; enfants blonds aux tuniques effrangées ; vieillards aux barbes tombantes jusqu'aux ceintures et aux manteaux parsemés d'étoiles ; démons enfin aux épaules munies de cornes d'acier et aux fronts démesurés. Tous marchaient à la même distance les uns des autres le regard fixé sur le seuil de la ville blanche. L'escalier menait à une haute porte garnie d'une herse. De là, on débouchait sur la place centrale. Avant qu'il puisse réaliser quoi que ce soit, Faust fut happé par

le mouvement de la foule. Les commerçants des échoppes ambulantes proposaient aux chalands des armes de toutes sortes, des munitions et des rations de survie. Des transactions s'opéraient dans le secret des échanges privés. D'autres êtres se regroupaient en petits groupes disposés en cercle et projetaient la création de nouvelles guildes. Parfois aussi, on voyait des couples se former et rester figés l'un face à l'autre dans une immobilité énigmatique. Faust voyait tout cela. Il voulut tout connaître de la ville blanche, ses ruelles, ses places et ses remparts. La plupart des maisons étaient habitées par des avatars vaquant à leurs occupations. Au plus haut de la ville, au détour d'une ruelle dont le pavage était d'une régularité parfaite, Faust trouva une demeure vide et il s'y installa. Par la fenêtre en ogive de l'unique pièce, il voyait la plaine se perdre dans l'immensité jusqu'aux montagnes rouges, devenues un mince trait écarlate dans la lumière déclinante du jour.

Le lendemain, Faust explora l'ensemble de la ville blanche. La rue principale qui menait à la porte de l'enceinte fortifiée était bordée de bars où les êtres se retrouvaient pour consommer des boissons spéciales censées améliorer leurs performances au combat. Faust ne s'y hasarda pas mais s'arrêta longtemps à l'Agora. Assis sur des bancs de pierre, les êtres écoutaient un orateur perché sur une tribune leur tenir un discours que Faust réussit à recevoir dès lors qu'il se plaçait en face de lui à une distance précise. Quelques centimètres de plus ou du moins, et le récepteur textuel de Faust redevenait silencieux. L'auditoire se tenait à distance rigoureusement égale les uns des autres, dessinant des rayons parfaits autour de l'orateur qui exhortait l'ensemble de la Guilde blanche à s'unir pour mener une frappe préventive contre la Guilde noire dont plusieurs cavaliers explorateurs avaient été aperçus dans les parages de la ville. C'était un guerrier de haute taille, dont tout l'armement se réduisait à une

masse énorme bardée de pointes. Il argumentait sur l'art de la guerre, citant Clausewitz, pour justifier des avantages de l'attaque sur la défense. Il fut fort applaudi et l'assemblée allait se disperser lorsqu'un autre orateur prit sa place. Faust resta pour l'écouter. C'était un homme plus âgé revêtu d'un vêtement simple que l'on aurait pu prendre pour un simple morceau de jute, si un mince filet d'or finement tressé ne donnait discrètement au manteau un motif d'une délicatesse extraordinaire. Il parla histoire, rappela la façon dont la Guilde blanche, dans des temps lointains, s'était constituée, la force du contrat de solidarité mutuelle qui liait les membres de la ville blanche. Il loua la puissance de l'Agora où chacun pouvait venir librement donner son avis. Il raconta aussi la guerre antique des cités du Péloponnèse, histoire venue d'un autre monde, la fragilité d'Athènes et l'incurie de Sparte. Il conclut par une diatribe sur la faiblesse des civilisations et la nécessité d'aller dans le sens de l'histoire. Logique de guerre contre illusion de paix : le choix de la ville blanche devait être clair et net. Sur un dernier effet de rhétorique, il quittait la tribune et allait se perdre dans la foule. Il eut ses contradicteurs. L'un souligna les risques militaires de l'entreprise, l'autre son illégitimité morale, un troisième, de loin le plus fin, argumenta stratégie et évoqua la probabilité d'un effondrement spontané de la Guilde noire. L'organisation militaire excessivement hiérarchisée l'exposait à une incapacité à gérer les nouveaux problèmes économiques liés à l'évolution de New World Ecstasy. Il parla de la rareté des roses de sable, de l'extension des espaces géographiques obligeant à des déplacements de plus en plus longs et dangereux, de la multiplicité des micros guildes telle la Guilde verte qui sévissait à la proximité des montagnes rouges et qui s'était spécialisée dans la capture et le rançonnement des avatars abandonnés. Vint alors le moment du vote. Il fut longtemps indécis. L'assemblée se prononça finalement pour une expédition militaire destinée à tester la ré-

sistance de la Guilde noire. L'Agora se vida ensuite lentement. Faust suivit de loin le dernier orateur. Il l'aborda au seuil d'un escalier qui montait au chemin de ronde. Il se plaça face à lui, à la distance nécessaire pour une interaction textuelle. C'était un homme aux traits fins et au regard interrogateur. Sous son manteau, Faust distingua la crosse d'une arme de guerre. Il le félicita de son discours à l'Agora et en vint au fait en le questionnant sur la micro guilde des montagnes rouges à laquelle il venait de faire allusion.

- On ne sait pas grand-chose, répondit-il dans un texte expéditif écrit en phonétique. Ils sont apparus voici un peu plus d'un an, ne cherchent pas à conquérir des espaces nouveaux dans Ecstasy et passent leur temps à se réunir dans les clairières des hauts plateaux. Ce sont là des ouïes d'ours. Personne ne les a vraiment approchés, mis à part quelques aventuriers qui n'en sont jamais revenus. Leurs avatars doivent dormir là-bas dans les montagnes. Ils font des razzias en plaine et capturent des avatars abandonnés qu'il rançonne ensuite à leur propriétaire. Cela leur évite de rentrer dans les circuits classiques d'échange ou de faire des guerres de conquête. Curieusement, leur guilde n'est pas conçue sur une logique de quête mais sur une autre alliance. . .

il s'arrêta un moment puis reprit :

- d'un type encore inconnu.

- Comment les reconnaît-on ? demanda Faust.

- Ils n'ont aucun signe distinctif apparent. Certains les appellent la Guilde verte car leur premier leader portait un ruban vert autour de la tête. Mais cela a disparu depuis et on ne peut vraiment pas les distinguer des autres guildes. Leur identification mutuelle se fait sur d'autres codes que personne ne connaît. L'homme s'ar-

Shell

rêta de parler et regarda Faust longtemps avec curiosité. Puis il lui demanda :

- Tu es la seconde personne à me poser ces mêmes questions aujourd'hui. Tu veux aussi aller là-bas ?

- Qui t'a déjà demandé cela ?

- Un guerrier expert très connu sur New World. Un drôle de personnage, pas commun sur Ecstasy. Il est en train de monter une expédition pour les montagnes rouges. Il dit qu'il a trouvé d'autres perso avec le même projet. On ne sait pas pourquoi mais chacun a ses raisons. Si tu veux partir avec eux, il te faut te dépêcher. À moins que cela soit pour échapper à la conscription et ne pas aller se battre contre la Guilde noire ! Ah ! Si c'est cela, c'est un mauvais calcul. Aller aux montagnes du nord, c'est à coup sûr rencontrer les cavaliers noirs... Très mauvais plan, si tu veux mon avis.

- Où peut-on le trouver ? demanda Faust.

- Traîne un peu sur l'Agora, il se connecte généralement vers 12 heures NWTU. Tu ne peux pas le manquer. Un géant remarquable, tu le verras tout de suite, un grand guerrier... son perso est Hograd.

L'homme coupa court à l'échange textuel. Il grimpa les quelques marches qui menaient au chemin de ronde. Faust le vit s'éloigner lentement le long des remparts. Il scrutait l'horizon comme si des hordes de cavaliers noirs devaient déferler à l'instant. Faust fit demi-tour et rentra dans sa demeure où il se reposa. Un peu avant 12 heures NWTU, il descendit la rue principale en évitant les bandes de perso sortant des bars, tous armés jusqu'aux dents en prévision de l'expédition militaire. Arrivé à l'Agora, il chercha des yeux un perso géant comme l'avait décrit l'homme

Shell

du chemin de ronde et le reconnut rapidement. Sa tête énorme, mangée par une barbe en friche, était encadrée par une masse de cheveux noirs. Il portait de gigantesques bottes qui lui montaient jusqu'à mi-cuisse et une sorte d'immense cimeterre logé dans une ceinture de cuir qui lui liait la taille. Il conversait avec un personnage féminin, aux cheveux bleus tressés sous un casque de guerre muni de lunettes de vision nocturne. Son corps était caché sous un treillis militaire. Elle portait un havresac de combat auquel était accroché un fusil d'assaut M16. Son équipement était si proche de celui d'un militaire professionnel que Faust, dans un réflexe sexiste imbécile, se demanda s'il ne s'agissait pas d'une imago féminine d'un joueur masculin. Les présentations furent rapidement faites. Faust exposa au petit groupe son désir de partir avec eux dans les montagnes rouges. Il ne parla pas de Shell et personne ne lui demanda rien. La fille s'appelait Amok et paraissait aussi inexpérimentée que Faust, bien que celui-ci aurait pu s'enorgueillir d'avoir éliminer un cavalier noir. Seul Hograd était un perso averti ayant déjà combattu de nombreuses fois la Guilde noire. Après les présentations mutuelles, Hograd évoqua les objectifs de l'expédition. Depuis plusieurs mois, des guerriers descendaient des montagnes et venaient capturer des imagos déconnectées. Lorsque leurs propriétaires venaient se reconnecter, ils ne pouvaient pas réincarner leurs personnages. Hograd avait été mandaté par une assemblée de joueurs pour aller au contact de ces guerriers et recevoir leurs exigences. Il était prêt à partir seul mais un petit groupe avait plus de chance de réussir. Il exposa clairement les dangers de l'entreprise mais laissa aussi miroiter la possibilité de découvrir une contrée encore inexplorée de New World où le concepteur avait certainement disposé de nombreuses roses des sables. Le groupe parla quelque temps tactique et géographie et une discussion s'éleva au sujet du meilleur moyen d'éviter des mauvaises rencontres. L'imminence de l'expédition militaire décidée par la Guilde blanche facilitait les choses

et il fut décidé d'attendre son départ avant de prendre la route de la plaine. Les cavaliers noirs allaient certainement se porter à la rencontre du corps expéditionnaire laissant libre, du moins tous l'espéraient, la voie vers les montagnes du nord.

Chapitre 15

Lorsque le planton lui donna son badge d'autorisation avec un sourire en coin, Michèle comprit que le choix de sa jupe en cuir noir et du tee-shirt moulant Agnès B. dont les raies soulignaient la courbe de ses seins, était le bon. En traversant le porche d'entrée, elle se prit le talon de son escarpin dans la herse cloutée destinée à prévenir les intrusions hostiles de véhicule et manqua de se fouler la cheville. Elle avait rendez-vous avec Pachaud et savait que la partie allait être rude. En parcourant les cintres de son armoire, elle avait eu l'idée de s'habiller quelque peu pour le désarçonner. Le sourire du planton était de bon augure. Les bâtiments du boulevard Mortier étaient encore en travaux. Des sacs de gravas encombraient le sas de sécurité. Quelques militaires en uniformes côtoyaient des jeunes en jeans que l'on aurait pu tout aussi bien rencontrer dans les start-up spécialisées en nouvelles technologies. Malgré elle, et bien qu'elle se sût au service d'une même cause et des mêmes intérêts nationaux, elle se sentait étrangère à ce monde. La réunion commença à l'heure exacte. Pachaud lui jeta un rapide coup d'œil. Imperceptiblement, son regard glissa de haut en bas sur le corps de Michèle tout en commençant à parler. Il fit un historique précis de la situation de Mourad al-Kaïr. Sa présence à Beyrouth était attestée par une série de photos prises par des agents libanais liés

aux anciennes milices chrétiennes qui les avaient communiquées directement aux services français. Apparemment, ni le Mossad, ni les services américains n'étaient encore au courant. L'homme était allé à Tripoli où il avait rencontré des dignitaires sunnites. Après cette réunion secrète, on a suivi sa trace jusqu'au Sud Liban où il avait rencontré dans un restaurant de Tyr des dirigeants chiites du Hezbollah. Une photo fut projetée. On y distinguait un homme petit et râblé, vêtu à l'occidentale, assis devant une table en terrasse d'un restaurant en bord de mer. Au loin, à l'arrière-plan, on distinguait les masses sombres d'une côte éloignée. « Israël » commenta laconiquement Pachaud en soulignant du doigt le contour du rivage. On n'en savait guère plus. Les hypothèses furent discutées. Rencontres politiques, recherches de soutiens pour la résistance irakienne, préparations d'actions militaires ou terroristes, aucune n'était plus probante que d'autres. Pachaud récita laborieusement son petit catéchisme militaire :

- Nous sommes en guerre, cet homme est particulièrement dangereux, nous avons eu la chance inespérée de le repérer, son élimination est possible compte tenu de nos soutiens opérationnels au Liban. Il faut agir avant qu'il ne reparte en Syrie où nous ne pourrions plus agir.

Il parlait avec un ton qui se voulait réfléchi mais où pointait l'excitation. Michèle connaissait parfaitement ce type d'attitude pour l'avoir longuement décrit dans son mémoire. Dans la guerre du renseignement, il arrive un moment où l'opportunité d'une action balaye les atermoiements et les précautions politiques. C'est justement à ce moment que la culture militaire des officiers de renseignements devient un danger. Michèle terminait sa thèse par une définition précise des contrôles politiques qui devait, selon elle, s'opposer à cette dérive. Après sa parution, sa thèse avait été remarquée en haut lieu. Lors de la dernière alternance politique, elle avait été recommandée au chef de cabinet

Shell

du nouveau ministre des affaires étrangères qui lui avait proposé de représenter le ministère auprès de la DGSE. Les travaux pratiques, en quelque sorte. . .

Pachaud avait fini de parler. Du fond de la salle, un homme d'une cinquantaine d'années, en uniforme, se leva. Il vint près de l'écran de vidéo projection et prit la parole d'un ton martial :

- Notre bonhomme ne va pas rester longtemps à Beyrouth. Il y est trop exposé. Il nous faut agir lorsqu'il rentrera à Damas. Si nous avons le feu vert, nous pouvons envoyer une équipe dans les vingt-quatre heures. Avec l'appui de nos agents sur place nous l'intercepterons sur la route de la montagne lorsqu'il se dirigera vers la plaine de la Bekaa. Nous maquillerons l'action pour laisser croire à un règlement de compte entre milices.

Il n'y eut pas d'objections. Plusieurs voix s'élevèrent pour discuter de points techniques. Michèle comprit que les membres du commando se serviraient des circuits d'échanges avec un organisme culturel, l'Égide, pour rentrer et sortir du Liban sans éveiller de soupçons. Lorsque toutes les questions furent épuisées, sentant que la réunion allait se terminer, Michèle se lança :

- Si vous l'éliminez, comment aurons-nous connaissance de sa méthode de communication sur le Web ?

Le militaire répondit sèchement :

- Cette question relève de la sphère décisionnelle. Elle ne nous concerne pas. Nous sommes la cellule action. Soit on nous demande de l'éliminer, et on le fait, soit on ne nous le demande pas, et on ne le fait pas. C'est tout.

La réunion était finie. En passant devant elle, Pachaud figea un sourire où pointait le mépris. La salle se vida. Assis sur une chaise au fond de la salle, un homme regardait Michèle. Il s'ap-

procha d'elle doucement. Michèle ne l'avait jamais vu. Il était encore trop loin pour qu'elle distingue son badge mais avant qu'il ne commence à lui parler, elle comprit qu'elle était en présence de Berger, responsable de la cellule antiterroriste française.

- Vous n'aimez pas beaucoup Pachaud et il vous le rend bien, lui dit-il tout en continuant à sourire. Ne vous faites pas de soucis, ce n'est pas un mauvais bougre mais l'action le démange, voyez-vous, ainsi que le commandant Kieffer que vous venez d'entendre faire son exposé. Ce sont des militaires, ils aiment l'action, voyez-vous. . . parfois, un peu trop. . . Venez, il faut que nous parlions un peu.

Ils sortirent du bâtiment, marchèrent quelques instants et s'assirent sur un banc de bois posé devant une maigre pelouse. Au-dessus du bâtiment, de gigantesques antennes pointaient vers le ciel. Berger reprit :

- Nous allons intercepter ce Mourad et l'éliminer physiquement car nous n'avons pas le choix. Aujourd'hui, des centaines, voire des milliers de jeunes musulmans, dévorés par la haine de l'Occident, quittent l'islam pacifique. Fascinés par le jihâd, ils sont exposés à une propagande radicale sur Internet. Au fin fond de l'Afrique, dans la plus petite île de l'Océan Indien comme dans les cités des banlieues des villes occidentales - tenez ici même de l'autre côté du périphérique - des internautes consultent des sites qui appellent à la destruction de l'Occident et vouent les juifs et les chrétiens aux flammes de l'enfer. Et il ne s'agit pas uniquement de propagande. Ces sites sont interactifs et permettent à des jihâdistes de se contacter, de se regrouper, de se préparer au combat. Et vous savez de quelle nature est leur combat.

Ce n'était pas une question. Michèle vit défiler mentalement les images de l'attentat de Madrid. Berger sortit un paquet de ciga-

rettes blondes, en proposa une à Michèle qui hocha négativement de la tête. Tout en l'allumant avec un briquet argenté où Michèle distingua le sceau d'un régiment de parachutistes, il reprit :

- Ces sites sont hébergés par des fournisseurs de service qui ne peuvent pas contrôler les contenus. Lorsque nous les identifions et que nous remontons jusqu'aux adresses numériques qui ont servi à déposer les pages, nous tombons sur des ordinateurs inexistants ou disposés dans des salles à usage collectif. On ne peut rien en tirer. . .

Il resta silencieux un moment.

- Il y a eu récemment un fait nouveau. Un attentat terroriste a eu lieu la semaine dernière à Djakarta. Les trois kamikazes se sont fait sauter dans un dancing fréquenté par des militaires australiens. Or, il se trouve que ces trois kamikazes étaient suivis depuis plusieurs mois. La CIA a pu reconstituer en peu de temps toutes leurs allées et venues et contrôler toutes leurs communications, lettres, téléphone et leurs échanges de courrier électroniques. La CIA est certaine qu'ils ne sont jamais rencontrés et n'ont jamais parlé ni échangé ensemble. L'un venait du Pakistan, l'autre de Londres et un troisième est originaire de Goussainville dans la région parisienne et ne parle pas un mot d'anglais, ni d'arabe. Ces trois hommes se sont retrouvés sur le même lieu de l'attentat, à la même heure, disposant des mêmes bombes, sans s'être jamais rencontrés, ni avoir parlé ensemble. Vous comprenez ?

Il regardait Michèle dans les yeux.

- La seule chose que l'on sait est qu'ils étaient tous les trois fréquemment connectés sur Internet. Leurs disques durs ont été saisis. On n'a rien trouvé d'autre que des connexions quotidiennes sur un site créé par Mourad. Ce site a été analysé sur toutes les coutures par les meilleurs spécialistes en cryptage. Rien que de

la propagande idéologique ! Pourtant, c'est le seul point commun entre ces trois hommes. Voilà les faits !

Il écrasa sa cigarette longuement avec la pointe de son pied.

- Bien sûr, cela serait plus élégant de suivre cet homme, d'infiltrer son réseau et de comprendre ses méthodes. Mais nous n'avons pas le temps. Nous ne pouvons laisser se commettre un autre attentat... Il est bon que vous sachiez qu'il existe aussi un facteur politique. Nous cherchons à renforcer un partenariat de confiance avec les Américains en constituant une cellule de coordination antiterroriste, l'Alliance Base. La position de la France pendant la guerre d'Irak a distendu beaucoup de liens avec les Américains. Nous devons les resserrer. La centrale américaine souhaite l'élimination immédiate de Mourad et Beyrouth doit rester sous notre sphère d'influence. La chose devra être faite par nos soins, si j'ose dire. Le plus tôt possible.

Michèle resta longtemps silencieuse, la tête baissée, avant de se tourner vers lui avec un mouvement vif qui fit virevolter sa chevelure brune.

- C'est ce Kieffer qui en est chargé, n'est-ce pas ?

- Non, cela serait trop visible. Pachaud et Kieffer ne le savent pas encore mais ils ne quitteront pas le boulevard Mortier. Nous allons nous servir de nos contacts là-bas et de nos agents sur place. Il nous faudra juste une personne pour faire le lien avec eux et récupérer les données.

- Qui ? demanda-t-elle. Michèle fut alors certaine de voir l'ombre d'un sourire plisser les lèvres du commandant Berger.

Chapitre 16

Dans l'avion de la compagnie libanaise qui la menait à Beyrouth, Michèle regardait tristement par le hublot de sa classe touriste les étendues désertiques du sud de la Turquie. Pendant un long moment, elle suivit des yeux les lits des rivières asséchées dessinant sur le sable d'immenses arborescences. Elle pensait au rendez-vous de la veille avec Gabriel. Le long du canal Saint-Martin, dans un café nouvellement installé dont les banquettes sentaient encore le plastique neuf, Michèle avait longtemps attendu Gabriel. Elle espérait obtenir enfin de lui une explication sur sa dernière lettre où il lui demandait de rester seul pour ses recherches. Elle ne comprenait pas les raisons de cet éloignement. Persuadée qu'il avait quitté Anne pour elle - c'est ce que Gabriel lui avait annoncé - elle s'attendait à un affermissement clair de son engagement et cette lettre l'avait déroutée. Gabriel arriva très en retard. Dès le premier coup d'œil, Michèle comprit que quelque chose n'allait pas. Il parlait de façon confuse sans la regarder vraiment et ne fit aucun de ces gestes tendres qui signent la complicité d'un couple d'amants. Il fumait nerveusement - ce qu'elle ne lui avait jamais vu faire - et elle remarqua qu'il n'était pas rasé. Lorsqu'au détour de ces phrases à la banalité travaillée que des protagonistes échangent avant d'affronter le thème qui justifie leur rencontre, Michèle remarqua dans le regard de son amant une expression si lointaine qu'elle en ressentit une gêne. Michèle comprit qu'il était sous la coupe d'une intention secrète et elle ne le questionna pas. Ils passèrent la nuit ensemble et se quittèrent au petit matin sans un mot. Quelques heures après, elle montait dans l'avion pour le Liban.

Elle avait accepté sans sourciller cette mission. Berger avait gentiment insisté sur ses qualités en matière de communication informatique, sur la parfaite adéquation de sa couverture et surtout sur l'expérience pratique qu'elle en tirerait dans la connaissance du renseignement. La couverture était effectivement idéale. Attachée au ministère des affaires étrangères, elle venait au Liban renforcer les échanges culturels. Logée dans un hôtel de Jounieh, elle participerait pendant la journée aux conférences d'un congrès francophone en attendant d'être contactée. Après avoir récupéré tous les documents trouvés en possession de Mourad, elle devait les ramener à Paris. Michèle n'était pas dupe de la manœuvre de Berger. Cette mission aurait très bien pu être remplie par un autre agent et les données rapportées par un autre canal. Avant tout, Berger lui confiait cette mission pour la mouiller dans une action sur le terrain. Difficile après cela de faire la fine bouche et de critiquer l'autonomie des services de renseignement des instances politiques ! Ce qui étonnait surtout Michèle était la rapidité avec laquelle elle avait accepté la proposition. Désir d'inconnu sans doute, mais aussi réalisation effective de souhaits secrets. Après tout, elle s'était toujours passionnée pour le renseignement. Non pour cette mythologie aventureuse associée aux romans d'espionnage qu'elle avait certes beaucoup lus, mais pour la recherche de la vérité. Derrière l'apparence des faits, elle aimait découvrir la chaîne souterraine des raisons qui en constitue les causes effectives. Cet intérêt pour l'envers des choses l'avait entraîné à étudier les relations internationales puis à se spécialiser dans le renseignement numérique. Cette fois, elle venait de faire le grand saut et comptait bien capitaliser l'expérience. Elle fut tirée de sa longue rêverie par les rires des hôtes qui fumaient en cachette à l'arrière de l'appareil. Bientôt, l'avion survola Chypre et commença sa descente sur Beyrouth.

Michèle n'avait jamais mis les pieds au Proche-Orient. Elle fut surprise par le désordre incroyable de la circulation routière. Des gros 4x4 noirs tentaient de doubler de vieilles Mercedes poussives dans un trafic rendu chaotique par l'absence totale de signalisation routière. En traversant une partie de la ville, elle aperçut le long de l'ancienne ligne de démarcation, quelques immeubles à la façade ravagée par la guerre civile. Le centre-ville était reconstruit à neuf exposant des vitrines de luxe, des bâtiments de verre et une gigantesque mosquée dont les minarets surplombaient une vieille église maronite située juste en dessous. Elle eut envie d'en faire la remarque au chauffeur de taxi dont un crucifix se balançant sous le rétroviseur signalait son appartenance aux communautés chrétiennes. Par précaution, elle se retint. Après une bonne heure d'embouteillage passée à regarder les panneaux publicitaires qui lui cachaient les versants de la montagne, elle arriva à l'hôtel de Jounieh en plein quartier chrétien. Elle passa l'après-midi à se promener à pied dans la petite ville jouxtant Beyrouth faite d'une succession sans fin de restaurants de bord de mer. De temps à autre, des Libanais, mais peut-être étaient-ce des travailleurs syriens, la sifflaient copieusement depuis les mini bus de transport collectif qui empruntaient la route la côte. Elle comprit assez vite qu'une jeune femme ne marche pas seule au bord de la route. On la prenait sans doute pour une fille de l'est venue en nombre s'installer à Beyrouth pour travailler dans les dancings et casinos dont l'activité croissante attirait une clientèle richissime venue du Golfe. Elle rentra à l'hôtel. Elle passa une nuit horrible à s'enfourner des boules Quies dans les conduits auditifs pour lutter contre la pulsation des basses venant d'une boîte de nuit jouxtant l'hôtel. Elle ne s'endormit qu'au petit matin. Quelques heures après, elle fut réveillée brutalement par un bruit d'apocalypse. Courant à la fenêtre, elle vit un hélicoptère militaire à quelques dizaines de mètres qui longeait lentement le rivage. Elle distinguait nettement les pilotes

et quelques soldats munis de M16 les pieds dans le vide qui s’amusaient à regarder les filles allongées sur des transats sur la plage privée de l’hôtel. L’hélicoptère accéléra, et dessinant un vaste arc de cercle qui épousait la courbe de la côte, s’éloigna en direction de Beyrouth. Michèle regarda longuement la mer qui luisait sous le soleil puis elle se prépara pour assister aux festivités d’ouverture du congrès sur la francophonie. Allocutions, remerciements et discours insipides remplirent sa journée. Elle ne connaissait personne et eut un peu de mal à faire bonne figure aux côtés des quelques intellectuels français invités.

Les organisateurs avaient prévu un grand repas de bienvenue dans un restaurant en bord de mer. On vint la chercher à bord d’un immense 4x4 noir tout chromé et aux vitres fumées que des employés du restaurant en uniforme se disputèrent le privilège de pouvoir garer au parking attenant. Le restaurant s’étageait sur plusieurs niveaux avec de vastes salles munies de longues tables devant lesquelles des familles entières étaient assises. Les hommes étaient habillés de costumes clairs et les femmes portaient des tenues frôlant parfois l’indécence avec cette décontraction incroyable qui caractérisait les chrétiennes libanaises. Des préposés au narguilé naviguaient entre les tables le regard fixé sur les charbons ardents et se précipitant dès qu’une pipe faisait mine de s’éteindre. Michèle fut placée entre deux Libanais quinquagénaires qui l’entreprirent en racontant leurs études à Paris, mêlant leurs propres souvenirs aux multiples préventions et amabilités qui fondent l’hospitalisé libanaise. Michèle se laissa séduire par la délicatesse du moment et par les parfums des innombrables mets placés et remplacés par un serveur sur le moindre espace libre. Michèle entendait distraitemment l’eau clapoter sur des rochers en contrebas. De l’autre côté de la baie, une immense rampe lumineuse stroboscopique indiquait l’ouverture prochaine du nouveau casino. Une barque pêchant au lamparo s’approcha

du restaurant et Michèle eut la pensée désagréable qu'elle pouvait transporter une bombe. Après tout la paix civile au Liban est bien fragile. Un attentat en secteur chrétien, avec une simple barque chargée d'explosifs s'approchant d'un restaurant à Jounieh, n'est pas une fantaisie si absurde. L'espace d'un instant, elle fantasma autour d'elle les corps de ses voisins déchiquetés par l'explosion. Puis la barque et son étrange lumière blanche s'éloignèrent dans la nuit. La table bruissait d'éclats de rire, les conversations s'animaient. Après le dîner, elle fut invitée par un de ses voisins de table, un médecin libanais, plutôt sympathique, qui l'emmena dans un bar de luxe et entreprit une drague centrée sur la démonstration de ses attributs de richesse et de puissance automobile. Elle parvint sans trop de difficulté à retourner seule dans son hôtel. La réception était déserte en cette heure tardive. Elle se dirigea vers les ascenseurs lorsqu'elle aperçut un homme assis dans les gros fauteuils en cuir du petit salon attendant à la réception. L'homme la regardait. Elle reconnut immédiatement Kieffer malgré sa tenue en civil. Il se dirigea vers elle et, la prenant par le bras, l'emmena doucement mais fermement vers la sortie de l'hôtel.

- Venez, cela a mal tourné. Nous avons besoin de vous.

Sur le parking de l'hôtel, ils montèrent dans une vieille Mercedes blanche conduite par un Libanais et prirent la direction de la montagne. Au bout de quelque temps, Kieffer se tourna vers elle :

- Je suis ici depuis le début en couverture. Vous ne deviez normalement pas le savoir... Voilà ce qu'il se passe. L'interception a bien eu lieu cette nuit comme prévu un peu avant le col. Mourad était accompagné de trois militants sunnites et d'un agent syrien. L'un d'eux a eu le temps de tirer et de tuer deux de nos hommes. Nous avons dû riposter. Mourad a pris une balle

dans le ventre. Les autres gardes ont été tués. Nous avons pris tout ce que la voiture contenait. Il ne semble pas y avoir grand-chose. Vous devez venir nous aider à identifier ces documents et... Il s'arrêta un instant, à interroger notre bonhomme avant qu'il rende son âme à Allah..

Le chauffeur se mit alors à sourire complaisamment en se tournant vers le siège arrière. Au ton pris par Kieffer, Michèle sentait que sa légèreté d'expression n'était que superficie. Il paraissait réellement ennuyé et n'appréciait visiblement pas le tour pris par les événements. La route montait, sinueuse au flanc de la montagne. Les phares de la voiture éclairaient les façades des maisons qui progressivement se raréfiaient. Au gré des tournants, Michèle voyait les lumières de Beyrouth s'éloigner. Puis, ce fut la nuit noire. Ils roulèrent longtemps. Aux cahots plus nombreux, Michèle comprit qu'ils étaient engagés sur une route secondaire. Peu avant l'aube, ils arrivèrent devant une maison de pierre, perdue en pleine montagne. La Mercedes s'engagea dans un garage sous la maison. En s'extirpant de la voiture, elle entendit parler arabe puis crut reconnaître quelques phrases en anglais venant de l'intérieur de la maison. Elle pénétra dans une sorte de cuisine dont le centre était occupé par une grande table en bois. Dessus, des petits tas d'affaires hétéroclites, portefeuilles usagés, petits Corans, clefs, mouchoirs, lampe de poche, cigarettes, mais aussi des vêtements tachés de sang. Plusieurs hommes armés s'affairaient autour d'un ordinateur portable et d'un scanner miniature. Kieffer la mena dans une pièce attenante où un autre petit tas d'affaires était disposé sur un lit bas à la couverture de taffetas.

- Voilà tout ce qu'on put recueillir sur lui dit-il d'un air désabusé

Elle en fit rapidement l'inventaire. Quelques lettres en français, un Coran en arabe aux feuilles usagées, des ciseaux, des affaires

de toilette et des vêtements. Pas de photos, pas d'ordinateur, pas de clef USB. La moisson était maigre.

- Les lettres ? Que contiennent-elles ? demanda-t-elle à Kieffer. Vous les avez numérisées ?

- Oui. Apparemment, ce sont des lettres personnelles. On les analysera à Paris. Venez, on n'a plus beaucoup de temps. Les services secrets syriens vont rappliquer ou prévenir la police libanaise. Il faut l'interroger avant qu'il ne meure. Il est intransportable... le ventre, sale blessure. . .

Kieffer passa devant et poussant une petite porte dans la cuisine, il descendit un escalier menant à une cave. Pour la première fois, Michèle eut peur. Elle hésita au bord de la marche. Kieffer ne se retourna pas. Elle descendit. La pièce était éclairée par une ampoule nue. Sur une planche de bois au centre de la pièce, un homme était allongé, nu jusqu'à la taille. Auprès de lui, deux hommes d'affaires et tentaient d'arrêter l'hémorragie en comprimant de gros pansement sur son bas-ventre. La planche était tachée de sang. L'homme était conscient. Michèle reconnut les traits de Mourad sous les déformations que la douleur qu'imprimait à son visage. Ses yeux hagards tournaient de droite et à gauche et parfois tentaient de se fixer au plafonnier. Lorsqu'il aperçut Michèle, ses lèvres bougèrent comme s'il parlait, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

- Il essaye de parler ! dit-elle.

- Oui, coupa Kieffer. Il veut de l'eau. Il meurt de soif. Tous les blessés au ventre ont soif. On lui en donnera que s'il s'avère participatif. Vous comprenez ? On l'a déjà interrogé sur ces contacts. Il est coriace. Mais la soif nous aide. Cela fait plus d'une heure qu'il souffre le martyr. Il est mûr. Allez-y ! On va lui faire une injection d'adrénaline pour le soutenir un peu.

Michèle s'approcha de la planche. Ses yeux accrochèrent le regard de l'homme et tentèrent de le maintenir pendant qu'un des agents lui enfonçait une aiguille dans le bras. Quelques centimètres au-dessus de l'aiguille, Michèle remarqua un petit tatouage. Le motif était incertain comme une sorte de fleur rouge aux contours flous. L'espace d'un instant, elle se demanda la signification d'un tel tatouage placé à un endroit si inhabituel. L'homme lui demanda de l'eau d'une voix faible où pointait encore l'accent de la banlieue parisienne. Michèle s'émut de la destinée tragique de ce jeune Français venu mourir ici au fond d'une cave. Elle lutta contre le sentiment de sympathie qui montait en elle et répondit négativement de la tête. L'homme la regardait encore mais la haine s'était substituée à la douleur. Tentant de soulever sa tête, il parla avec le peu de force qui lui restait. Ses propos étaient incompréhensibles mêlant des invectives en français avec des mots érucités en arabe que Michèle ne comprit pas. Elle essaya de lui parler calmement, mentant avec aplomb :

- Nous pouvons vous transporter à l'hôpital et vous soigner. J'ai la possibilité de donner cet ordre ou de vous laisser mourir ici. Si vous coopérez maintenant, on vous soigne et vous extrade du Liban. Nous voulons connaître les canaux qui ont permis l'attentat de Djakarta.

Le regard de l'homme quitta celui de Michèle et se fixa sur le plafond. Il se tint silencieux un moment puis commença à parler doucement en arabe :

- C'est un verset du Coran. Il se prépare à mourir dit l'agent libanais.

Kieffer qui se tenait silencieux dans un coin de la pièce depuis le début de l'interrogatoire tira Michèle par le bras.

Shell

- Il ne parlera plus maintenant. Il faut en finir. On n'en sait assez et on a ses documents. Les services syriens vont arriver d'un moment à l'autre. Nous venons d'être survolés par un hélicoptère de la police libanaise. Nous avons été certainement repérés. Venez avec moi, on s'en va.

En remontant l'escalier, Michèle entendit une détonation sourde. Dans la cuisine, toutes les affaires avaient été enlevées. Les agents s'activaient à effacer toutes traces. On la fit monter à l'arrière de la Mercedes blanche. Kieffer lui donna une clef USB.

- Elle contient les lettres numérisées et toutes les photos qu'on a pu prendre. Tout est déjà crypté. Ramenez cela à Paris. Nous avons le double. Rester demain à Beyrouth comme prévu jusqu'à la fin du congrès et rentrez par le vol habituel.

Elle acquiesça silencieusement. En sortant du garage, elle fut surprise par la lumière du petit jour et par une forte odeur d'essence. Elle regarda par la fenêtre et vit dans la cour de la maison deux hommes penchés sur une tranchée d'où commençait à sortir une fumée noire. La Mercedes glissa avec souplesse le long des grands virages en épingle. Elle semblait flotter sur une mer de nuages denses cachant encore Beyrouth dont les lumières brillaient en contrebas. Tout autour de la voiture, la montagne était déserte et silencieuse.

Chapitre 17

Lentement, le halo des lunes d'Ecstasy commença à décliner et les premiers rayons du soleil illuminèrent les montagnes du nord.

Hograd regarda longuement le ciel et se décida enfin à réveiller ses compagnons. Il était temps de quitter la ville blanche. La petite troupe descendit l'escalier qui menait à la plaine et se mit en marche. La progression était aisée. Des herbes longues ondulant sous un vent constant s'ouvraient devant eux comme les vagues d'étrave d'un navire sous la houle. Haut dans le ciel, des nuages d'altitude s'effiloçaient en stries à la régularité parfaite. Hograd, à grandes enjambées, marchait en tête, s'arrêtant souvent pour laisser le temps à Amok et Faust de le rattraper. Peu avant la nuit, la végétation commença à devenir rare. Les herbes disparurent pour laisser place à l'aridité d'un désert de pierres. Ils étaient arrivés au milieu de la plaine. Leurs silhouettes devenant immenses dans le soleil déclinant. Ils furent bientôt totalement à découvert mais Hograd, malgré le danger, décida de rester sur place pour la nuit. Ils s'assirent tous les trois, protégés par un petit muret de pierres. Faust et Hograd en profitèrent pour faire plus ample connaissance pendant qu'Amok se tenait à distance en faisant le guet. Hograd parla longuement de New World Ecstasy qu'il connaissait depuis sa création, des temps où les premiers perso s'entre-tuaient pour la possession de quelques roses des sables. Il expliqua la naissance des guildes sous la pression des nécessités vitales et comment ces premiers groupes organisés prirent le dessus sur les guerriers solitaires. Faust le relançait régulièrement. Hograd répondait volontiers. New World Ecstasy était le cœur de sa vie. Là-bas dans l'autre monde, il n'était qu'un adolescent solitaire enfermé dans sa chambre encombré de Kleenex usagés et d'emballages plastiques de hamburgers avariés. Ici, sous les lunes de New World, il était Hograd, un guerrier de plus de soixante points de niveau, aguerri aux combats et ayant dirigé plusieurs fois la Guilde blanche dans des conflits ayant embrasé des régions entières. En l'écoutant, Faust se souvint d'Eddie. La nuit était tombée. Il n'avait nulle envie de dormir, ni de quitter ce monde. Il regardait autour de lui la nuit

épaisse de New World envahir la plaine. Les deux lunes jetaient une lumière si lugubre que, là-bas dans l'autre monde, Gabriel fut pris d'un véritable frisson. Pour vaincre l'angoisse, Faust alluma un feu de bois dont les hautes flammes vinrent éclairer les silhouettes immobiles de ses compagnons. Comme s'il avait senti la chaleur pourtant inexistante des flammes, Hograd se réveilla. Il s'approcha du feu. Faust se sentit rasséréné par la présence de son compagnon. Ils restèrent silencieux un long moment goûtant la beauté d'un instant hors du temps et de l'espace. Faust relança la discussion et Hograd répondit :

- Ainsi, tu veux connaître l'histoire de la ville blanche, commença Hograd en prenant une longue aspiration. Alors, sache qu'au tout début de la création du monde, elle n'existait pas. À perte de vue, la plaine s'étendait entre les deux fleuves. En ce temps-là, la vie solitaire sur New World était une chose possible. Nous étions si peu nombreux... Parfois, nous nous rencontrions dans les marais de joncs ou dans les collines lors de nos raids à la recherche de roses abandonnées par le Concepteur ou tout simplement lorsque nous cherchions à découvrir le monde. Ces temps étaient heureux et simples. Je me souviens d'avoir été le premier à traverser le second fleuve et aller au-delà du désert vers les falaises de Samdang. Là-bas, j'ai vu voler les oiseaux de proie aux envergures énormes et leur ai dérobé leurs œufs d'argent pour survivre. Les falaises donnaient sur le néant, sur le bord du monde. En les longeant pendant des jours et des jours, il était possible encore de faire le tour de New World et de se retrouver à son point de départ. Certains l'ont fait et en tirent encore gloire dans les tavernes de la ville blanche. Aujourd'hui, seules des expéditions motorisées peuvent réaliser cet exploit et le retour est loin d'être assuré. Chaque jour New World croît et se modifie aux frontières. Bien malin celui qui mettant au soir une marque au sol la retrouvera intacte

et à la même place le lendemain matin. Survivre dans un monde en perpétuelle expansion et aux frontières mouvantes, voilà le véritable défi présenté à ceux qui pénètrent dans New World. C'est comme cela que les premières guildes se sont créées. Par des rassemblements de guerriers déboussolés par l'inconstance des choses... N'écoutez pas les révisionnistes qui refont l'histoire de New World. Ils évoquent l'existence dès les premiers jours d'une guilde démoniaque déjà constituée et menaçante contre laquelle les guerriers se seraient ligués. Tout cela est faux ! Au début des premiers temps, les guerriers étaient seuls. La peur ! Oui, c'est la peur d'un monde constamment changeant où aucune mesure géographique ne pouvait être établie qui nous a réunis, tremblants, devant les roches blanches qui devinrent les pierres fondatrices de la ville. Le mal est venu ensuite. Lorsque des guerriers ont refusé de se soumettre à la loi de l'Agora, ont quitté la ville pour franchir le second fleuve. Ils sont devenus la Guilde noire et le Concepteur les a nourris, armés et choyés absurdement jusqu'à en faire une force démoniaque dotée de pouvoirs majeurs et d'une résistance hors du commun... J'ai perdu ma première vie dans un affrontement singulier contre un cavalier à l'armure de feu contre laquelle mes coups se dispersaient sans éclat. Combien de fois, depuis, ai-je pris ma revanche ? Dans les fossés des guerres d'hiver et dans les escarmouches des duels d'été.

Hograd s'arrêta et devint silencieux. Puis comme s'il avait perçu le questionnement intérieur de Faust, il reprit :

- Ma deuxième vie a été longue et belle. Je suis devenu le rapporteur de l'Agora et sous ma direction de nombreuses règles éthiques ont été édictées qui font encore jurisprudence à la ville blanche. Ainsi, l'accueil des nouveaux arrivants et le respect des distinctions tiennent beaucoup à mon action et j'en suis fier... Auparavant, les morts vivants étaient pourchassés et ne

pouvaient franchir le seuil de la ville. Aujourd'hui, tout le monde goûte leur présence et leurs dons sociaux exceptionnels que Genetic Destiny leur attribue si volontiers. J'ai tracé aussi les routes dans les marais permettant aux chasseurs affamés d'aller jusqu'aux deux fleuves et de ramener en sûreté leurs proies. J'ai réparti et disposé en carrières les roses des sables inachevées de façon à ce que le vent du désert continue à les sculpter. Nous nous sommes tous enrichis de nombreux points de vie. Chacun subsistait selon ses besoins et les plus malchanceux, ceux que Genetic Destiny avait défavorisés étaient choyés et soutenus. La Guilde blanche n'abandonnait personne. Oui, tout ceci, c'est moi, Hograd qui l'ai réalisé jusqu'à ce qu'un coup mortel, porté en traître par un démon caché sous l'apparence d'un enfant de lumière ne vienne mettre fin à ma seconde vie et me plonge aujourd'hui dans la misère d'une existence précautionneuse...

- Un enfant de lumière ?

- Ils ont été créés par le Concepteur après la première guerre entre les guildes. Ils étaient tous blonds mais tous étaient des démons. C'est par eux que la méfiance a pénétré la ville blanche. J'ai dû lutter pour la promulgation de lois éthiques. L'un deux, leur chef naturel, s'est vengé avant de quitter la ville. Aujourd'hui, ils ont été réduits en esclavage par la Guilde noire. Seuls quelques-uns se cachent encore dans les marais du premier fleuve.

Hograd s'arrêta de parler et d'un geste ample, il fit mine de balayer de la main tout ce qu'il venait de dire.

- Ce ne sont là que des bribes de l'histoire de New World... Peut-être, un jour un écrivain habile racontera-t-il les déboires de la ville blanche lorsque les spéculateurs sont venus prendre les roses dans ce monde pour les vendre dans le réel ? À partir de ce moment, plus rien n'était pareil. New World devint un terrain de

Shell

production, un immense marché pour des gains réalisés dans un autre monde. L'éthique de la ville fut jetée à bas. Des aventuriers pillaient les carrières de roses avant même que le vent du désert ait fini de les sculpter. Des alliances hétéroclites se sont nouées entre des guerriers avides et des cavaliers noirs pour des embuscades meurtrières destinées à piller les roses de vie que des infortunés allaient quérir aux confins du monde. Ces meurtres ne sont pas limités aux frontières du virtuel mais ont gagné le réel. Des spéculateurs indéliçats se sont vus privés de leur vie par des joueurs spoliés rendus fous par le désir de vengeance. Puis, les montagnes rouges sont apparues et avec elles la raréfaction des roses de vie dans la plaine. Seul le meurtre de l'autre préserve la survie. Le monde de New World est devenu un monde de haine, de guerre et de folie.

Hograd s'arrêta de parler et se renfroigna comme s'il en avait trop dit. Faust s'assit auprès de lui au plus proche de l'âtre. Ensembles, ils contemplèrent longuement la danse des flammes à la combustion infinie.

Chapitre 18

Juillet s'éternisait. Anne était assise à une table ensoleillée du Père Chabrol. Ce vieux café de Montreuil était devenu en quelques années le lieu des rendez-vous de nombreux intermittents du spectacle attirés par les faibles prix locatifs. Tout le quartier était en train de changer. De jeunes couples commençaient à acheter des pavillons ou des surfaces à rénover chassant les intermittents aux revenus plus faibles qui eux-mêmes avaient pris

la place des populations émigrées. Tout ce petit monde se croisait, formant des mélanges improbables circonscrits aux trottoirs et aux files d'attente des boulangeries. Sur la table voisine, deux hommes en jeans, débardeurs et lunettes de soleil, buvaient des verres de blanc. Anne entendait leur conversation et souriait discrètement. L'un des hommes, le plus âgé, probablement un régisseur de spectacle monnayait des cachets professionnels à un jeune musicien visiblement anxieux de pouvoir conserver une assurance chômage. Un jour, se dit-elle, elle devrait faire un article sur ces trafics et le proposer sous un nom d'emprunt à un journal de droite qui s'en délecterait. Puis, elle se reprit et se dit intérieurement « c'est là bien peu de chose comparé au détournement massif de l'argent public par les politiques... sans parler des profits honteux des entreprises, et puis après tout, ce n'est qu'une façon indirecte de subventionner la culture ». Elle doubla son réconfort idéologique en se commandant un pastis. Elle attendait Michèle qui l'avait appelée tôt le matin pour prendre rendez-vous. Anne était plutôt contente de revoir son amie qu'elle n'avait pas revue depuis le dîner aux Batignolles. Lorsque Michèle arriva légèrement en retard, Anne remarqua que les traits de son amie étaient tirés par la fatigue et ses yeux d'habitude si rieurs étaient emplis d'un regard terne et éloigné. Elles parlèrent de choses et d'autres. Michèle esquivait toute question trop directe et restait évasive sur sa vie. Anne n'insista pas et la conversation se déroula de façon décousue, alanguie par le soleil. Sur la place, devant le café, les deux jeunes femmes regardaient les employés municipaux laver à grande eau les cages et les détritiques laissés tôt le matin par les maraîchers. Après un long moment de silence, Michèle se tourna vers Anne et lui demanda :

- Tu travailles toujours au *Matin* ?

Shell

- Bien sûr, à la rubrique « Société, à la documentation. J'attends une occasion pour changer de service et monter à la rédaction.
- Tu dois commence à connaître pas mal de monde, maintenant... Il paraît que le journal est en grande difficulté.
- Oui, c'est vrai, Mais comme toute la presse, tu sais. Nous ne sommes pas dans une situation très spécifique. Apparemment, tout le monde se bouge un peu. Tu as dû voir la nouvelle maquette ?
- Tu sais, moi je suis plutôt réactionnaire en matière de presse. Je trouvais que c'était nettement mieux avant. Et tu connais des gens au service International ?
- Oui, je connais assez bien Éric Lasahles, le responsable de la rubrique. Un drôle de type mais qui est là depuis une éternité au journal. Pourquoi tu me demandes cela ?

Au lieu de répondre, elle demanda à Anne :

- Si j'avais un scoop à fournir, c'est à lui que je devrais m'adresser, alors ?

Anne se prêta au jeu.

- Michèle, de quoi s'agit-il ? Allez, tu sais qu'une bonne journaliste protège toujours ses sources et je suis une excellente journaliste !
- Imagine, commença Michèle en souriant que j'apprenne au Matin l'existence d'une bavure des services de renseignements français. Que me demanderont-ils d'abord pour confirmer l'information ?
- Ils vont te demander des précisions. En clair : qui, quand, où et comment. Par contre, si je peux dire que cela vient de toi.

Avec ton insertion ministérielle, cela leur suffira comme caution de source. Mais ils vont sûrement vouloir en savoir le maximum avant de publier. Tu ne veux pas m'en dire plus ? Cela s'est passé pendant ton dernier voyage au Liban, peut-être ?

Michèle sursauta légèrement mais elle reprit, montrant à son amie un visage où n'apparaissait aucune émotion :

- Non, pas du tout, c'était juste comme cela pour savoir, en général. Il n'y a rien en fait, tu sais, c'est juste pour savoir comment les choses se passent dans ces cas-là. Je m'intéresse aux rapports entre le renseignement, les politiques et la presse, tu le sais bien. . .

Anne voulut insister mais déjà son amie parlait d'autres choses. Les deux femmes se dirent au revoir sur la place dont le soleil asséchait les dernières traces d'humidité.

En revenant chez elle, Michèle regrettait d'avoir trop parlé. Mais elle s'en prenait surtout à elle-même. L'idée d'une révélation à la presse était absurde. Cela l'aurait rien changé. Au contraire, à la culpabilité qui la tenaillait depuis les événements du Mont-Liban se serait rajoutée la honte de la trahison. Depuis son retour de Beyrouth, elle n'avait revu ni Kieffer ni Pachaud et avait repris son travail au Ministère. Elle achetait l'*Orient*, le grand journal chrétien libanais et consultait des sites d'informations sur le Proche-Orient. L'élimination de Mourad semblait bien n'avoir jamais existée. Une péripétie de la guerre souterraine du renseignement qui restera à jamais dans l'ombre de l'Histoire. Cependant, chaque nuit, un peu avant l'aube, Michèle se réveillait en pensant à la cave de la maison sur la route du Mont Liban. Elle voyait le regard de l'homme sur elle et entendait encore ses gémissements...

Un matin d'une nouvelle nuit d'insomnie, elle décida d'appeler Hassan. Elle gardait de sa rencontre avec le jeune médecin psychiatre, le soir du dîner chez Annie, un sentiment de confiance et de sécurité. De toute façon, elle ne connaissait pas d'autres psychiatres et n'allait pas se confier à un inconnu. . . Il lui donna rendez-vous le jour même dans le centre médico-psychologique qu'il dirigeait dans le IX^e arrondissement. Après avoir poussé le lourd battant d'une porte cochère, elle pénétra dans une cour intérieure bordée de petits immeubles de quelques étages. Debout sur les pavés, des hommes et des femmes, silencieux, la cigarette aux lèvres ou pendante entre leurs doigts, la dévisageaient avec un regard rendu visqueux par les neuroleptiques et la maladie mentale. Certains déambulaient en tous sens et l'un d'eux faillit heurter Michèle qui pressait le pas pour parvenir jusqu'à la porte vitrée du fond de la cour. Les locaux du centre psychologique étaient dans un état de délabrement avancé. L'escalier de bois était usé au-delà de toute description et sa rambarde ne tenait plus que par des torsades de fil de fer. Toutes les peintures étaient écaillées et partaient en lambeaux.

- Bienvenue en psychiatrie publique lui lança Hassan du haut de l'escalier.

De sa fenêtre, il l'avait vu traverser la cour et était venu à sa rencontre. Il la mena jusqu'à son bureau à la moquette à la couleur douteuse, lui offrit un café dans un gobelet en plastique, s'assit à côté d'elle et l'écouta. Elle commença par lui demander un secret médical total et lui expliqua les circonstances de son recrutement par la DGSE. Elle raconta sans entrer dans les détails les événements de Beyrouth et sa participation à l'élimination de Mourad. Elle parlait posément, choisissant soigneusement ses mots. Elle évoqua ses insomnies et les effets de cette angoisse de culpabilité qui l'entraînait jour après jour dans un trou sans fond. Hassan restait silencieux, se levant de temps à

autre pour jeter les cendres de sa cigarette par la fenêtre. Lorsqu'elle eut fini de parler, il changea de place et s'assit derrière le bureau. Le soir était tombé et le dispensaire était vide. Dans la cour devenue déserte, seuls des amas de mégots fumés jusqu'au filtre rappelaient la présence des malades mentaux. Michèle attendait. Hassan se décida enfin à parler. En clinicien averti, sachant qu'il convient d'abord de reprendre les premières plaintes de son patient, il commença à parler du sentiment d'angoisse. Il expliqua longuement à Michèle la façon dont l'âme se révolte contre un traumatisme et comment, à l'occasion d'un tel événement, les différentes instances de l'esprit rentrent en conflit. Peut-être avait-elle été partagée entre le désir d'agir et celui de fuir cette situation ? Conflit moral certes mais aussi conflit professionnel entre son respect des ordres reçus et son rejet d'une décision absurde, conflit plus profond aussi, peut-être, entre le désir de vengeance à l'encontre de cet islamiste impliqué dans des attentats sordides et le respect pour l'intégrité morale de cet homme devant la torture. . . peut-être aussi ressentait-elle encore autre chose, une culpabilité prenant racine dans les profondeurs inconnues de sa vie psychique ? Hassan parlait avec une grande douceur, s'arrêtant souvent en la regardant longuement. Il se sentait ému et n'essayait pas de le cacher.

Il était d'abord ému en tant qu'homme par l'amitié que lui témoignait Michèle en lui parlant ainsi. Mais il était ému aussi par la confiance professionnelle qu'elle lui accordait. Cette confiance qu'il avait eu tant de mal à conquérir auprès de ces collègues qui pendant des années ne lui avaient confié que des cas de familles immigrées comme si un médecin arabe ne pouvait soigner que des Arabes. Ému, enfin, en tant que musulman, par le récit de Michèle et la mort de cet homme sur une table de bois nu dans une cave au Liban. Ce meurtre le répugnait et en même temps il le comprenait, ravivant un vieux conflit intérieur

qu'il connaissait bien. Hassan appartenait à cette génération de jeunes intellectuels maghrébins marqués dans leur jeunesse par le marxisme révolutionnaire des années 1970. Venu en France, avec sa toute jeune épouse pour passer l'internat de psychiatrie, il avait continué à militer avec des organisations de soutien aux militants emprisonnés dans son pays et avait rencontré la mouvance trotskiste à cette occasion. La rencontre avec la psychanalyse survint ensuite au détour de l'effondrement des illusions militantes. Toute sa formation intellectuelle avait été ainsi faite sous la double influence de Marx et de Freud et c'est avec stupéfaction qu'il vit monter la vague de l'islam politique au Maroc. Là-bas, au pays, les filles commençaient à se voiler massivement et les jeunes se tourner vers un islam rigoriste. Plusieurs de ses meilleurs amis faisaient un retour inattendu à la religion, voilant leurs épouses et commençant à suivre les préceptes islamiques à la lettre. Tout ceci lui paraissait insensé. Il savait aussi quelle folie paranoïaque animait les mouvements intégristes. Un jour, il eut une longue discussion sur le trottoir d'une mosquée parisienne. Un vendredi, à l'heure de la prière, plusieurs musulmans s'étaient agenouillés au milieu de la chaussée pour faire leur prière prétextant que le local délabré servant de mosquée était trop exigü. Le gros 4x4 d'Hassan, acheté sur un crédit de dix ans pour fêter sa titularisation, était bloqué par les tapis de prière d'une dizaine de salafistes barbus et portant la djellaba. Hassan essaya de parlementer avec eux pour qu'ils libèrent la chaussée. Peine perdue. Avec force cris et injonctions, les salafistes traitèrent Hassan de renégat et le vouèrent aux atrocités de la Géhenne. Hassan tint le choc et commença à s'échauffer. Un petit homme sec et noueux au regard fiévreux habillé tout en blanc et à la barbe noire soignée approcha. Hassan et lui rentrèrent en conversation, forçant la voix l'un et l'autre pour lutter contre le concert de klaxon qui s'amplifiait derrière eux. Calmement, l'homme dit à Hassan qu'il devait les rejoindre. Le

retour aux fondements de l'islam était la seule voie de salut. Le monde devait être entièrement transformé, soumis, sous la bannière du Prophète. Après, seulement, Allah regarderait le monde avec satisfaction et le monde pourrait enfin en retour regarder Allah comme dans son miroir. Alors seulement, la fin des temps surviendra. . .

Depuis cet épisode, Hassan avait compris que l'islam intégriste était au-delà de l'idéologie religieuse et relevait de la construction paranoïaque délirante. Cependant, malgré son athéisme, il ne pouvait condamner totalement l'islam car il ressentait la fierté de l'âme arabe se révoltant contre l'Occident. Tout en écoutant Michèle, Hassan sentait remonter en lui tous ces mouvements contradictoires. Il n'en montra rien à Michèle. En la raccompagnant à la porte du dispensaire, il sentit la détresse de la jeune femme et regretta intérieurement de ne pouvoir plus l'aider. Il savait qu'elle allait devoir affronter ce sentiment de culpabilité dans la plus totale solitude. Il l'embrassa amicalement sur la joue. Michèle lui fit promettre, bien qu'elle sût que cela était superflu, de n'en toucher mot à personne. Elle s'éloigna sans se retourner. Hassan la regarda disparaître dans la foule.

Chapitre 19

Berger était de fort mauvaise humeur. Il marchait nerveusement dans la salle de réunion, regardant Michèle de temps à autre avec un regard dur. Celle-ci avait été convoquée par téléphone le matin même. Il se dirigea brusquement vers un épais parapheur

noir posé sur son bureau et sortit une coupure de journal collée sur du papier blanc et la posa sous les yeux de Michèle.

Michèle reconnut la typographie de la nouvelle maquette du *Matin*. Un court article anonyme de quelques lignes, évoquait « de source sûre » une action ratée des services secrets français au Liban et critiquait l'opacité des chaînes de commandement et de leur contrôle politique. Michèle décida d'affronter l'orage :

- Mais il n'y a rien dans cet article, et vous savez bien quelle est la nouvelle politique marketing de ce quotidien... Ils ont eu une information partielle et l'ont monté en épingle, c'est tout...

— Oui, mais c'est vous qui avez fourni l'information, vous connaissez une journaliste du *Matin*, non ?

Le regardant droit dans les yeux, elle rétorqua :

- Je n'ai fourni aucune information. Il est possible que connaissant mon voyage à Beyrouth et mes liens avec le ministère, ils avaient pu fabuler mais cela peut venir aussi de n'importe qui d'autre. Pourquoi vous en prendre à moi ?

Berger la fixa de son regard dur habitué à distinguer vérité et mensonge puis il détourna la tête et alla s'asseoir. Il savait qu'elle mentait. Elle avait parlé, probablement peu, mais suffisamment pour être sortie du périmètre de confidentialité qu'il exigeait de ses agents. C'était là une faute grave. Pourtant, il n'arrivait pas à retirer sa confiance à la jeune femme. Il n'y avait là rien qui puisse s'apparenter à la séduction d'une jolie femme ou à l'influence d'un sentiment paternel émanant d'un homme proche de la retraite. Depuis longtemps, Berger était au-delà de ce type de sentiment. Une intuition seule, indéfinissable et résistante à l'analyse, le retenait de se séparer de la jeune femme. Il changea brutalement de sujet.

- Connaissez-vous ce dossier ?

Il tira du parapheur un deuxième document qu'il présenta à Michèle. C'était un document de police mentionnant l'arrestation d'un jeune français d'origine marocaine, Tawfik Behrani, lié un réseau intégriste récemment démantelé à Paris. La DST avait la preuve que ce réseau avait été en contact avec Mourad. Lors de la perquisition dans son appartement, plusieurs pièces informatiques avaient été saisies dont un disque dur appartenant à un nommé Eddie Darmon, un petit dealer, retrouvé mort à Paris, au début de l'été.

- Les empreintes correspondent, dit Berger, pendant qu'elle continuait à lire le rapport de police. Behrani a tué Eddie Darmon. Égorgé, pour être plus précis. On ne sait pas pourquoi. C'est incompréhensible. Le disque dur de la victime est vide de toutes informations sensibles. Behrani a pu les effacer, mais on ne retrouve pas sur le disque de traces de lecture postérieures au meurtre. De plus, le disque était emballé comme si le meurtrier avait cherché à l'envoyer à quelqu'un d'autre. Pour l'instant, il refuse de parler et on ne peut pas l'interroger plus longuement. Il est maintenant entre les mains de la justice et attend d'être déféré pour meurtre. On ne dispose en fait que du disque.

- Que contient-il ? demanda Michèle.

- Presque rien, un carnet d'adresses numériques que la police épluche et beaucoup de jeux vidéo. Un des inspecteurs sur l'affaire, un dénommé Parade était d'ailleurs persuadé que ce Eddie a été tué pour des histoires de jeu vidéo. Visiblement, il était sur la piste d'un trafic entre joueurs. La découverte du disque chez ce marocain change apparemment la donne. En tout cas, vous êtes là pour nous éclairer. On est peut-être passé à côté de

quelque chose... Tenez-moi au courant immédiatement si vous trouvez quoi que ce soit. Berger se replongea dans ses dossiers.

Michèle comprit que l'entretien était terminé.

Les locaux du service d'analyse numérique étaient situés dans les caves aménagées d'un vieux bâtiment de la caserne du boulevard Mortier. Michèle frissonna en franchissant la lourde porte blindée. La climatisation était excessive et tous les ingénieurs travaillant devant leurs écrans portaient des pulls incongrus en cette saison. Jacky vint à sa rencontre. C'était un jeune ingénieur en informatique recruté récemment par la DGSE pour ses connaissances en cryptage de données. Vêtu d'un sweater et d'un jean délavé, pieds nus dans ses sandales, il semblait tout droit issu d'un amphi de faculté. Il s'attendait à la venue de Michèle et la guida sur un poste de travail sur lequel le disque dur d'Eddie Darmon avait été entièrement copié. Michèle se mit au travail. À l'aide d'un logiciel spécialisé, elle répartit les fichiers de tous les secteurs du disque et lança sur chacun d'eux un programme de recherche permettant de calculer la date et la fréquence des lectures et des écritures. Elle créa un fichier de données qu'elle visualisa à l'aide de graphiques. Peu de messageries électroniques, peu de bureautique, mais par contre une connexion massive et régulière sur un seul serveur associé à des échanges de textes par messagerie instantanée. Identifier le serveur fut un jeu d'enfant pour Michèle. En quelques clics, elle se rendit compte qu'il s'agissait bien d'un jeu vidéo. Avec l'aide de Jacky, elle passa une bonne partie de la journée à retrouver les identifiants et les mots clefs utilisés par l'infortuné Eddie. Ils parvinrent enfin à lancer le programme. Sur l'écran, apparut le logo de New World Ecstasy : une rose des sables aux pétales de gypse rouge sculptée par le vent du désert. Michèle reconnut instantanément le motif du tatouage qu'elle avait aperçu au creux de l'avant-bras de l'agonisant du Mont-Liban.

Chapitre 20

Bienvenue dans New World Ecstasy. Veuillez paramétrer votre avatar, définir votre pseudo et vous soumettre à Genetic Destiny. Veuillez choisir vos armes, appuyer sur ENTER pour valider. Votre crédit de vies est : 3.

Michèle laissa longtemps son doigt sur la touche. Au centre de la fenêtre de paramétrage des caractéristiques physiques, défilaient un par un les avatars aux apparences multiples. Avec une pointe de regret, elle élimina de son choix les imagos féminines aux tenues légères dévoilant leurs somptueuses anatomies numériques. Prise dans la culture de la discrétion qui convenait à un agent de renseignement, elle cherchait une apparence discrète. Mais elle ne la trouva pas. Une après l'autre, les imagos féminines d'Ecstasy s'affichaient sur l'écran toutes plus dévêtues les unes que les autres. Michèle remarqua que leur indécence croissante trouvait leur corollaire dans la monstruosité de leurs armes phalliques. Elle se rappela en souriant les affres de l'indécision qui la saisissait lorsqu'elle parcourait sa garde-robe avant de s'habiller pour une soirée. Finalement, c'était à peu près la même chose. Il fallait se créer un personnage. Se produire soi-même sous l'apparence d'un être destiné à paraître. Sa propre indécision l'agaçait. Après tout, ce n'est qu'un jeu vidéo. Peu importe l'apparence. L'important est de pénétrer dans le monde et de comprendre son utilisation par les jihadistes. Mais l'appel à la raison et aux exigences de sa mission rencontrait un obstacle imprévu. La création d'un avatar activait dans l'esprit de Michèle la complexité d'un processus de réification. Michèle ne pouvait

se projeter dans un personnage dont l'apparence lui était intimement étrangère. Le choix d'un avatar l'engageait bien au-delà de la simple commodité de pouvoir disposer d'une représentation de soi. Michèle attribuait une signification majeure autant qu'inconsciente à sa propre incarnation. D'un seul coup, son index quitta la touche. Le menu déroulant venait de se terminer. Sur l'écran apparut l'ultime apparence des imagos féminines. Michèle esquissa un mouvement de recul et elle sentit une boule se contracter au fond de sa gorge. Un cadavre à la putréfaction avancée la regardait fixement. Au fond des orbites vides, un regard de braise la transperçait et semblait lire au fond de son âme. Le mort-vivant était vêtu d'un manteau en loques qui laissait apparaître par endroit des os jaunis par le temps où pendant encore des ligaments et des muscles. Par moment, l'os de sa mâchoire inférieure s'affaissait dévoilant un atroce sourire. Michèle, prise par une impulsion soudaine, appuya sur la touche « Enter ». Le mort-vivant s'anima, étendit ses membres vers Michèle comme s'il voulait l'enlacer. En déplaçant la souris, Michèle fit évoluer son avatar de quelques pas. Le mort-vivant traînait la jambe droite et sa démarche était lente. Il était trop tard pour reculer. Michèle sentait confusément en elle une proximité avec ce personnage, proximité dont était bien incapable de comprendre les raisons mais qu'elle accepta pleinement. Il lui fallait nommer son avatar. Elle se souvint d'une chanson qu'elle aimait depuis l'enfance et appela le mort-vivant : Letitbe.

Après sa naissance au bord du fleuve, le mort-vivant erra longtemps au hasard des sentiers de New World. La traîne de son pied droit ralentissait sa marche et Letitbe commençait à s'inquiéter lorsqu'il aperçut à l'horizon un piton rocheux et le prit comme repère. Quelques heures après, il arriva en bas des remparts de la ville blanche. Devant l'escalier géant, une armée de guerriers était en train de se mettre en ordre de marche. Le

Shell

corps expéditionnaire envoyé pour contrecarrer les velléités expansionnistes de la Guilde noire allait s'engager sur la plaine et mettait fin à ses derniers préparatifs. Les officiers de la Guilde blanche parcouraient les corps de bataille veillant à disposer les hommes en cohortes et à vérifier leurs équipements. Assis sur les marches menant à la porte de la ville, plusieurs avatars semblaient discourir en commentant le spectacle. Letitbe s'approcha. Se rendant compte que son accoutrement ne gênait personne, il écouta attentivement les conversations textuelles et apprit les circonstances du conflit avec la Guilde noire. Fascinée par ce qu'il découvrait sur New World, Letitbe continua l'ascension qui la menait au cœur de la ville blanche.

Chapitre 21

Faust et Amok ajustaient leurs havresacs lorsqu'ils furent hélés par un mort vivant paraissant surgir du néant du désert. Faust avait déjà plusieurs fois croisé ces imagos à l'apparence si détestable qu'il en détournait le regard. Ses traits étaient décharnés et laissaient par endroits transparaître les os du crâne et des mâchoires. Il était vêtu d'un vêtement déchiré et n'avait pour toute arme que ses ongles démesurément longs. Faust se demanda quelle secrète folie pouvait amener au choix d'un tel personnage puis il se vit lui-même dans son propre accoutrement et se dit qu'après tout chacun avait bien droit à ses fantasmes. Le mort vivant se présenta sous le nom de Letitbe. Il expliqua à Hograd que récemment arrivé à New World, il avait entendu parler sur l'Agora de l'existence de la Guilde verte et avait voulu rejoindre l'expédition. Il avait soudoyé un mercenaire de la ville

blanche qui avait accepté de le prendre sur sa monture. Il avait chevauché sans arrêter durant toute la nuit, cherchant parfois leurs traces à la lumière des torches puis et l'avait déposé au petit matin à quelques kilomètres de leur campement. Hograd observa attentivement le mort-vivant, cherchant les raisons qui avaient pu le pousser avec une telle hâte sur leur piste. Puis pressé de repartir, il accepta d'un signe de la main la présence du mort-vivant. Le groupe se mit en marche et s'engagea dans la plaine. Pendant plusieurs heures NWTU, ils marchèrent le long du fleuve, se cachant dans les joncs lorsqu'ils entendaient passer au dessus d'eux les machines volantes de la Guilde noire. Le cours du fleuve s'orienta ensuite vers le sud et ils durent quitter sa protection pour prendre la direction du nord. La végétation s'appauvrit progressivement pour laisser place à un désert de rocaillles. Bientôt, l'horizon devint entièrement vide. Le regard d'Hograd scrutait tous les azimuts. Le vide était total. Ils étaient au centre du désert. Instinctivement, tout le groupe se resserra pour se protéger de l'immensité. Puis soudain, Hograd s'arrêta et leva le bras. Devant eux, une large faille que personne n'avait vue venir elle était là quasiment sous leurs pieds. Ses parois étaient abruptes, d'une profondeur vertigineuse et coupaient la plaine désertique en deux étendues disjointes. Intrigué, Hograd se pencha au-dessus du précipice et jeta quelques pierres dans le vide. Au bout de quelques interminables secondes, le petit groupe entendit le bruit des pierres touchant le sol. La faille était infranchissable. Il fallait pourtant passer de l'autre côté pour atteindre les contreforts des montagnes rouges. Amok prit les devants et s'avança vers le sud en suivant au plus près le bord du gouffre. Hograd, Faust et Letitbe se regardèrent un instant puis, sans un mot, se mirent à la suivre. Ils marchèrent ainsi plusieurs heures. Brusquement, Amok pressa le pas comme si elle avait vu quelque chose que ses compagnons ne percevaient pas encore. Ils la suivirent en courant et arrivèrent devant une

passerelle faite de bric et de broque placée en travers de faille. L'ouvrage était ancien peu fiable d'apparence. Amok s'y engagea. Le tablier de la passerelle trembla sous ses pas mais ne céda pas et la guerrière aux cheveux bleus fut bientôt de l'autre côté, en sécurité. Hograd la suivit sans encombre mais son poids considérable ébranla si fort la passerelle que lorsque Letitbe s'y engagea à son tour, le tablier céda sous ses pieds, entraînant le mort vivant dans sa chute. Il dut son salut à quelques lianes retenues par les rivets plantés dans le sol. Faust, allongé sur le bord, essayait de tirer les cordes mêlées aux débris de la passerelle. Il ne fit qu'aggraver la situation en descellant un peu plus les derniers rivets. La seule solution était de s'échapper vers le bas et de faire descendre lentement le mort vivant jusqu'au sol. Faust, courageusement, entreprit la descente le long des lianes. À chaque mouvement, les restes de la passerelle tremblaient dangereusement. Lorsqu'il parvint au niveau de Letitbe, les derniers rivets sautèrent les uns après les autres, Faust eut juste le temps de dégager le mort vivant, de le serrer dans ses bras avant que tous deux ne soient projetés au sol quelques dizaines de mètres en contrebas. Heureusement, le tablier, ses débris et la résistance des derniers brins de liens ralentirent leur chute. Faust se redressa, tenant le corps de Letitbe dans ses bras. Le mort vivant lui sourit gentiment comme s'il s'excusait d'avoir été la cause de tout ce tracas et se remit vaillamment sur ses pieds. Au-dessus d'eux, mais hors de toute portée, Hograd et Amok les regardaient soulagés de les voir entiers. Le petit groupe était séparé sans espoir de retrouvailles. La muraille verticale de la faille était si lisse, si haute qu'il n'y avait aucune chance de l'escalader. Hograd et Amok prirent ensemble la route des montagnes du nord. Leurs deux infortunés compagnons se mirent en route vers l'Est.

Shell

Faust et Letitbe marchaient côte à côte au fond de la faille. Le vent du désert s'engouffrant dans la longue fissure, prenait de la vitesse et poussait le couple toujours plus loin en avant. Les rafales saisissaient le sable soulevé par leurs pas et dessinaient derrière eux une longue traînée de poussière d'or. Le long manteau de Faust était gonflé par le vent et sous cette voile improvisée sa marche était rendue plus aisée. Il voulut tendre la main et prendre celle de Letitbe pour l'entraîner dans sa course. Mais le mort vivant se refusa d'un mouvement d'épaule qui fit cliqueter ses os. Acceptant le refus de son compagnon, il ralentit sa marche et accorda le rythme de ses pas à celui de Letitbe. Ils marchèrent en silence pendant quelques minutes. Puis, Faust s'adressa à Letitbe et un étrange dialogue s'installa entre eux :

- Qui es-tu ?

— Je suis Letitbe, mort vivant de la ville blanche. Je marche avec toi, Faust, vers les montagnes rouges, l'as-tu donc oublié ?

- Oui, mais qui es tu là-bas, dans l'autre monde ?

La fenêtre de dialogue s'évanouit. Faust regarda Letitbe. Le mort vivant détourna le regard. Faust reprit :

- Qui es-tu, Letitbe, de quel sexe es-tu donc ?

- Je suis Letitbe, mort vivant de la ville blanche. Je marche avec toi, Faust, vers les montagnes rouges, l'as-tu donc oublié ?

Faust continua :

- Qui es-tu, Letitbe, que cherches-tu ?

- Je suis Letitbe, mort vivant de la ville blanche. Je marche avec toi, Faust, vers les montagnes rouges, l'as-tu donc oublié ?

Le « copier-coller » était une fin de non-recevoir. Il détourna nouveau le regard et, pensif, continua sa marche. Le monde d'*Ecstasy* est bien celui d'une seconde vie, d'une seconde chance. Toute question sur l'identité dans l'autre monde est une faute de goût. Pire, une faute éthique. . . Faust venait de le comprendre.

Au-dessus d'eux, très haut au-delà des crêtes qui inséraient la faille, les nuages d'*Ecstasy* passaient à grande allure. Au fond du défilé, le sable tournait de plus en plus vite poussé par des rafales de plus en plus violentes au fur et à mesure que le corridor devenait de plus en plus étroit. Puis, brutalement, la faille s'élargit en un vaste cône donnant sur un haut plateau. Ils pressèrent le pas, heureux de sortir de cette monstruosité géographique lorsque tout un coup Faust s'arrêta. Devant lui, à quelques mètres, le défilé se terminait par une étroite ouverture. À cet endroit, où le vent accéléré par le rétrécissement présentait la vitesse la plus extrême, une rose des sables émergeait du sol. Sculptée par le vent, le gypse s'était cristallisé créant des courbures étonnantes semblables à des superbes pétales végétales. Faust s'agenouilla auprès d'elle, la contempla en tous sens, indifférent aux appels de Letitbe, le pressant de rejoindre leurs compagnons. Faust était subjugué par la formation de la rose des sables. Letitbe comprit que son compagnon de route ne bougerait pas avant d'avoir vu le vent transformer la rose. Le mort vivant s'assit à côté de Faust et tous deux assistèrent à la lente germination minérale.

Le lendemain matin, Faust et Letitbe, qui avaient bivouaqué aux côtés de la rose, se remirent en route. Faust ne se retourna pas. Letitbe comprit qu'il s'en allait à regrets. Un autre but, encore plus impérieux, guidait les pas de son compagnon. Peu avant midi, ils retrouvèrent une piste allant vers l'ouest contournant la faille et permettant de rejoindre celle menant aux montagnes du nord. Après une journée entière de marche, ils virent dans le lointain, la lumière vacillante d'un feu de camp. Avant que

la nuit ne fût complètement tombée, Faust et Letitbe avaient réussi à rejoindre leurs compagnons.

Chapitre 22

Malgré les précautions que Hograd imposait à ses amis, leur demandant de se cacher à toutes occasions suspectes, le groupe fut repéré dans le désert par un ballon dirigeable de la Guilde noire patrouillant à la recherche du corps expéditionnaire. Quelques heures plus tard, une horde de treize cavaliers se dirigeait vers eux. Amok fut la première à voir les nasaux de feu des destriers lancés au galop. Ils n'avaient aucune chance dans un affrontement individuel et Hograd leur commanda de se regrouper. Son cimeterre tournoyant autour de sa tête, il rugit d'une façon invraisemblable. Amok tira au jugé une longue rafale de son M16 sur les premiers cavaliers qui s'effondrèrent dans la poussière. Faust épaula plus soigneusement sa Springfield et abattit un cavalier dont la masse d'arme allait dégarnir ce qu'il restait de chair sur le crâne de Letitbe. Le cimeterre d'Hograd fit le reste, décapitant l'un, mutilant l'autre pendant que Letitbe plantait ses griffes monstrueuses à la gueule des chevaux et les labourait au sang. Le petit kriss de Faust termina la besogne en égorgeant proprement les survivants. Quelques minutes après l'attaque, les cadavres de la horde noire s'évanouirent les uns après les autres sur le sable doré du désert d'Ecstasy. Très haut dans le ciel, le patrouilleur avait probablement observé le combat. Il ne fallait pas tarder. D'autres hordes plus nombreuses et aguerries pouvaient survenir. Hograd pressa le pas et reprit à grandes foulées la direction des montagnes rouges. Ils marchèrent toute la nuit

jusqu'aux confins du désert. Ils parvinrent aux contreforts au matin du troisième jour.

Les collines commençaient en pente douce, couvertes d'herbes rases. Ils se mirent en file indienne et progressèrent aisément jusqu'au point où des dalles rocheuses remplacèrent la maigre végétation. Malgré tous leurs efforts, ils ne pouvaient aller plus en avant. Les dalles rocheuses les rejetaient systématiquement. Ils arrivaient bien à grimper quelques mètres mais au moment de franchir la dalle, ils retombaient en arrière. Hograd essaya tous ses tours sans plus de succès que ses compagnons. Ils durent se rendre à l'évidence. Malgré tous leurs efforts, la petite troupe se heurtait à une impossibilité logique, incluse dès la conception du monde numérique. Pourtant, tous savaient que des guerriers descendaient des montagnes pour effectuer leurs razzias. Il devait donc exister un chemin quelque part. Animés de cet espoir, ils se mirent à longer les dalles espérant trouver un sentier qui les mènerait au-delà. Amok le découvrit la première. Depuis quelque temps, elle marchait en tête se retournant souvent pour voir ses compagnons. Son comportement était étonnant, comme si elle souhaitait quitter le groupe tout en étant inquiète de se retrouver seule. Le chemin était invisible de l'endroit où ils marchaient. Il fallait sauter sur une dalle, pareille à toutes les autres, pour découvrir une minuscule infractuosit   menant au départ du sentier. Sans un regard en arrière, ils commencèrent à grimper. Amok pressa le pas de façon incompréhensible et bientôt elle disparut de la vue de ses compagnons. Hograd prit le devant, son cimeterre brandi devant lui. Faust, le premier, aperçut un avatar immobile, fig   dans un recoin de roches. Cela devait être un guerrier de plus de trente points car il possédait de nombreuses armes très chères. Hograd l'évalua et dit : « il doit être là depuis au moins un an, ses armes ont été retirées du menu d'Ecstasy il y a quelques mois suite à des plaintes concernant leur r  a-

Shell

lisme excessif. » Il tenta de soumettre l'avatar mais la fonction « Social link » échoua. L'avatar était sous un autre contrôle et ne pouvait être soumis. Bientôt, ils en rencontrèrent d'autres, tous glacés dans une immobilité parfaite.

Faust fut pris d'une grande excitation. Il courait d'un avatar à l'autre cherchant les traits de Shell sur les visages d'une immobilité minérale. Guerriers aux traits acérés, commerçants à l'embonpoint prononcé, morts vivants aux os de cristal, sorciers aux habits constellés d'étoiles, tous les imagos de New World étaient représentés sous ces statues figées dans l'attente de leur résurrection. Un jour, là-bas, dans l'autre monde, leur joueur humain reviendra, appuiera sur quelques touches et les réanimera à la vie. Faust courait en tous sens. Il était au plus proche de l'objet de sa quête. Shell devait être là, cachée quelque part, figée dans sa catatonie sublime. Il passait de statues en statues comme dans un musée de cire s'enfonçant toujours plus loin dans le labyrinthe des pierres. Faust oublia ses compagnons d'aventure, et sans un regard, sans une attention à leurs messages de prudence, il s'éloignait d'eux et finit par disparaître dans le dédale du cimetière des avatars.

À contrecœur, et ayant épuisé tous leurs moyens pour le retenir, Hograd et Letitbe se résolurent à abandonner Faust à sa funeste passion. Seule, Letitbe se retourna une dernière fois vers l'amoncellement des roches rouges. Le mort vivant crut voir un instant l'ébauche d'un sourire ironique sur le visage d'un avatar figé le long du chemin. Letitbe se retourna vivement et se hâta de rejoindre Hograd. Après plusieurs heures de marche, Letitbe et Hograd, débouchèrent sur un haut plateau de rocailles cerné de toutes parts par les sommets des montagnes rouges. Leur regard fut attiré par une forme lointaine aux contours indécis mais qui ne paraissait pas être une forme naturelle du monde d'Ecstasy. En se rapprochant, protégés par l'amoncellement des roches, la

Shell

forme apparut plus clairement. C'était un gigantesque croissant de lune fait de centaines de roses des sables disposées régulièrement. Devant chaque rose, se trouvait un guerrier accroupi, le front ceint d'une lanière verte.

Soudain, une détonation violente les arracha à la contemplation de la scène. Une grenade venait d'exploser au pied d'Hograd lui retirant du même coup plus d'une dizaine de points de vie. Hograd leva son cimenterre et fit face à une douzaine de guerriers de la Guilde verte armés de fusils d'assauts et de lance-roquettes. Le corps décharné de Letitbe fut transpercé d'une dizaine de balles explosives tirées par Amok qui menait le groupe d'assaillants. Ses points de vie déclinerent à toute vitesse. Avant de disparaître, Letitbe eut le temps de voir l'immense corps d'Hograd se désintégrer sous une rafale tirée à bout portant par le M16 d'Amok, les cheveux flottants au vent et le pied sur la gorge du géant immobilisé à terre.

Engouffré au plus profond du dédale des roches rouges, Faust ignorait tout du drame que venaient de vivre ses compagnons. Il scrutait inlassablement les visages des avatars pétrifiés à la recherche de Shell. Il ne trouva rien. Elle n'était pas dans cet extravagant cimetière où les joueurs d'Ecstasy venaient dissimuler leurs avatars. Eddie Darmon devait avoir découvert une autre cachette, plus sûre. Faust tournait en tous sens et commençait à désespérer lorsqu'il aperçut un passage étroit entre les roches, si étroit que seule une figurine à l'extrême souplesse pouvait l'emprunter. Shell avait pu passer par là mais sa propre corpulence l'empêchait lui de passer. Il fallait trouver une autre voie. Faust se mit à inspecter soigneusement l'endroit. Au pied d'une dalle, il repéra un cours d'eau, une petite résurgence parvenue à l'air libre mais qui très vite disparaissait sous une roche en surplomb. Il se jeta à l'eau. Pris dans un fort courant, il faillit se fracasser la tête sur un rocher avant d'être englouti. Très vite,

Shell

ses points de vie diminuèrent considérablement. Là-bas, dans la réalité, Gabriel crut un instant à la mort prochaine de Faust et à l'évanouissement de tous ses espoirs. Mais Faust, porté par le courant souterrain, émergea à l'air libre juste avant l'écoulement de ses derniers points de vie. Agrippant une branche, il réussit à sortir du torrent. Autour de lui, tout avait changé. Les roches étaient couvertes d'une texture grossière, comme si elles n'avaient pas été terminées. Les arbres étaient tout juste stylisés. Certains n'étaient couverts que d'un treillis de lignes et de pointillés comme si le Concepteur avait oublié de leur adjoindre leur contenu. En se relevant, Faust faillit perdre l'équilibre. Devant lui, à quelques centimètres, le sol disparaissait brusquement. La géographie de New World s'arrêtait là. Un gouffre gigantesque, noir comme le néant, se déployait à perte de vue. Le bord du monde. De l'autre côté de l'immense précipice, Faust aperçut une île flottante, suspendue dans le vide. Là, le développeur avait esquissé un bout d'univers, quelques hectares, à la végétation grossière et incertaine, dans l'attente d'un raccordement futur. Au centre de l'île, le regard de Faust se posa sur une petite figurine figée dans une raideur catatonique. Shell était face à lui, debout, le visage fier et droit perdu dans le néant.

Chapitre 23

Lorsqu'elle fut déconnectée automatiquement à la mort de Letitbe, Michèle se rendit compte qu'elle était immergée dans Ecstasy depuis plus de 48 heures et qu'elle était épuisée. Elle se doucha rapidement et se précipita Boulevard Mortier pour faire part de sa découverte à Berger. Celui-ci l'écouta avec attention

mais ne comprenait pas : « Un jeu vidéo, vous vous moquez de moi ? Berger regardait Michèle avec animosité. Il n'avait pas de temps à perdre avec des fadaises. Il avait été convoqué le matin même par la direction de la DGSE. Les côtes d'alerte aux risques d'attentats terroristes montaient dans tous les pays occidentaux. Et voilà, que cette jeune agent, qu'il avait déjà eu tant de mal à défendre pour l'affaire des fuites à la presse voulait lui faire perdre du temps avec ses hypothèses de communication terroriste par jeu vidéo interposé ! Calmement Michèle reprit son explication :

- Le système est parfait. Les jihâdistes ayant passé par des camps d'entraînement en Afghanistan ou ayant été en contact avec ceux qui y sont allés apprennent l'existence de ce jeu où ils peuvent se retrouver virtuellement et recevoir des instructions. Mourad est l'origine de ce canal de communication dont l'autonomie lui permet à continuer de fonctionner sans lui. C'est le tatouage d'une rose sur son corps qui m'a mis sur cette piste. Il s'agit du logo du jeu. Si on ne l'avait pas tué là-bas au Liban, on aurait certainement pu en savoir plus. . .

Michèle parla longuement du système de personnages virtuels, du fonctionnement des guildes et de la possibilité de créer des espaces d'échanges textuels très volatils ne laissant aucune autre trace que de brèves chaînes de caractères s'évanouissant des mémoires vives à chaque déconnexion. Berger restait incrédule. Il appartenait à une génération où les jeux vidéo étaient associés à des loisirs abrutissants pour des gosses obèses passant leur temps à détruire des briques à coups de pistolets lasers. La notion d'espace virtuel lui était inconnue tout autant que celle des mondes persistants et des échanges textuels en ligne. Michèle sut se faire pédagogue. Entraînant Berger dans les sous-sols de la division d'analyse numérique, elle lui fit une démonstration en demandant à Jacky de se connecter à Ecstasy à partir d'un

poste dont l'adresse informatique avait été banalisée. Michèle choisit un avatar standard et pénétra à nouveau dans Ecstasy. Elle n'eut aucun mal à retrouver la piste qui menait à la ville banche. Michèle poussa une exclamation étouffée lorsqu'elle vit des guerriers empalés sur de pieux dressés sur les remparts. La ville entière était déjà la proie des flammes. Dans le ciel, les dirigeables de la Guilde noire rodaient en silence donnant à la scène une tonalité angoissante. Michèle fit tourner légèrement son avatar vers l'horizon du nord. Les montagnes rouges étaient bien là, mais si loin, si noyées dans la brume, que Michèle eut du mal à les faire percevoir à Berger.

- C'est là-bas, il faut plusieurs jours en temps Ecstasy pour y parvenir, plusieurs heures en temps réel, expliqua Michèle. Ils doivent être encore là-bas à moins qu'ayant pris leurs instructions, ils se soient tous déconnectés et aient commencé à passer à l'acte.

Berger regardait l'écran d'un air stupéfait. Petit à petit dans son esprit, les paroles de Michèle faisaient leur chemin et bouleversaient ses dernières résistances. Bientôt il se rendit compte qu'il n'avait plus aucun doute. Sa conviction était faite. Les jihadistes dispersés géographiquement et dont on n'avait jamais pu retrouver les appels téléphoniques ni les courriers électroniques utilisaient un jeu vidéo comme canal de communication. Dans l'esprit de Berger, les données du problème s'agençaient sous forme logique et se ramenaient progressivement à une gestion de contraintes opposées. La première contrainte était le temps. Si les jihadistes préparaient un attentat, il devait les prendre de vitesse. Mais repérer les adresses informatiques de tous les joueurs connectés ces dernières heures à ce jeu, ce qui posait nombre de difficultés techniques, était une gageure. Même s'il parvenait à identifier les joueurs suspects, cela prendrait tellement de temps qu'il n'avait aucune chance d'arrêter un attentat

dans un court délai. La seconde contrainte concernait la coopération avec les Américains au sein d'Alliance Base. On accordait beaucoup d'importance en hauts lieux, pour des raisons politiques, au bon fonctionnement de la cellule de liaison entre la CIA et les services français. Berger se voyait mal débarquer à la cellule et parler de jeu vidéo, de roses des sables sculptées par le vent, de montagnes rouges et de morts vivants sans avoir une information vérifiée et consistante sur la réalité des échanges entre jihadistes. Il réfléchit encore un instant puis se tournant vers Michèle, il lui dit :

- Vous devez y retourner, c'est la seule solution. Michèle faillit s'étrangler mais Berger continua :

- Vous allez y retourner et essayer d'infiltrer ce réseau, cette Guilde verte. Il vous faut communiquer avec au moins l'un des joueurs connectés. Nous surveillerons en temps réel toutes les connexions à ce serveur. Nous intercepterons toutes les communications et relèverons les adresses informatiques. Essayez de savoir si un attentat se prépare. S'il le faut nous arrêterons tous ceux qui sont derrière des adresses informatiques suspectes.

- Mais comment les infiltrer, demanda Michèle, ils ont probablement des codes secrets de reconnaissance mutuelle.

- Vous trouverez quelque chose... Faites vous aider par un spécialiste. Nous avons recruté récemment toute une équipe d'experts arabophones. Des Français musulmans désireux de lutter contre l'islam intégriste... Ils sont très compétents et désireux d'aider. Mais ne perdez pas de temps.

Elle acquiesça en hochant la tête. Bientôt la fatigue se fit sentir et ses pensées se brouillèrent. Elle ferma les yeux un instant. Dans son esprit fatigué par le manque de sommeil, les dalles rouges se mêlèrent aux roses des sables, elle voyait encore le cimetière

Shell

d'Hograd tournoyer au-dessus de sa tête, la fuite d'Amok et se souvint avec un pincement au cœur de la silhouette de Faust disparaissant dans le dédale du cimetière des avatars. Berger remarqua son trouble et en tournant son regard vers l'écran où la ville blanche n'était plus qu'un amas de pierres rougies par le sang, lui conseilla d'aller dormir quelques heures.

- Pendant ce temps-là, nous allons préparer votre prochaine excursion dans ce charmant pays.

Chapitre 24

Après s'être reposée une heure dans le bureau de Berger, Michèle revint dans la salle d'analyse numérique. Tout le monde l'attendait. Elle s'assit devant son écran et se connecta sur New World. Cette fois-ci, elle sélectionna un personnage à son image, du moins autant que le permettait le menu des caractéristiques corporelles. Elle se dit qu'elle faisait peut-être là une erreur tactique mais un obscur pressentiment imposa son choix. « Autant être au mieux avec moi-même dans cette histoire » se dit-elle en ayant toutefois une pensée attendrie pour Letitbe. Elle nomma la splendide créature à la chevelure d'ébène et munie de seins plus généreux que nature du nom de Maori et lui attribua un élégant Uzi, petit pistolet mitrailleur dont la couleur de la crosse allait bien à sa tenue. À côté d'elle, dans le sous-sol réfrigéré de la salle d'analyse numérique, Jacky souriait ironiquement jusqu'à ce qu'un regard noir de Michèle le renvoyât à son propre écran d'où il surveillait l'ensemble des adresses IP des joueurs connectés à Ecstasy. Au fur et à mesure de leur identification, il

les mettait en relation avec la gigantesque base de données internationale de la cellule de lutte contre le terrorisme qui recensait toutes les adresses suspectes connues.

Maori vint au jour le long du second fleuve qui traversait de part en part les grandes plaines de l'ouest. Elle vit immédiatement qu'elle n'était pas seule. Des petits groupes d'imagos, au sein duquel, elle repéra des guerriers et des sorciers de l'ancienne ville blanche marchaient en tous sens, se regroupaient et se dispersaient pour des raisons inconnues. Puis, d'un seul coup, comme s'ils avaient entendu un mystérieux signal, tous se mirent à courir et à se cacher dans les bosquets de saules qui bordaient le fleuve. Des hordes de cavaliers noirs déferlaient sur la plaine, frappant à coups de masse tous les malheureux imagos passant à leur portée. Maori eut une pensée pour Hograd et regretta que le géant ne fût pas à ces côtés. Elle se résolut à se cacher sous un arbrisseau planté à quelques mètres. La cachette était déjà occupée par un mort vivant. Maori ne s'en formalisa pas. Elle se fit une place près de la créature monstrueuse, poussant ici un tibia noirci et là des morceaux de chair en putréfaction.

- Pardon, eut-elle la délicatesse de dire sur sa fenêtre d'échange textuel. Le mort vivant répondit avec humour :

- Je t'en prie, tu n'es pas trop désagréable comme compagnie. . . De quelle guilde es-tu ?

- Je ne sais pas encore, je viens d'arriver. Quelle est la situation ici ?

- La Guilde noire détruit tout. Ils ont rasé la ville blanche et emmené tous les perso capturés en esclavage. Leurs propriétaires doivent créer de nouveaux perso et aller les racheter. Les cavaliers noirs ont appris cela de la Guilde verte. Beaucoup pensent qu'ils ont fait alliance. D'autres guildes essaient de se créer pour

survivre. J'essaye de rejoindre les territoires du sud où nous allons enfin faire une guilde réservée aux seuls morts vivants !

Maori se demanda un instant s'il était ironique. Dans le doute elle s'abstint de tout commentaire qui aurait pu vexer son compagnon d'infortune.

- La Guilde verte est donc sortie des montagnes rouges ? demanda-t-elle.

- Oui, depuis quelques heures, tout a changé dans Ecstasy. Des guerriers de la Guilde verte conduits par une femme du nom d'Amok, une guerrière aux cheveux bleus, ont quitté les montagnes et franchi le désert. Ils ont fait alliance avec la Guilde noire en leur offrant un nombre invraisemblable de roses des sables. Apparemment, ils ne cherchaient pas une extension géographique mais ont voulu acheter le sort pour tuer tous les morts vivants. Depuis, ils sont repartis dans leurs foutues collines. Les cavaliers noirs continuent à rechercher et à assassiner tous les morts vivants qu'ils trouvent. La Guilde verte les a payés pour cela, c'est certain... Tout cela sera terminé quand nous aurons notre propre guilde.

Le mort vivant termina l'échange textuel et quitta l'abri. Maori le vit disparaître le long du fleuve sur la route des territoires du sud et se mit elle-même en marche. Elle franchit le fleuve et s'avança vers le nord. Lorsqu'elle parvint dans les territoires bordant les montagnes, une pluie torrentielle commença à tomber du ciel mais cela n'eut aucune autre incidence que celle d'estomper légèrement les silhouettes menaçantes des dalles rouges. Elle longea les contreforts cherchant le chemin qui menait vers le haut plateau. Malgré tous ses efforts, elle ne parvint pas à trouver le départ du sentier. Amok n'était plus là pour les guider. Seule la guerrière aux cheveux bleus, membre secret de la

Guilde verte, connaissait le chemin. Michèle se leva de sa chaise pour se dégourdir les jambes et se reposer les yeux. Jacky prit le relais et fit évoluer Maori. Connaissant mal les touches de déplacement, Jacky fit faire à Maori abruptement des sauts disgracieux. Par inadvertance, Jacky pressa les touches du pavé numérique qui contrôlaient les angles de vue. Le paysage virtuel d'Ecstasy se présenta sous un angle inhabituel comme si la caméra avait été fixée très haut dans le ciel offrant ainsi une perspective nouvelle. Les dalles rouges devenaient de minuscules éléments intégrés dans des structures nouvelles. Michèle pressa le bras de Jacky :

- Regardez, on dirait un immense croissant!. Michèle se rapprocha et regarda l'écran. De cet angle de vue, on distinguait nettement une sorte d'immense croissant faite de centaines de dalles rouges. La forme géométrique n'apparaissait que pour un observateur à la verticale. Maori marchant entre les dalles ne pouvait en distinguer, prisonnière des contraintes d'échelle.

- Un croissant, c'est un des plus importants symboles islamiques, et regardez au centre on dirait une étoile à cinq branches. Les branches correspondent aux cinq piliers de l'islam, commenta Michèle. Elle reprit le clavier et plaça habilement Maori au centre de l'étoile. Le sentier emprunté par Amok partait exactement de cet endroit. En peu de temps, Maori retrouva le lieu où Letitbe avait vu Faust pour la dernière fois lorsqu'il s'était engouffré dans le dédale des roches et avait quitté leur groupe. Elle hésita un instant sur la route à prendre. Quelque chose la poussait à s'enfoncer dans le labyrinthe à la recherche de Faust. Là-bas, dans l'autre monde, Michèle se reprit, et fixant ses pensées sur sa mission, elle détourna Maori de la route empruntée par Faust et l'engagea dans le sentier qui menait au haut plateau à la recherche de la Guilde verte. Les herbes rases s'étendaient à perte de vue. Maori se mit à découvert et marcha lentement en

direction du centre de plateau. Bientôt, apparut au bord de la colline, un guerrier de la Guilde verte qui s'avança vers elle, puis un autre de l'autre côté du côté du plateau, puis encore un autre. Un par un, les guerriers descendaient des collines et s'avançaient vers elle. Parmi eux, Maori reconnut Amok à ses cheveux bleus, à son accoutrement militaire et ses lunettes de visée nocturne. Lentement, Maori sortit cinq roses des sables de son havresac et la déposa à ses pieds en étoile. Les guerriers s'arrêtèrent et se disposèrent devant elle. Maori constata que leur nombre avait augmenté...

- Et maintenant que fait-on » demanda Jacky, fortement agité passant d'un clavier à un autre et lançant un par un ses logiciels d'identification numérique. Michèle avait fait appeler Berger qui se tenait derrière eux avec une bonne demi-douzaine de membres de l'équipe d'analyse numérique. Devant leurs yeux apparaissaient les incarnations virtuelles des jihadistes qu'ils cherchaient depuis des mois.

- Il faut initialiser un processus d'échange textuel collectif. Dès qu'ils seront tous connectés au serveur d'échanges textuels, on aura leurs adresses IP, répondit Michèle d'une voix posée contrastant avec l'agitation qui animait ses voisins.

Soudain, un texte en caractère arabe s'afficha sur la fenêtre de dialogue de l'ordinateur où travaillait Michèle. Elle s'écarta pour laisser un traducteur de la DGSE déchiffrer le texte. L'homme, un marocain à la petite moustache fine et aux lunettes cerclées d'or, reconnut immédiatement le texte :

- Ce sont des versets d'une des dernières sourates du Coran dite l'Ouverture : « Pourquoi lorsqu'on leur récite le Coran, ne se prosternent-ils pas ? Bien plus : les infidèles le traitent d'imposture. Mais Dieu connaît leur haine secrète.

— Vous êtes sûr de la traduction ? Il n’y a pas d’autre sens possible.

L’homme prit un air pincé. Michèle savait que le traducteur faisait parti de l’équipe récemment recrutée d’arabophones et de spécialistes coraniques. Ces hommes étaient pour la plupart des musulmans pratiquants désireux d’aider les services secrets dans leur lutte contre l’islamisme extrémiste. Ils étaient d’une loyauté totale et toute l’équipe de Berger avait une entière confiance en eux, mais là il s’agissait d’un point délicat. Michèle prit donc le temps d’attendre la réponse du traducteur qui semblait en proie à une lutte intérieure. L’homme finit par répondre à Michèle :

- Les ennemis de l’islam font dire au Coran tout ce qu’ils veulent et caricaturent l’écriture sacrée. Le Coran est si simple en apparence, mais si subtil et puissant lorsqu’on prend la peine de le respecter. Ce que ne font pas ces fous qui utilisent l’écriture comme un signal mal... maléfique...

Autour de lui, un silence gêné se fit. Berger intervint :

- Écoutez, on est pris par le temps, ici il ne s’agit pas de texte sacré – et vous le savez dans notre service, comme dans tous les services de la République, nous respectons les religions – mais là il s’agit purement et simplement de lignes de code informatique que des terroristes utilisent comme signaux de reconnaissance pour leurs attentats. Pour nous, ici, dans notre cadre d’action, ce sont juste des chaînes de caractères qui s’affichent sur un écran. En dessous, il y a des positions de pixels et encore en dessous des valeurs binaires calculées par un processeur. C’est tout. Il n’y a pas d’autre réalité.

L’homme resta silencieux un moment. Puis, regardant Berger droit dans les yeux, il répondit avec un doux sourire :

- Le sacré du livre est dans l'intention qui préside à sa lecture.

Il détourna alors les yeux et ouvrant un gros livre qu'il avait amené avec lui, il chercha le passage et lut à haute voix :

- Ça, qu'ont-ils à ne pas croire à ne point se prosterner, quand on leur récite le Coran ? Les dénégateurs vont jusqu'à démentir. Dieu seul sait ce qu'ils ont au fond d'eux-mêmes !

- Voici une autre traduction. Je peux aussi vous en donner encore une troisième traduction proposée encore dans une autre édition, si vous le voulez, écoutez :

- Pourquoi donc ne croient-ils pas et ne se prosternent-ils pas quand on leur récite le Coran ? Bien plus : les mécréants croient au mensonge mais Dieu sait bien ce qu'ils cachent.

Michèle réprima un léger sourire devant l'avalanche de traductions. Mais ce n'était pas le moment de vexer le traducteur. Elle murmura comme si elle se parlait à elle-même :

- Oui, bon, mais c'est à-peu-près la même chose, non ?

- La sourate se termine comme cela ? demanda Berger.

- Non, il reste des versets, très célèbres répondit le traducteur. D'une voix calme, et infiniment respectueuse, il récita la fin de la sourate :

- Mais Dieu connaît leur haine secrète. Annonce le châtiment terrible, excepté à ceux qui ont cru, qui pratiquent le bien ; car ils recevront une récompense éternelle.

- Ok, dit laconiquement Berger. On va leur envoyer ce dernier verset, on verra bien.

Le traducteur recopia en arabe dans la fenêtre de dialogue les derniers versets qui concluaient la sourate sur le clavier. Sur

l'écran, la fenêtre de dialogue s'anima d'un court texte de bienvenue en arabe, puis redevint silencieuse. D'autres textes commencèrent à s'inscrire dans la fenêtre de dialogue. Certains étaient en arabe littéraire mais la plupart étaient en mauvais anglais phonétique et demandaient aux imagos de s'identifier. Michèle se lança. Dans le même jargon, elle se présenta comme un jihâdiste d'origine française formé par Mourad. Un des guerriers de la Guilde verte regardait fixement Maori et initia un échange textuel. Le guerrier voulait savoir où était Mourad. Michèle eut une inspiration soudaine et tapa rapidement un texte en mauvais anglais où elle expliqua que Mourad était encore caché à Beyrouth mais l'avait chargé de les contacter. La fenêtre de dialogue demeura vide un long moment. Sur l'écran, le guerrier du centre paraissait réfléchir. À ce moment, Michèle se tourna d'un air interrogateur vers Berger qui, penché par-dessus son épaule, avait chaussé ses lunettes et suivait les échanges textuels. Se tournant vers Jacky, il lui demanda « Où en est-on du repérage des adresses IP ? »

- C'est dans la boîte, monsieur, répondit laconiquement Jacky.

- Bon, reprit Berger, on va essayer quelque chose. Dites-leur que vous êtes prête à effectuer l'opération en cours. . . Un coup de bluff un peu gros. . . mais on sait jamais, cela peut marcher."

Michèle s'exécuta et quelques secondes après, dans la fenêtre de dialogue de Maori, arriva alors un texte court envoyé par le guerrier du centre. Le texte comportait une suite chiffrée de plusieurs dizaines de caractères entrecoupés de lettres. Michèle fit une copie d'écran. Sitôt sortie de l'imprimante, la feuille était amenée à un poste de décryptage. Sur le haut plateau, tous les guerriers avaient reçu le même texte et se dispersaient un à un. Maori suivit du regard Amok. Elle la vit s'éloigner vers le sommet des collines courant légèrement sur les herbes rases.

Chapitre 25

Cette nuit-là, Michèle ne parvint pas à s'endormir. Sur le plafond de sa chambre, les stries lumineuses projetées par les claires-voies des volets lui rappelaient l'alignement des roches dans les montagnes rouges. Amok occupait ses pensées et elle ne pouvait s'en défaire. Michèle avait beau se dire que derrière la guerrière aux cheveux bleus se tenait un homme, ou une femme, pouvant se trouver à n'importe quel endroit du globe, sa haine se portait étrangement exclusivement à l'encontre de la figurine. Son expérience vécue dans Ecstasy avait pris l'ascendant sur sa raison et exigeait une réparation. Au cœur de la nuit, elle se releva et prit un taxi en direction du boulevard Mortier. En entrant dans la cour de la DGSE, Michèle vit des lumières allumées dans le bâtiment de la cellule de planification des actions extérieures. Le décryptage avait été terminé en fin d'après midi. Le message textuel contenait des coordonnées GPS d'une petite île de l'Océan Indien et des indications horaires précises. D'après les experts, une opération d'exfiltration de combattants du Pakistan vers le Yémen se préparait, prélude probable à un nouvel attentat terroriste. Dans la salle informatique, deux opérateurs étaient encore en poste derrière leurs écrans et assuraient une veille. La pièce était en grande partie dans l'obscurité, éclairée seulement par les faibles lumières des diodes multicolores contrôlant le sommeil des machines. Le silence était total et contrastait avec l'animation de la fin d'après-midi. Michèle s'assit devant son écran et composa les codes d'accès à New World... et redevint Maori.

Lorsque Maori se réveilla, elle dormait adossée aux roches rouges. Le jour se levait sur Ecstasy et elle se mit immédiatement en chasse. Cette fois, elle retrouva aisément le sentier qui montait aux hauts plateaux. Après plusieurs heures de marche, elle parvint à leur lisière. Cachée dans l'ombre d'un rocher qui surplombait le sentier, elle se mit en guet. Elle n'eut guère de temps à attendre. Des guerriers de la Guide Verte, marchant l'un derrière l'autre, empruntait le sentier. À bonne distance, Maori les suivit jusqu'à une immense caverne dont les voûtes étaient si hautes que des colonies d'oiseaux s'y étaient nichées et piaillaient à tous crins. Au centre de la grotte, une bonne dizaine d'imagos de la Guilde verte tenaient palabre. Cachée derrière une énorme stalactite, Maori repéra Amok au milieu des guerriers. Elle réfléchit au moyen de l'attirer en dehors de la caverne. Visant soigneusement les nids des oiseaux logés sous les voûtes, elle tira une longue rafale de son Uzi. Puis, elle s'enfuit par le défilé et grimpa rapidement sur l'amas de roche pour s'y dissimuler. Un par un les guerriers bondissaient du défilé, certains tirant à l'aveugle. Amok sortit avec les derniers guerriers, son M16 à la main et ses lunettes de visée infrarouge rabattues sur son visage. Maori s'élança le long de la pente louvoyant entre les blocs de roche. Lorsqu'elle parvint à mi-pente, elle se retourna. Amok courait derrière elle, son fusil à la hanche. Maori lui envoya une courte rafale tout en sachant qu'à cette distance son petit pistolet mitrailleur n'avait aucune chance de l'atteindre. Elle reprit sa course les yeux fixés sur la ligne de crête. Autour d'elle, les balles du M16 d'Amok venaient s'écraser avec un bruit mat sur les roches. Arrivée au sommet, Maori voulut franchir le col mais elle risquait de s'exposer dangereusement. Elle se retourna et décida d'affronter Amok sur le sentier qui longeait la ligne de crête. Elle s'accroupit derrière un rocher. Visant cette fois-ci soigneusement, elle tira une longue rafale sur la silhouette d'Amok qui sembla s'affaïsser. Se redressant prudemment, Maori s'en-

gagea sur le sentier. Elle n'avait pas fait un mètre qu'elle était atteinte d'une balle de M16 dans l'épaule qui la renversa à terre sous la force de l'impact. Dégainant son Uzi, elle tira au jugé sur Amok et vida son dernier chargeur. Elle jeta son arme devenue inutile et dégaina son couteau qu'elle tenta d'enfoncer dans la poitrine d'Amok.. Les deux combattantes roulèrent dans la poussière du sentier et leurs corps enchevêtrés dévalèrent la pente. Amok tenta bien de se dégager mais empêtrée dans la lanière de son fusil, elle ne parvenait qu'à donner de violents coups de crosses sur le visage de Maori dont les points de vie déclinaient lentement. Enfin, Maori parvint à enfoncer jusqu'à la garde son poignard dans le ventre de son ennemie juste avant que leur chute ne soit stoppée par un torrent de montagne. Amok gisait inconsciente, la tête retenue par un rocher immergé autour duquel l'eau du torrent se colorait de son sang. Au-dessus d'elle, Maori plongea à coups répétés son arme dans sa poitrine. Amok survivait encore lorsque Maori prise d'une rage soudaine lui saisit la tête, arracha le masque de vue et enfonça son visage dans l'eau ressentant avec une joie féroce les soubresauts déclinants de sa longue agonie. Enfin, le corps d'Amok s'évanouit dans les galets du torrent et se transforma en rose des sables dont les contours au fond de l'eau paraissaient évanescents. Maori la ramassa délicatement. Alors elle releva la tête et regarda le ciel. Des nuages fins comme des filaments de laine s'étiraient à l'horizon. La lumière rasante du soleil couchant d'Ecstasy commençait à leur donner une densité pourpre inquiétante. Elle s'aperçut qu'elle avait encore à la main le masque de visée nocturne d'Amok. Lorsque la nuit commença vraiment à descendre sur les montagnes rouges, elle fit glisser sur sa nuque la lanière de cuir de l'instrument, l'ajusta sur son œil droit et regarda au travers de l'oculaire. Dans le cercle verdâtre de son nouveau champ visuel, les roches et les arbres lui apparaissaient comme des silhouettes fantomatiques dressées dans la pénombre. Dans les chaos des

Shell

pierres et des dalles de roches enchevêtrés, elle aperçut le départ d'une sente si étroite que seule la légère différence dans les textures des mousses apparaissant en visée nocturne signalait l'existence. Sans hésiter, elle s'engagea dans le sentier, glissant entre les rochers et les arbres aux branches décharnées qui parfois venaient se mêler au-dessus de sa tête et tissaient une voûte végétale. Lorsque Maori vit le sentier s'élargir, elle comprit qu'elle était arrivée au seuil d'un nouvel espace. Dans la clairière dégagée par les roches et les pierres, le torrent de montagne s'était arrêté et avait laissé dans sa précipitation vers la plaine, une retenue où l'eau sombre semblait se reposer avant de retourner à sa chute. Elle contourna la cluse pour aller sur l'autre rive. Stupéfaite, elle vit alors sur sa droite un précipice sans fond plongeant dans l'infini d'un monde inachevé. Faust était là, immobile, le regard tendu en direction d'une petite île suspendue dans le vide. À son sommet se tenait une femme à la silhouette magnifique. Maori se précipita vers Faust l'appelant de toutes ses forces. Mais il ne réagit pas. Maori se tourna vers l'île et regarda la femme. Malgré la distance, elle distingua parfaitement ses traits. L'éclat de son visage était d'une telle beauté que, là-bas dans l'autre monde, Michèle ressentit une émotion jalouse.

Chapitre 26

En sortant de chez le notaire de Bonifacio chez qui il venait de déposer un chèque pour l'achat d'une villa perdue dans la garrigue sur le front de mer, Fabrice se demanda s'il ne venait pas de faire une erreur. Le montant du gardiennage annuel lui

parut énorme et l'insistance du notaire sur la seule société de sécurité valable dans la région lui semblait suspecte. Mais après tout on était en Corse et Fabrice savait pertinemment que certains usages devaient être respectés s'il ne voulait pas voir sa maison détruite par un pain de plastic. Il se rassura en pensant à ses affaires qui marchaient exceptionnellement. La location de bateaux de luxe était en pleine croissance grâce aux russes. Avec sa toute nouvelle base de location à Bonifacio, Fabrice récoltait les fruits de sa politique d'expansion commerciale. Du premier douze mètres sportif basé à Fort-de-France aux gros catamarans ventrus de la base de Saint-Domingue jusqu'aux énormes vedettes aux cuivres et ponts rutilants basées dans le port de Bonifacio, sa flotte avait considérablement grossie. Pourtant Fabrice regardait toujours avec inquiétude ses bateaux partir en mer, maniées souvent comme des voitures par des mains inexpérimentées. Dans le restaurant en terrasse, surplombant l'entrée du port, où il déjeunait volontiers d'un plat de langoustes, il se plaçait systématiquement le dos à un tableau marin où un artiste avait représenté le naufrage de *La Sémillante* partant pour la guerre de Crimée. Les bouches de Bonifacio sont un cimetière marin et Fabrice avait peur de la mort en mer plus que de toute autre chose. Il prit le volant de sa Porsche pour gagner le littoral et revoir sa nouvelle maison dans la garrigue. Il s'arrêta le long du chemin de terre qui menait à la mer et prit quelques photos numériques de la maison et du paysage. Le fond de l'air était doux. L'odeur des pins se mêlait aux senteurs sucrées de la garrigue. Il resta un long moment à contempler la végétation qui s'étendait derrière le toit de sa maison jusqu'à la Méditerranée. « Demain à Paris, je les montrerai à Gabriel. Il va enfin l'avoir son « choc esthétique » se dit-il en se rappelant le goût de son ami d'enfance pour les expressions intellectuelles.

Quittant la protection de l'anticyclone méditerranéen pour la grisaille d'un mois de septembre parisien, il frissonna dans son polo Lacoste en s'engouffrant dans un taxi puant le tabac froid. Par la fenêtre défilaient les murs gris couverts de tags. Fabrice eut une pensée pour les falaises de Bonifacio et les maisons immaculées des îles Caraïbes. Essoufflé par les escaliers, il marqua un temps en arrivant sur le palier de l'appartement de la rue Michel- Tagrine. Il frappa à la porte de Gabriel. Étonné de ne pas entendre son ami accourir pour lui ouvrir, il frappa plus fort. Il tenta d'ouvrir la porte mais celle-ci était fermée à double tour. Fabrice chercha au fond de sa valise le double des clefs que Gabriel lui avait donné le jour où il l'avait aidé à déménager. L'appartement était plongé dans l'obscurité. Fabrice avança le long du couloir jusqu'au salon éclairé par la lumière bleue du gigantesque écran d'ordinateur qui s'était mis en veille. Gabriel dormait la tête posée à côté du clavier. Fabrice tira les rideaux de la pièce et ouvrit en grand la fenêtre pour aérer. Gabriel se réveilla. Il était hirsute. Fabrice fut frappé par la maigreur de son visage, l'expression absente de son regard. Il lui parla doucement comme à un enfant. Gabriel répondit de façon évasive tout en essayant de montrer bonne figure à son ami. Lorsqu'il se leva pour aller faire du café, Fabrice remarqua qu'il prenait des points d'appui sur les meubles de la pièce pour parvenir jusqu'à la petite cuisine attenante à la pièce. Gabriel rapporta le café, s'assit dans le fauteuil et comprenant que son ami avait droit à quelques explications, commença à parler d'une voix si faible que celui-ci dut à plusieurs reprises tendre l'oreille :

- Et oui, tu vois, je vis jour et nuit dans ce monde virtuel et je n'en sors que lorsque je tombe épuisé... parfois j'arrive à tenir plus de trente heures sans dormir... avec l'aide de mon amie cocaïne... pour tout te dire.

Gabriel tentait de sourire doucement sous sa barbe mais il ne parvenait qu'à étendre ses lèvres dans un rictus forcé. Fabrice le regarda un long moment silencieusement puis se décida à l'attaquer de front.

- Mais, enfin, tu n'es quand même pas *accro* à un jeu vidéo ?

- Quel terme con ! maugréa Gabriel. - Écoute, tu n'as pas l'air d'en sortir beaucoup de ton jeu. Qu'est-ce que tu fais à perdre ton temps avec cela. C'est ta rupture avec Anne qui t'a mis dans cet état-là... ? Et la fac, et tes cours, et ton projet de bouquin sur les religions, tout cela c'est fini ?

Voyant que Gabriel ne manifestait aucune émotion, Fabrice reprit avec plus de véhémence.

- Réveille-toi, Gabriel, Nom de Dieu, reviens à la réalité, à la ré-a-li-té !

Fabrice accentua encore le dernier mot comme s'il allait par son propre sens ramener son ami à la raison. Les yeux de Gabriel se durcirent. Il se leva pour allumer une cigarette.

- La réalité, comme tu dis, cela n'existe pas. Il n'y a que des réalités partielles, fragmentaires, morcelées, minuscules, idiotes qui enserrent les hommes dans leurs bulles autistes. Regarde-toi avec tes bateaux de luxe et des plages de sable... À Saint-Domingue... de l'autre côté de l'enceinte de ton club pour riches, des gosses, pieds nus et couverts de gale se nourrissent de tes poubelles. Et regarde le monde, des millions d'hommes perdus dans leurs croyances, des foutaises de peuples élus, de résurrection christique, de guerre sainte, de djinns et de chevaux ailés, et d'autres encore perdus dans leurs idéologies bienheureuses, en attente d'un grand soir ou d'une révolution idéale, et combien de millions encore allant au centre commercial comme d'autres

Shell

vont prier au temple ? Sais-tu aussi ce qui passe par la tête d'un homme lors d'une fraction de seconde, les univers qu'il crée en lui et qui s'évanouissent au seuil de l'acte. Qu'est-ce que cette connerie de réalité ? Il y a plus de sens, de vrai, de réel dans ce jeu vidéo que dans ta foutue réalité.

Il s'arrêta, tira une longue bouffée de sa cigarette et reprit

- Là-bas, dans ce monde dit virtuel, j'ai connu vraiment quelque chose d'autre, une nouvelle façon d'être, et puis la beauté des choses et celle des êtres. Tu ne peux pas comprendre... Dans ce monde, je suis, je ne sais pas comment te dire, immergé, oui voilà c'est cela, immergé jusqu'à ne plus être vraiment moi... ».

Gabriel se tourna vers la table et bougea très légèrement la souris. L'écran en veille se ranima et les roches rouges d'Ecstasy apparurent devant les yeux de Fabrice. Dans un décor de pierres rouges, d'arbres et de mousse, il distingua un paysage extraordinaire, une immense falaise donnant sur le vide et là suspendue dans le vide, une île sur laquelle Fabrice distingua une forme féminine, immobile au centre de l'image.

- Regarde ce monde, ce paysage, ces rochers, ces arbres, et sur l'île flottante là-bas, regarde, la beauté de cette femme... Shell, si proche, mais si lointaine. Regarde mon avatar, ce Faust imbécile, ne peut même pas aller plus loin, bloqué par ce foutu espace infranchissable. Je ne peux même pas la rejoindre, je ne peux toucher son visage... Mais je te le dis : j'irai jusqu'au bout des mondes, qu'ils soient réels ou virtuels, pour la posséder vraiment, pour l'éternité, qu'elle soit moi, que je devienne elle... Il me faut le secret de sa genèse numérique et après personne d'autre ne puisse plus jamais la contrôler, la reproduire, la manipuler comme un avatar de seconde zone, comme une coquille morte. '

Gabriel parlait avec une excitation fiévreuse. Fabrice sentit bien que son ami était au-delà de toute raison mais il essaya encore :

- Tu parles comme s'il n'existait pas de réalité mais c'est faux, regarde-toi tu as un corps, tu le malmènes beaucoup mais il est là. Tu le sens. Il vit en toi, c'est là une réalité première, fondatrice, indépassable ! Tu ne peux y échapper.

- Mon corps est malade, Fabrice. Tu ne le sais pas encore ? On m'a trouvé une myasthénie dégénérative qui se manifeste par intermittences. Les médecins disent que mon système immunitaire est dérégulé et que je m'attaque moi-même. Je m'autodétruis. Mes cellules lymphocytaires qui doivent me défendre contre les agressions extérieures attaquent mes propres plaques de jonction neuromusculaire. Amusant, non ? Mon corps ? C'est une coquille. Une enveloppe vide, un emballage, un vieux sac-poubelle que je me trimballe en attente de le larguer pour toujours. Et je ne te parle pas du sexe. . . Une histoire de formes : le sexe ! C'est tout. Le profil d'une silhouette, la proportion des volumes de chair, la courbure d'un contour, le galbe d'un sein, l'arrondi d'une fesse. Le désir est un rapport de formes. Quelques centimètres de plus ou moins, une asymétrie légère, une inflexion dans une courbe et le désir s'évanouit. Voilà où se niche ce foutu désir sexuel ! Dans les points d'inflexion des courbures ! Mon corps ? Je ne sens plus rien de toute façon, tiens regarde. . .

Gabriel prit sa cigarette dont le bout incandescent commençait à toucher le filtre et l'écrasa au centre de la paume de sa main. Fabrice sentit distinctement l'odeur de chair brûlée.

- Tu vois, cette douleur, je la sens et en même temps elle ne m'atteint plus. Je suis ailleurs, Fabrice, définitivement ailleurs.

Chapitre 27

Dans son nouveau bureau, Éric Lasahles, promu récemment rédacteur en chef du *Matin*, leva d'un mot la réunion quotidienne qui regroupait les journalistes du service international. L'actualité était chaude avec les émeutes de Côte-d'Ivoire. Les Français quittaient en masse le pays sous la protection de leurs forces mandatées par l'Onu. Il demanda à ses collaborateurs de couvrir l'ensemble des événements qui allaient faire les gros titres de la prochaine édition. Lasahles était confiant bien que le quotidien connaissait de graves difficultés financières. Les nouvelles venant d'Afrique tombaient à point. Le journal allait pouvoir utiliser son réseau de correspondants installés sur place et fournir rapidement une information choc. Lasahles dit qu'il avait matière à un bel éditorial où il dénoncerait, dans un superbe mouvement d'écriture, les restes du colonialisme français, la bêtise de l'armée et le racisme anti-noir des élites françaises. Les idées se bousculaient déjà dans sa tête. Il avait hâte de se retrouver seul dans son bureau pour écrire lorsqu'il aperçut Anne Bishop qui l'attendait à la porte en le regardant en coin. Il n'avait aucune envie de parler à la jeune journaliste qui ne devait sa place à la rédaction qu'à une obscure protection du directeur de la publicité. L'histoire du coup fourré des services secrets au Liban lui avait valu des railleries de ses confrères et une remontrance du précédent rédacteur en chef pour avoir laissé passer une information sans vérifier les sources. Il avait cédé devant la certitude affichée de la jeune femme et s'en voulait ouvertement. La jeune femme s'approcha en souriant. Elle commença à lui débiter des banalités incompréhensibles jusqu'à ce que Lasahles comprenne qu'elle lui manifestait ses félicitations pour sa promotion au rang

de rédacteur en chef. Il la remercia rapidement avec un sourire glacé et ferma délicatement la porte derrière elle.

Anne était mortifiée. On ne l'avait jamais encore traitée de la sorte. Pour la première fois, elle sentit que ses talents, longuement travaillés depuis la fin de l'adolescence et qui associaient la chaleur d'une passionnera d'extrême gauche à la séduction d'une très jolie rousse, rencontraient un mur qu'ils ne pourraient abattre. Elle se consola rapidement en pensant au grand dîner de ce soir qu'elle organisait pour fêter l'acquisition de son superbe loft aménagé dans une ancienne usine d'outillage à Montreuil. Michèle, bien sûr, était invitée. Son amie avait encore assorti son accord d'une réserve sur son emploi du temps mais Anne comptait fortement sur sa présence pour lui expliquer dans un cadre détendu et sur un lieu qui lui donnait de l'ascendance, les raisons de la fuite sur les événements du Mont-Liban. Elle avait préparé un argumentaire qu'elle jugeait imparable. Elle aurait simplement demandé au journal la marche à suivre dans ce type de cas, en donnant, il est vrai le contenu de la maigre information qu'elle avait reçue de Michèle. Un journaliste à l'éthique douteuse – il y en a même au *Matin* – aurait alors utilisé l'information sans l'avertir. Cela devait suffire. Et puis, tout cela était de l'histoire ancienne. Michèle devait avoir d'autres chats à fouetter. En tout cas, Anne était bien décidée à conserver des relations d'amitiés avec elle. Du coup, elle décida de faire un osso-bucco, le plat préféré de son amie.

Agathe arriva la première et s'extasia sur le plancher en Tech qui couvrait le loft, rehaussant les fauteuils club de cuir noir qu'Anne venait d'acheter au prix fort aux Puces de Clignancourt. La discussion roula sur le prix de l'immobilier. Anne paradait en maîtresse de maison, sûre d'elle et des nouveaux atouts que lui conférait son statut de nouveau propriétaire. Agathe, toujours à

l'affût des moindres détails, remarqua les fréquents coups d'œil d'Anne sur la pendule.

- Qui as-tu invité ? dit-elle d'un ton moqueur.

- Michèle qui doit venir avec Hassan... Ils sont devenus très proches l'un de l'autre, ces deux-là. Il y a aussi des gens du journal que tu connais pas et puis Fabrice qui devait essayer de contacter Gabriel...

- Gabriel ! Tu le revois... ?

- Non, mais j'aimerais bien avoir de ses nouvelles. On peut rester amis même après s'être séparés, non ?

- Hum, Hum, répondit Agathe en portant la coupe de champagne à ses lèvres.

- En fait, personne ne sait vraiment où il est. Il vit seul dans le XIX^e à ce qu'il paraît. Seul, Fabrice le voit encore de temps à autre...

- Et Michèle ?

- Elle travaille beaucoup. Elle est tout le temps en déplacement à l'étranger. On aura de la chance si on la voit ce soir... excuse-moi, il faut que je retourne aux fourneaux ! ».

Pendant qu'elle retournait les morceaux de veau, la sonnette retentit. Voyant son amie occupée en cuisine, Agathe courut ouvrir à Hassan dont le grand corps cachait dans l'embrasement la silhouette de Michèle. Lorsqu'ils pénétrèrent dans l'appartement, Agathe fut frappée par les traits fatigués de Michèle que dissimulait mal son léger hâle et ne put s'empêcher de lui en faire la remarque. Anne courut les embrasser. Tout le monde s'assit sur les fauteuils et les couffins et bientôt la conversation se dévida tranquillement passant du nouveau chat d'Anne à la façon d'en-

tretenir les planchers. Hassan n'était pas comme à son accoutumée. Son regard inspectait les tableaux accrochés aux murs à la peinture encore fraîche. Il avait accepté l'invitation d'Anne mais cette conversation convenue et cet appartement lui paraissaient obscènes. Il regarda Michèle s'éloigner vers la cuisine où Anne disposait le persil finement coupé sur les morceaux de jarrets dont l'odeur de cuisson commençait à envahir la pièce. « Comment fait-elle pour tenir ? » se demanda Hassan en repensant à la visite de son amie au dispensaire où elle s'était confiée à lui. Hassan vit défiler dans sa mémoire, les visages de ses camarades engagés dans la lutte politique il y a une vingtaine d'années. Les posters de Che Guevara décoraient leurs chambres d'étudiants à Casablanca. . . Il vit aussi les photos des jihâdistes prisonniers de Guantanamo vêtus de combinaison orange, les yeux bandés et les oreilles recouvertes de casque d'isolation phonique, accroupis dans des cages sous la fêrule de garde-chiourme aux visages poupins marqués par la bêtise d'une l'Amérique obèse. Malgré son opposition à la violence des partisans du Jihâd, et son éloignement de la religion, il ressentait pour eux une sorte de compassion secrète nourrie d'une culpabilité inavouée comme celle d'un frère d'armes qui aurait tourné le dos au champ de bataille. Dans l'appartement d'Annie, son regard se posait de bibelot en bibelot et ses oreilles entendaient l'insignifiance du bavardage de ces jeunes bourgeois bohèmes auxquels il ressemblait maintenant. Il eut l'instant d'un fantasme la vision apocalyptique d'une guerre des civilisations et dut avoir recours aux ressources de la raison pour reprendre pied. Il se consola momentanément en regardant le chat griffer violemment Agathe qui cherchait une caresse.

Le persil une fois bien étalé sur les morceaux de viande de l'osso-bucco, Anne saupoudra le plat de petits morceaux d'ail frais. Michèle était à ses côtés et humait avec plaisir le fumet de son plat préféré. Les deux jeunes femmes plaisantèrent sur la meilleure

façon de présenter le plat puis brusquement Annie, sentant le moment propice, passa aux affaires ;

- Tu m'en veux pas, dis, pour l'histoire du journal. Tu ne m'as pas appelé depuis ce moment-là.

En fine tacticienne, elle reprit immédiatement sans laisser à son amie le soin de répondre.

- Tu sais que j'y suis pour rien. Je me suis fait avoir par un imbécile du journal .

Tout en parlant, elle regardait Michèle droit dans les yeux. Celle-ci lui sourit gentiment et resta silencieuse. Au fond, Michèle était surprise. Cette histoire était déjà ancienne et son opinion sur Anne était faite depuis si longtemps qu'elle s'étonnait des efforts de son amie pour se disculper. Tout cela avait si peu d'importance. . . Elle regarda autour d'elle d'un air triste. Enfin, elle demanda ce qu'il lui brûlait la langue depuis son entrée dans l'appartement :

- Gabriel. . . il doit venir, non ?

- Peut-être, répondit Anne soulagée de voir son amie prendre si bien la chose, mais Gabriel, tu sais. . . il a une sale maladie, un truc intermittent, mais assez grave. . . C'est pour cela qu'il fuit tout le monde. J'espère qu'il va venir. En tout cas, on met son couvert. Aide-moi s'il te plaît.

Cachant le malaise qu'elle ressentit en écoutant ces mots, Michèle prit les assiettes et les disposa tout autour de la table. Ils avaient déjà entamé l'entrée lorsque Fabrice arriva. Seul. Anne se leva et retira un couvert. Fabrice parla longuement de sa maison en Corse et n'évoqua pas sa visite chez Gabriel. D'un air enjoué, il racontait ses démêlés avec les entrepreneurs locaux. Puis, comme s'il s'agissait d'un jeu de Monopoly, il raconta comment

il avait acheté une autre société en République Dominicaine où le tourisme se développait de façon « incroyable ». Michèle mangea peu. Elle pensait à cette maladie mystérieuse qui rendait douloureusement intelligible la disparition de Gabriel.

Chapitre 28

Au cœur de l'Océan indien, la frégate *La Fayette* luttait depuis l'aube contre la houle laissée par une tempête de mousson. Le capitaine de vaisseau Jean Karradec lisait dans sa cabine lorsque l'officier de quart frappa à sa porte. Il tenait à la main un imprimé. Karradec reconnut un message décrypté venant du bureau des opérations navales à Paris. Il devait quitter le dispositif de surveillance alliée et se porter à des coordonnées géographiques étonnamment précises pour arraisonner un bâtiment de pêche portant pavillon pakistanais. Il devait arrêter l'équipage sans effusion de sang mais en utilisant tous les moyens contraignants. Ensuite, il n'avait plus qu'à attendre une équipe de la DGSE. Karradec se leva et sortant de sa cabine, il emprunta la coursive qui montait à la dunette en maugréant :

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Quitter le dispositif de surveillance à la barbe des Américains pour aller courser une barque de pêche ! Sur un renseignement bidon, comme les autres fois. On va faire peur à trois pauvres bougres dans une embarcation de misère, qui ont déjà bien du mal à ramener trois poissons pour leur famille de va-nu-pieds.

Au fond, Karradec n'était pas mécontent de quitter le dispositif. Comme tout marin français, il vivait difficilement les petites hu-

miliations que le commandement américain, volontairement ou non, infligeait aux navires étrangers. Karradec, issu d'une vieille famille de marins bretons, attachait de l'importance à l'étiquette et les manières des Américains, efficaces mais souvent empreintes d'une excessive désinvolture, l'irritaient. Le plus difficile à avaler était d'aller quérir des informations. Les Américains partageaient toutes leurs communications avec les Anglais, et dans une moindre mesure avec le seul bâtiment espagnol intégré à la flotte, mais rechignaient à parler directement aux Français. Karradec interprétait cette réserve comme la sanction implicite du positionnement politique de la France pendant la seconde guerre d'Irak. Il calcula avec l'officier de navigation le nouveau cap qui fut immédiatement transmis à l'homme de barre. Pour donner bonne figure à cette nouvelle situation, il déclencha la sirène appelant les hommes aux postes de combat.

La frégate arriva sur zone au milieu de l'après-midi. Tous les hommes de quart scrutaient l'horizon, les uns sur les écrans verts des radars de la salle d'opération, les autres au travers des lunettes de télémétrie placés à l'extérieur de la passerelle. Vers 17 heures, la salle d'opération signala un écho radar correspondant à un petit bâtiment. Une dizaine d'hommes armés prirent place dans l'hélicoptère de la frégate. Il décolla pendant que l'on mettait à l'eau deux canots motorisés porteurs chacun d'une dizaine de commandos de marines. Dans le central opérationnel de la frégate, Karradec suivait sur un écran les images vidéo transmises depuis l'hélicoptère. Il vit le bâtiment grossir jusqu'à occuper la totalité de l'écran. C'était un vieux chalutier en bois comme on trouve beaucoup dans les ports du Pakistan, le pont encombré de filets et de nasses. Deux hommes travaillaient sur un treuil de halage. On distinguait nettement les coups de masse qu'ils donnaient alternativement pour le dégripper. Un troisième homme était à la barre et regardait souvent

Shell

en arrière, les mains se protégeant du soleil déclinant pour essayer de voir l'hélicoptère. Celui-ci se mit dans l'axe du bateau. Les commandos de marine sautèrent directement sur le pont, les armes à la main. L'un des deux hommes lâcha la masse et sortit de sous une bâche un fusil d'assaut. Il essaya de faire feu avant d'être abattu sur place par le tir de précision venu d'un commando resté à bord de l'hélicoptère. Les commandos ceinturèrent l'homme de barre et interceptèrent le dernier matelot qui tentait de filer vers une écoutille. Quelques instants après, les deux canots accostaient le chalutier. Une masse grouillante d'uniformes de commando s'engouffrait dans le bâtiment pour le fouiller de fond en comble. Le commandant de vaisseau Karradec sut que sa mission venait d'être menée à bien lorsqu'il entendit dans ses écouteurs le lieutenant des commandos de marine lui annoncer qu'ils venaient de faire prisonnier un homme dissimulé dans une petite cache aménagée dans la quille du bateau. Sur l'écran du moniteur vidéo, Karradec aperçut l'homme menotté le visage hagard sous un châle blanc poussé de force dans l'hélicoptère qui décollait bientôt pour rejoindre la frégate. Karradec reposa les écouteurs :

- Et bien, maintenant, il n'y a plus qu'à attendre ces messieurs de la DGSE » dit-il d'un air satisfait.

Bien qu'il soit placé au plus près de la porte coulissante du Super Frelon, Berger eut la galanterie de laisser descendre Michèle la première sur la plate-forme arrière de la frégate. Elle posa le pied avec précaution. Cette fois, elle était chaussée d'espadrilles de sport. Courbée en deux sous les tourbillons des pales du rotor, elle courut vers la porte de la coursive. L'hélicoptère transportait une dizaine de membres de la DGSE sous la direction de Berger. Kieffer était du lot. Il tirait une mine renfrognée depuis qu'il avait compris que Michèle était également du voyage. Kieffer lui avait raconté les événements du Mont-Liban. Berger

avait bien compris que Michèle désapprouvait les interrogatoires poussés. Surpris par la présence de Michèle, mais n'en laissant rien paraître, Karradec les reçut aimablement au mess des officiers et leur offrit du café qu'un planton aux gants blancs leur servit dans des tasses de porcelaine. Il raconta l'arraisonnement du chalutier et expliqua les circonstances de la mort de l'homme devant le treuil. Berger avait déjà reçu les images vidéo. Il hocha la tête en silence. Le principal était la capture du jihadiste et son identification. Après que le planton eût débarrassé les tasses de café, tous descendirent une longue coursive qui menait au cœur du navire. Trois cabines séparées avaient été réservées aux prisonniers et devant chaque porte un fusilier marin montait la garde en uniforme et guêtres blanches, le mousqueton à l'épaule. L'équipe de la DGSE se répartit la tâche et rentra dans les cabines. Michèle pénétra dans la cabine de l'homme au châte. Il était assis sur une chaise, menotté, et sous la menace d'un pistolet mitrailleur tenu par un fusilier marin. Le regard de l'homme semblait perdu dans le vide. Le spécialiste en identification anthropométrique sortit ses appareils et commença à prendre les empreintes. L'homme se débattit, hurlant en arabe. Berger fit sortir Michèle de la pièce et alla chercher Kieffer qui attendait dans la coursive. Accompagnée d'un officier du bord, elle retourna sur la passerelle. Karradec était debout derrière l'homme de barre, les jumelles à la main. Il la regarda et sourit gentiment. Elle était livide. On lui offrit une place assise à l'extrémité de la dunette sur une sorte de tabouret servant aux opérateurs de télémétrie. Face à elle, l'océan indien déroulait son ondulation immense. La frégate roulait doucement rejoignant sa place dans la flotte. Michèle imagina la scène qui était en train de se dérouler dans les profondeurs du navire. Elle se remémora les visions de l'agonisant du Mont-Liban torturé par Kieffer. Cette fois-ci, se dit-elle, les choses devraient être différentes. Berger ne laissera pas Kieffer faire ce qu'il veut. Et puis, le poisson est

peut-être trop gros pour que l'on prenne le risque d'une torture inutile. Commençant à se détendre, elle allongea les jambes pour mieux prendre le soleil. Fermant les yeux sous ses lunettes de soleil, elle se laissa aller à une douce rêverie bercée par la houle. Elle s'imagina dans quelques jours à Paris... Elle irait chercher Gabriel... puis elle sombra dans un rêve. Maori marchait dans la plaine centrale de New World en direction des montagnes du nord. Sous le soleil brûlant d'Ecstasy, elle sentait le vent fouetter son visage. Les montagnes s'éloignaient au fur et à mesure qu'elle avançait. Se retournant, elle vit son ombre immense se relever comme si elle allait l'engloutir. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, le soleil était si étincelant qu'elle fut éblouie. Elle alla chercher l'obscurité de la passerelle pour chasser les phosphènes lumineux qui lui martelaient la vue. Berger et Karradec étaient en grande discussion sur un coin de la dunette. Lorsqu'il la vit, Berger s'approcha d'elle et lui dit :

- On l'a identifié, c'est un Saoudien d'Al-Qaïda, un expert en explosifs apparemment. Ce n'est pas un politique en tout cas. Nous sommes en train de l'interroger mais Paris vient d'appeler. Nous devons le remettre aux mains des Américains. Une équipe de la CIA va arriver incessamment pour l'amener. Toute l'opération doit rester totalement confidentielle.

Voyant l'air dépité de Michèle, il poursuivit :

- C'est ainsi. Nous avons des accords avec la CIA et politiquement, nous avons tout à gagner à coopérer avec eux. Ils vont vouloir tout savoir de New World Ecstasy et qu'on leur communique toutes les adresses IP des jihadistes que nous avons repérés. Il va falloir le faire. Par contre, j'ai obtenu que nous soyons associés à l'enquête sur la création de New World. Nous allons rendre la semaine prochaine une petite visite au concepteur de

Shell

ce foutu jeu ». Touchant affectueusement l'épaule de Michèle, il continua en souriant :

- Vous allez pouvoir entretenir votre bronzage, nous partons pour San Francisco.

Chapitre 29

Lors de la descente sur San Francisco, Michèle eut un léger malaise qu'elle attribua au changement d'altitude. Berger était assis à côté d'elle et lisait une revue. Ils étaient attendus à l'aéroport par Higgins, un agent de la CIA proche de la retraite parlant remarquablement le français. Ils montèrent dans une vieille Buick à la climatisation défectueuse, ce qui les laissa rêveurs sur l'état de la centrale américaine. Après quelques embouteillages, ils arrivèrent au cœur de Palo-Alto où l'agence avait mis à leur disposition une maison en bois à la vue splendide. Higgins mettait beaucoup de bonne volonté à satisfaire leurs demandes. Berger attribuait cette complaisance américaine, plutôt inhabituelle, à une forme de remerciement, indirecte mais explicite, pour la découverte du réseau de New World Ecstasy. La centrale avait fait tous les repérages nécessaires. La société gérant le jeu était une petite maison d'édition de jeux vidéo montée par des développeurs indépendants qui avaient récemment commencé à comprendre qu'ils pouvaient se faire beaucoup d'argent. Le développement du jeu avait nécessité les ressources de graphistes et d'ingénieurs informatiques spécialisés dans les moteurs d'images virtuelles. La plupart avaient déjà été identifiés par la CIA. Un des graphistes présentait un profil suspect. Un Américain, de

mère jordanienne, nommé Lance Barney, s'était converti à l'islam radical depuis plusieurs années. Il avait été formé au MIT en ingénierie informatique et avait cherché à être recruté dans le secteur de l'aéronautique militaire. Refusé à l'admission, il s'était rabattu sur le domaine de la modélisation graphique et avait été engagé pour la conception de New World Ecstasy.

- Il a fait aussi de fréquents allers et retours au Moyen-Orient pour des raisons inexplicables, rajouta Higgins en lisant une note exhibée d'un dossier où était agrafée la photo d'un jeune homme au visage plutôt sympathique.

- Et le concepteur du jeu ? demanda Berger.

- On sait à la fois beaucoup de chose et pas grand-chose. Il habite non loin d'ici à San Carlos. Il s'appelle Michael Fox et est atteint depuis l'enfance d'une forme de myopathie dégénérative. Son corps se rétracte petit à petit et il ne peut plus marcher. À vrai dire, seule sa main droite est encore fonctionnelle et il passe son temps à dessiner. Il refuse toute aide et s'est fait construire une maison totalement automatisée qu'il contrôle depuis son fauteuil. Les deux seules personnes qui l'approchent sont sa femme de ménage et un émigré mexicain qui vient de temps en temps l'aider à faire ses courses. On sait qu'il ne travaille plus directement pour la société même si elle fait appel à lui pour un développement spécifique. Il a conçu le projet initial, les grandes lignes du jeu et dessine encore tous les objets et tous les êtres, et les extensions géographiques. On écoute toutes ses communications. À vrai dire, il n'en reçoit jamais, excepté des appels publicitaires. Il n'a pas de relations connues. D'après notre agent, qui a interrogé le personnel de New World, il est aussi atteint d'une forme de paranoïa, une sorte de maladie de la persécution. Je ne suis pas allé plus loin dans cette direction... C'est vous qui vouliez intervenir, n'est-ce pas ? Personnellement, je pense qu'il

n'y a rien de bien consistant de ce côté-là. Nous pensons plutôt à cet ingénieur d'origine jordanienne. Il a dû en douce mettre des lignes de programme dans le code du jeu pour ouvrir des espaces secrets de dialogue aux jihâdistes. On l'a mis sous surveillance étroite.

Berger approuva silencieusement mais demanda quand même le dossier du concepteur. Higgins leur laissa à chacun un téléphone portable, une carte d'accréditation de l'agence, un automatique avec deux chargeurs ainsi qu'un gilet pare-balles, les clefs et les papiers d'une Corsair rouge garée devant la maison. Il leur demanda expressément de le tenir au courant de tout ce qu'ils entreprenaient puis s'en alla dans sa vieille Buick. Berger prit tout ce fatras. Il ne garda que les clefs et les portables et mit le reste au fond d'un placard. Au milieu du couloir, il revint sur ses pas, et glissa un des automatiques dans la poche de sa veste avant d'aller rejoindre Michèle sur la terrasse. La jeune femme regardait le fog surgir des crêtes et descendre sur la vallée comme un monstre blanc avide de tout engloutir sur son passage.

Dans les rues en pente de San Carlos, la Corsair glissait sans accroc dans un trafic peu dense animé par des conducteurs nonchalants. Michèle conduisait d'une main sûre, heureuse d'être là, et de retrouver la côte Ouest qu'elle avait visitée adolescente lors d'un voyage familial et dont elle gardait des souvenirs lumineux. Les lunettes de soleil relevées sur son front, Berger essayait de se repérer sur le plan posé sur les genoux et la guidait de façon plutôt maladroite. Ils finirent par comprendre que la rue où habitait Michaël Fox n'était pas sur le plan. Elle commençait bien dans la ville mais se prolongeait loin en périphérie et sortait des lotissements habités. La route était étroite et peu entretenue s'enfonçait dans une forêt de grands pins courbés sous le vent venu de l'océan. Seules quelques boîtes aux lettres espacées signalaient l'existence de maisons cachées derrière les rideaux

d'arbres. Enfin, ils arrivèrent devant le numéro 1024 signalant la maison de Fox. Ils garèrent la Corsair à l'entrée d'une petite allée qui descendait en forêt et quelques dizaines de mètres après, ils furent face à une grande maison de plain-pied. Construite en bois de sapin, elle dégageait une impression de force. On la sentait capable de vaincre toutes les intempéries. Les larges fenêtres donnaient à l'ouest et Michèle se dit que de l'intérieur, on devait voir l'océan. Ils longèrent une rampe de bois en pente douce qui menait à la véranda et sonnèrent à la porte d'entrée. Personne ne répondit. Berger sortit son portable et composa le numéro de Fox. Il s'attendait à attendre, comme ce matin, la voix chuchotée de Fox. Il l'avait appelé quelques heures plus tôt pour lui demander un rendez-vous, se présentant comme un enquêteur d'Interpol travaillant sur l'utilisation frauduleuse des jeux en ligne par des jeunes joueurs vendant leurs avatars sur Internet. L'homme avait paru très bien comprendre et avait accepté en exigeant toutefois de voir un document officiel. Higgins leur avait fourni un mandat en bonne et due forme ainsi que des badges d'Interpol. Le téléphone cellulaire de Fox sonnait dans le vide. Demandant à Michèle de rester sous la véranda, Berger contourna la maison cherchant une autre entrée. Quelques minutes après, Michèle entendit du bruit à l'intérieur de la maison. La porte s'ouvrit de l'intérieur. Berger, un automatique à la main, lui fit signe d'entrée. La climatisation marchait à fond et elle frissonna en rentrant dans la pièce immense dont un mur entier était fait de larges pans vitrés d'où l'on découvrait le Pacifique. Les autres murs étaient de bois vernis couverts de tableaux de peintres contemporains. Des écrans plats d'ordinateur étaient disposés dans tous les coins de la pièce sur des tables anormalement basses. Berger lui désigna un des écrans. Elle vit sur le moniteur une large traînée de sang. En la suivant des yeux, elle aperçut un fauteuil roulant renversé. À côté une masse difforme, aux membres graciles était étendue sur le sol. Berger s'appro-

cha et sans toucher à la disposition du corps, il tourna la tête vers Michèle. Une large entaille sanguinolente barrait la gorge de Michael Fox.

- D'après les premières constatations du médecin légiste, la mort remonte à ce matin, quelques minutes avant votre arrivée. Elle a été faite avec une arme courbe, un poignard oriental, un kriss, ou quelque chose comme cela. On a perdu la trace de Lance Barney hier au soir alors qu'il était filé par deux agents, expliqua Higgins avec une assurance professionnelle où ne transparaissait aucune contrition. Il est entré dans un restaurant pouilleux à Chinatown et est sorti par la fenêtre des toilettes avant qu'on ait pu réagir. Il a dû passer moins d'une demi-heure avant vous chez Fox et l'éliminer pour qu'il ne parle pas. On vient de prévenir les aéroports et la police. Il va sûrement essayer de quitter le pays.

Derrière Higgins, les flics du Comté tentaient d'approcher Berger et Michèle pour essayer de les questionner. Higgins leur fit rapidement comprendre que c'était une histoire fédérale qui ne les regardait pas. Michèle s'éloigna de quelques pas du cercle des agents fédéraux qui les entouraient et marcha quelques pas dans le parc qui entouraient la maison de Fox. Le fog commençait déjà à se former et à envahir la forêt. Elle se dirigea droit vers le groupe des policiers locaux. Sortant son badge Interpol, elle demanda s'ils avaient remarqué quelque chose d'inhabituel dans la maison. Malgré l'excellence de l'anglais de Michèle, les flics lui firent répéter sa question lui faisant ainsi comprendre qu'ils n'étaient pas vraiment prêts à aider une Française. Elle n'en tira rien de plus et commença à s'éloigner quand une femme flic s'approcha d'elle. C'était une femme au visage ouvert, à l'embonpoint prononcé que soulignait encore plus un uniforme disgracieux. Saluant rapidement Michèle, elle lui tendit un gros cahier à spirales contenant des feuilles à dessin et lui dit avec un accent si relâché que Michèle eut du mal à la comprendre :

Shell

- Il ne se séparait jamais de cela. Même quand il descendait en ville, il l'avait toujours accroché à son fauteuil. Parfois, on le voyait dessiner dans les files d'attente au centre commercial.

Michèle ouvrit le cahier au hasard. Sur la page à la magnifique couleur ivoire, elle reconnut le corps d'Hograd dessiné au fusain noir. Tournant rapidement les feuilles, elle vit défiler les chevaliers noirs, les guerriers de la ville blanche, les morts vivants, et des ébauches de personnages et des croquis au trait précis représentant les objets d'Ecstasy sous différents angles avec en marge des annotations chiffrées ressemblant à des côtes chiffrées destinées probablement à la numérisation. Elle sourit en retrouvant le dessin de Letitbe, d'Hograd, de Faust et de tous les avatars qu'elle avait croisés dans New World. La première page du cahier était ornée d'un magnifique dessin représentant une rose des sables faite à l'encre sanguine. Autour de la spirale de métal du cahier, Michèle remarqua quelques résidus de papier ivoire. Une page venait d'être arrachée. Les dernières feuilles du cahier montraient des croquis inachevés de personnages. Il restait encore des pages vierges. Fox n'avait pas fini son œuvre.

Chapitre 30

Des filaments de brume paressaient sur l'eau de la baie quand Michèle se réveilla. Elle se leva rapidement et contempla par la fenêtre la ville qui s'éveillait. Elle était seule à San Francisco pour cette dernière journée. La veille, Berger avait pris un avion pour Paris emportant dans ses dossiers la déposition recueillie lors de l'interrogatoire du jeune Lance Barney. Cueilli

à la frontière canadienne, il avait été ramené illico à San Francisco où Higgins l'avait salement cuisiné. Lance s'était écroulé rapidement et avait avoué être l'auteur des espaces secrets des montagnes rouges. Lors d'un voyage à Amman en 2002, il avait rencontré Mourad. Celui-ci l'avait convaincu de détourner un jeu vidéo pour créer un canal de communication secret entre jihadistes. Par contre, Lance nia farouchement toute implication dans le meurtre de Michaël Fox. Incapable de fournir un alibi solide – à l'heure du meurtre, il déclara être en fuite vers le Canada en remontant la route de la côte – il fut immédiatement déféré pour meurtre et activité terroriste. Higgins devait l'appeler pour la mettre au courant de la suite de l'enquête mais pour lui l'affaire était pratiquement close. Michèle marcha jusqu'à Buena-Vista Park. Accoudée à la balustrade d'une corniche, elle regarda longtemps les manœuvres des navires laissant derrière eux de longues virgules d'écume. L'air était encore frais et les rayons du soleil éclairant son visage la réchauffait délicieusement. Autour d'elle, quelques étudiants, des joggers et des touristes regardaient le paysage. La solitude et le calme de l'endroit invitaient à l'introspection. Malgré le sentiment du devoir accompli, elle n'était pas heureuse et se sentait douloureusement seule.

Vers midi, elle décida de quitter les hauteurs de la ville et de traverser le quartier gay pour aller Downtown. En descendant l'allée du Park, un de ses escarpins à hauts talons roula sur les gravillons et elle tomba de toute sa hauteur. Au moment de toucher le sol, elle projeta sa main gauche en avant pour amortir sa chute et la planta douloureusement dans un des petits pics de fer destinés à maintenir le câble délimitant le gazon bordant l'allée. Malgré la douleur, elle ne cria pas et regarda avec stupéfaction la large entaille au centre de sa paume. Sortant son mouchoir, elle se fit un pansement de fortune et alla se faire dés-

infecter dans une pharmacie. Ne sachant que faire du reste de sa journée, elle erra dans la ville. Après avoir visiter la vieille église française Notre-Dame-des-Victoires, elle déjeuna sur les docks en s'amusant des barrissements des lions de mer. Puis, cédant à une impulsion soudaine, elle se rendit au musée d'Art contemporain. De l'extérieur, elle admira l'architecture du bâtiment. Elle déambula dans les salles d'exposition jetant un coup d'œil distrait sur les toiles et les sculptures. Par hasard, elle pénétrera dans une petite salle, un peu à l'écart, où étaient exposées des toiles de Mondrian. La réunion des œuvres du peintre, à l'exclusion de tout autre, procurait à la pièce une atmosphère angoissante. Les toiles faites de lignes bicolores sur fond blanc se coupant à angles droits donnaient le sentiment d'un monde irréel à la géométrie exclusivement rectiligne. Au centre de la pièce, elle vit un homme assis, dans une attitude proche de la prostration, la main posée sur un carnet de croquis noir. Avant que celui-ci ait levé les yeux vers elle, Michèle avait déjà reconnu Gabriel. Après un instant de stupéfaction si long que Michèle se demanda s'il avait toute sa raison, il vint à sa rencontre.

Le soir même, ils prirent un motel merveilleusement placé sur la plage d'Half Moon Bay au bord du Pacifique. Ils dînèrent en terrasse et se commandèrent des fruits de mer et du vin blanc. Michèle était si heureuse qu'elle ne voulut pas attacher d'importance aux lueurs étranges qui brillaient par intermittences dans le regard de Gabriel. Avec d'infinies précautions, Michèle le questionna sur les raisons de sa présence à San Francisco. Gabriel fut évasif, évoqua la nécessité de quitter Paris, de voir le Pacifique et d'en finir avec ses recherches universitaires qui ne le menaient à rien. Michèle se mordit les lèvres pour ne pas le questionner sur sa maladie. Ils changèrent de sujet, parlèrent des amis de Paris et de la vie aux États-Unis, un peu d'esthétique... Puis, Gabriel se pencha sur Michèle et l'embrassa longuement.

Shell

Au milieu de la nuit, le portable de Michèle sonna et la réveilla en sursaut. Elle entendit la voix d'Higgins lui annoncer que les empreintes découvertes sur le corps de Fox ne correspondaient pas à celle de Lance Barney. Elle marmonna quelques mots de remerciements et raccrocha. Auprès d'elle, le corps nu de Gabriel reposait tranquillement. Elle se rendormit. Lorsqu'elle se réveilla, il faisait presque jour. Gabriel n'était plus dans la chambre. Elle l'aperçut par la fenêtre du motel courant le long de la mer et sautant par-dessus les vagues que déferlaient sur la plage. « Décidément, sa maladie est bien inconstante », se dit-elle tendrement amusée. Elle l'observa un long moment. Sur le sable, Gabriel ramassait des coquillages. Il les classait soigneusement sur un mouchoir étendu sur le sol en admirant leurs lignes courbes et le délicat agencement de leurs spires. Désirant les prendre en croquis, il voulut aller chercher son carnet de notes qu'il avait laissé dans la chambre. De la fenêtre du motel, Michèle devina son intention. Elle prit le petit carnet noir dans la valise de Gabriel et courut à sa rencontre. Avant qu'ils ne se rejoignent une feuille solitaire arrachée d'un cahier à spirales s'envola. Courant après le vent, Michèle la rattrapa et la tendant à son amant, elle reconnut, sur la feuille couleur d'ivoire, le visage de Shell à la symétrie parfaite.

* * *